U d'/ of Ottawa
39003001305829



ESCHYLE - SOPHOCLE - EURIPIDE

DE LA MÊME COLLECTION

Homère. *Odyssée* (Analyse et extraits), par M. ALLÈGRE, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Homère. *Iliade* (Analyse et extraits), par M. ALLÈGRE.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. LEMERCIER, doyen de la Faculté des lettres de Caen.

Plutarque. *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. LEMERCIER.

Hérodote (Extraits), par M. CORRÉARD, professeur au lycée Charlemagne.

Tite-Live (Extraits), par M. H. LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

Virgile (Analyse et Extraits), par M. LANTOINE.

Xénophon (Analyse et Extraits), par M. VICTOR GLACHANT, professeur au lycée Condorcet.

Salluste, par M. H. LANTOINE.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Choix), par M. PUECH, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Eschyle, Sophocle, Euripide. *Pièces choisies*, par M. PUECH.

Plaute, Térence (Extraits choisis), par M. AUG. AUDOLLENT, maître de Conférences à la Faculté des lettres de Clermont.

César, par M. H. LANTOINE.

Aristophane, pièces choisies, par M. FERTÉ, proviseur du lycée d'Amiens.

Sénèque (Extraits), par M. LEGRAND, professeur au lycée Buffon.

Cicéron. Traités, Discours, Lettres, par M. H. LANTOINE.

Tacite (Extraits), par M. H. LANTOINE.

51842. — Paris, Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

COLLECTION LANTOINE
EXTRAITS DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS
TRADUITS EN FRANÇAIS

ESCHYLE — SOPHOCLE — EURIPIDE

I

(*EXTRAITS*)

AVEC UNE INTRODUCTION, UN INDEX ET DES NOTES

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

PAR

A. PUECH

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

PARIS
MASSON ET Cie, ÉDITEURS
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN



PA
3828
.F7 P8
1910
v.1

ESCHYLE — SOPHOCLE — EURIPIDE

EXTRAITS

INTRODUCTION [1]

Origine de la tragédie

Les origines du drame grec sont obscures, comme toutes les origines, et il ne nous est pas possible de suivre et de décrire, dans leur ordre de succession historique, la série de tous les progrès lents grâce auxquels se constitua ce genre nouveau. Aristote déjà ne le pouvait pas, et comment serions-nous plus heureux que lui? Toutefois, s'il faut renoncer à l'espérance de connaître tout le détail précis, quelques grands faits se détachent dans une lumière suffisante. Deux surtout : c'est d'abord que le drame a ses premières origines dans certaines fêtes religieuses, dans le culte du dieu Dionysos ou Bacchus; c'est ensuite que, dans le développement très régulier de la littérature grecque, le drame vient bien à sa place et à son heure, et que, tel que les Grecs l'ont pratiqué, il suppose l'épanouissement antérieur de l'épopée et du lyrisme.

1. Nous nous sommes bornés, dans cette Introduction, à définir les caractères distinctifs et originaux de la tragédie grecque; on n'y trouvera donc pas l'équivalent d'une histoire abrégée de son développement, pour laquelle nous renvoyons les élèves aux *Leçons de littérature grecque*, de M. A. Croiset.

Le culte de Dionysos.

Le culte de Dionysos était d'origine étrangère, mais devint vite très populaire dans toute la Grèce. C'est dans les chants et les danses rustiques célébrés en l'honneur de ce dieu qu'il faut chercher les premiers germes communs de la tragédie et de la comédie à la fois. Dionysos en effet, plus peut-être qu'aucune autre divinité antique, est un dieu multiple, et son culte a des aspects très divers. Dionysos est le dieu du vin et de l'ivresse, et comme tel on l'honore par des réjouissances fort libres, où se donnent carrière en même temps une verve bouffonne qui ne craint pas d'aller jusqu'à l'obscénité, et un esprit satirique qui ne va pas moins loin dans les railleries à l'égard du prochain. Mais Dionysos, dans un sens plus élevé et plus large, personnifie la vie de la nature; sa fécondité, sa force de production, renaissant chaque année au printemps, comme chaque année elle meurt en hiver. Par là, son culte est la source d'un enthousiasme mystique très différent des sentiments simples qui trouvent leur expression dans les fêtes champêtres de la vendange. Deux pièces, parmi celles qui nous ont été conservées du théâtre antique, nous permettent, entre autres, de voir bien distinctement ces deux faces de la religion de Dionysos : les *Bacchantes* d'Euripide nous montrent ce qu'il y avait d'élevé et d'émouvant dans la légende de Bacchus, et nous font comprendre comment a pu en sortir le drame sérieux, la tragédie; au contraire, il suffit de lire la scène des *Acharniens* où Dicéopolis célèbre en famille la fête rustique du même dieu, pour se rendre compte que, tout aussi bien que la tragédie, l'autre forme du drame, la comédie, a pu prendre naissance dans les cérémonies dionysiaques.

Les origines religieuses du drame restèrent toujours bien visibles pour les Grecs; car les représentations, tragiques ou comiques, furent toujours célébrées en l'hon-

neur de Dionysos, firent toujours partie intégrante de ses fêtes. Mais ce qui était déjà obscur pour eux, et l'est par conséquent pour nous, c'est la série de transformations qui finirent par produire, des germes que contenaient les réjouissances dionysiaques, cette forme nouvelle de l'art qui est le drame. Peu à peu l'on conçut l'idée de mettre en action, au moyen d'acteurs, une légende, au lieu de la raconter, comme faisait l'épopée, ou de la chanter, comme faisait la poésie lyrique. Le jour où cette idée naquit, le drame était créé. Mais il n'atteignit pas du premier coup sa perfection. Ses débuts furent timides, et ce ne fut qu'avec le temps que la tragédie et la comédie se donnèrent leur forme définitive.

Le dithyrambe.

Nous ne nous occupons ici que de la tragédie. Nous avons dit que son développement succédait à celui de l'épopée et du lyrisme, et en procédait directement. L'épopée, la première, avait mis en œuvre le fonds si riche des légendes grecques; elle offrit toujours aux poètes dramatiques une abondance inépuisable de sujets; elle donna à la tragédie sa matière. Le mot que l'on prête à Eschyle : « Je ne fais que recueillir les miettes d'Homère », pourrait avoir été dit par n'importe lequel des tragiques; il s'applique à tous. La poésie lyrique avait donné aux légendes épiques une vie nouvelle, sous une forme nouvelle : nous allons voir bientôt que la tragédie emprunta au lyrisme certains éléments constitutifs, qui persistèrent jusqu'à l'époque de sa plus grande perfection. Il nous faut montrer d'abord qu'elle naquit du lyrisme même.

La poésie chorale — l'ode lyrique chantée par un chœur avec accompagnement d'évolutions variées — avait pris un merveilleux développement dans la Grèce du VIIe et du VIe siècle, et trouvait dans la vie sociale du temps, de nombreuses occasions de se produire. Parmi les genres

divers que comprenait cette poésie, tantôt religieuse, tantôt civile, un des plus originaux fut le dithyrambe. On en attribue l'invention à Arion de Corinthe (vers 600 av. J.-C.) : le chœur qu'il organisa dansait en cercle autour de l'autel et chantait une ode en l'honneur de Dionysos. Il se composait, semble-t-il, de cinquante choreutes, déguisés en satyres, ou, comme disaient aussi les Grecs, en boucs[1] (*tragoi*). Sans doute il y eut place de bonne heure, dans le dithyrambe, à côté de la partie principale, chantée par tout le chœur, pour un autre élément : un récit débité par le chef du chœur, montant à cet effet sur la table du sacrifice, et racontant, en rythmes trochaïques, un épisode de la légende du dieu. C'est ce récit, mis en action, qui produisit le drame.

Les progrès de la tragédie.

Où et quand le dithyrambe s'est-il transformé de façon à devenir le drame? Corinthe, où vécut Arion, est une ville dorienne, et il semble bien difficile de contester que ce soit chez les Doriens, à Corinthe, à Sicyone, à Mégare, qu'aient été risqués les premiers essais qui devaient conduire peu à peu à la tragédie, à la comédie et au drame satyrique. Mais c'est en Attique, dans le pays même où la poésie dramatique devait avoir presque exclusivement sa grande floraison, qu'eut lieu, selon la tradition, l'innovation décisive. Thespis (né vers 580 av. J.-C.), du dème attique d'Icarie, passait chez les anciens pour avoir introduit le premier un acteur qui dialoguait avec le chef du chœur; et, changeant de costume et de masque, pouvait représenter successivement plusieurs personnages. Ce n'est que successivement, on le voit, que ces personnages pouvaient paraître; il y avait donc nécessairement encore, dans ce drame primitif, beaucoup plus de récit et de

1. De là le nom de la tragédie : *Chant des boucs*, c'est-à-dire des satyres, selon l'étymologie la plus vraisemblable.

lyrisme que d'action. Cependant c'est déjà le drame, et dès lors le poète ne prend plus ses sujets uniquement dans la légende de Dionysos, ne compose plus son chœur uniquement de satyres. Ces innovations eurent un succès prompt et considérable : de bonne heure, à Athènes, l'État s'intéressa aux représentations dramatiques, et un concours fut institué où les poètes se disputèrent le prix. Nous connaissons très mal ce développement de la tragédie, depuis Thespis jusqu'à Eschyle. C'est Eschyle qui introduisit un second acteur, et donna ainsi à ses pièces plus de mouvement et d'action; avec Sophocle qui introduisit le troisième — Eschyle l'imita dans ses dernières œuvres — la tragédie entra en possession de toutes ses ressources et se constitua sous sa forme définitive.

Qu'est-ce qu'une tragédie grecque?

Qu'est-ce donc qu'une tragédie grecque? Et comment diffère-t-elle d'une tragédie moderne, d'une pièce française, de Corneille ou de Racine par exemple? Il est difficile de donner une définition générale, car le genre a été constamment en développement, en transformation, et l'art d'Eschyle n'est pas celui de Sophocle, qui n'est pas celui d'Euripide. Essayons cependant de montrer les caractères les plus généraux de la tragédie antique, tout en indiquant aussi dans quelle mesure chacun des trois grands tragiques a personnellement innové.

Si l'on se rappelle exactement les origines de la tragédie grecque, telles que nous les avons brièvement expliquées, on verra facilement qu'elle devait différer profondément du drame moderne, et qu'il faut, pour la bien juger et la bien comprendre, commencer par oublier tout ce que nous savons de notre théâtre, à nous. On a vu qu'elle est née du dithyrambe, c'est-à-dire d'un poème lyrique religieux, composé en l'honneur d'une divinité, et chanté par un chœur avec accompagnement d'évolutions orches-

tiques. Les caractères les plus essentiels du dithyrambe ont survécu dans la tragédie, et y sont parfaitement visibles encore, quoique transformés; ils ont survécu, parce que le chœur, après l'invention et l'emploi des acteurs, a survécu comme un élément essentiel dans cette tragédie dont il avait été le générateur.

1° *L'action.*

Tout d'abord l'action proprement dite tient beaucoup moins de place dans la tragédie attique que ne pourrait l'imaginer un lecteur uniquement habitué à notre art dramatique moderne. On peut dire que, à l'époque même de sa perfection, ce que nous appelons une intrigue, avec un développement passionnant de péripéties imprévues, n'en est pas absolument une condition nécessaire. Une tragédie grecque a généralement pour sujet un événement pathétique emprunté à une légende héroïque, connue du public, et qui, comme telle, n'intéressera pas ce public par des effets de surprise et en éveillant sa curiosité; l'art du poète sera de faire sortir de cette légende connue tout le pathétique qu'elle peut contenir, non pas de mener le spectateur, par une route dont les étapes ne se dévoilent que peu à peu, vers un dénouement dont lui seul a le secret, et qui n'éclate qu'à la fin, dernier coup de théâtre préparé par les coups de théâtre antérieurs. La présence continue du chœur sur la scène, l'importance du rôle qu'il conserve, surtout chez Eschyle, et même encore chez Sophocle, restreignent d'autant la part des acteurs, et, en même temps que l'action reste simple, elle est de plus, pour une bonne part, mise en récits. Dans celui des drames conservés d'Eschyle, qui est encore le plus primitif par la forme, l'action se réduit à un événement unique, et le chœur est de beaucoup le personnage le plus important. Les filles de Danaos, pour ne pas épouser les fils d'Ægyptos, quittent l'Égypte avec leur père, et se réfugient à Argos; mais les fils d'Ægyptos les poursuivent;

un héraut vient les réclamer en leur nom; le roi des Argiens refuse, et donne aux Danaïdes l'hospitalité qu'elles demandent : voilà toute la pièce. L'intérêt est tout entier dans le spectacle pathétique de l'infortune des Danaïdes; la pièce n'est remplie presque entière que par les beaux chants lyriques où le chœur des Suppliantes nous confie ses malheurs, ses craintes, ses espérances. Il n'y a qu'une péripétie, une seule scène, et fort courte, où nous trouvions quelque action au sens moderne du mot : c'est la scène où le héraut, qui a déjà mis la main sur les fugitives, est arrêté par l'intervention du roi des Argiens. De même, qu'est-ce que la tragédie des *Perses*, déjà plus compliquée cependant? Non pas une action intriguée, mais un spectacle pathétique en trois parties, en trois tableaux en quelque sorte : la catastrophe de Xerxès pressentie d'abord par Atossa et par le chœur, racontée ensuite par un messager, et mise enfin sous nos yeux par l'arrivée de Xerxès lui-même. Dans le *Prométhée enchaîné* encore, si cette fois le personnage essentiel n'est pas le chœur comme dans les *Suppliantes*, mais bien Prométhée lui-même, on ne rencontre toujours qu'une situation unique, d'où le poète sans doute a fait jaillir, avec un art admirable, un pathétique croissant de scène en scène, mais qui, jusqu'au dénouement, n'en reste pas moins invariable.

Du reste, deux réserves doivent être apportées à ce que nous venons de dire. D'abord, les poètes tragiques prirent d'assez bonne heure l'habitude, qu'ils conservèrent assez longtemps [1], de réunir trois tragédies en une trilogie, qui,

1. L'histoire de la tétralogie est obscure. On en a attribué l'invention à Eschyle, mais la chose n'est nullement sûre. De même, un moment vint où les poètes cessèrent de prendre dans la même légende le sujet des trois pièces qu'ils présentaient au concours; on dit généralement que c'est Sophocle qui prit cette initiative, mais cela encore est douteux. Peut-être qu'à partir de Sophocle les poètes concoururent d'ordinaire non pas par tétralogies, mais en présentant simplement une tragédie chacun. D'autre part cependant nous connaissons des tétralogies (à sujets distincts) non pas seulement d'Euripide, mais même de poètes postérieurs.

accrue encore d'un drame satyrique[1], devenait une tétralogie. Nous laissons de côté le drame satyrique, et n'avons à nous occuper ici que de l'ensemble formé par les trois tragédies. Tant que les poètes, comme Eschyle le fit souvent, comme il l'a fait en particulier dans la seule trilogie qui nous soit parvenue, *l'Orestie*, prirent pour sujets des trois tragédies trois sujets se faisant suite, appartenant à la même légende, une action unique se continua en quelque sorte d'un bout à l'autre de la trilogie. Assurément la liaison n'est pas la même entre les trois pièces qui composent cet ensemble qu'entre les actes d'une pièce moderne; le procédé de composition est tout autre, et se prête à des effets différents. Mais la trilogie forme bien un ensemble, une unité; chacune des parties, isolée des autres, est incomplète; il y a progression de l'intérêt de l'une à l'autre, et ainsi la simplicité de l'action est moins grande en effet qu'il ne nous semblait, tant que nous considérions chaque tragédie en elle-même.

En second lieu, déjà Eschyle, dans ses dernières œuvres, ne se contentait plus d'une action aussi simple que celles qui lui avaient suffi d'abord. Si nous prenons à part chacune des trois pièces qui composent *l'Orestie*, nous y trouverons beaucoup plus de vie et de mouvement que dans *les Suppliantes* ou *les Perses*; nous rencontrerons déjà quelque chose qui ressemble à une intrigue. On le verra assez bien par nos extraits, en particulier en ce qui concerne *les Choéphores*, pour que nous n'ayons pas besoin d'insister ici. A mesure que le développement de la tragédie progressa, et en même temps du reste que l'on renonça au système de la tétralogie liée, l'exemple qu'Eschyle avait donné dans sa dernière œuvre porta de plus en plus ses fruits. L'action, dans les drames de Sophocle, est plus variée et plus compliquée que dans ceux de son prédécesseur. L'*Œdipe Roi* est même le

1. Le drame satyrique était une courte pièce bouffonne, où le chœur était composé de satyres.

modèle le plus admirable d'une intrigue habilement disposée et conduite avec un art infini jusqu'au dénouement : nul drame moderne n'est plus fortement conçu et plus savamment ordonné. Toutefois l'*Œdipe Roi* est, à ce point de vue, quelque peu exceptionnel dans l'ensemble de l'œuvre de Sophocle ; en général, une tragédie de ce poète, toute différente qu'elle soit d'une tragédie d'Eschyle, ne l'est pas moins d'une pièce moderne, et reste beaucoup moins chargée de matière, beaucoup moins compliquée de péripéties que nous n'en exigeons.

C'est la tragédie d'Euripide qui se rapproche assurément le plus de la conception que les modernes se sont faite du drame. Une œuvre d'Euripide est sans doute à bien des égards très inférieure par la composition à une œuvre d'Eschyle ou de Sophocle. On peut critiquer avec justesse les prologues où Euripide exposait à l'avance sa pièce, bien qu'ils fussent souvent en partie justifiés soit parce que la pièce était précisément plus compliquée que le public n'en avait l'habitude, soit parce que le sujet était moins connu des auditeurs ; on peut critiquer les dénouements arbitraires amenés par l'intervention d'une Divinité, comme aussi l'emploi moins habile et moins heureux du chœur. Mais l'esprit très fécond, très ingénieux du poète lui a permis souvent de rendre l'intrigue plus dramatique, au sens précis que nous donnons à ce mot. Ses œuvres, pleines de contrastes, n'ont plus l'équilibre et l'harmonie qui manquent rarement à celles de Sophocle ou d'Eschyle. Mais l'intérêt qu'elles présentent est de nature plus analogue à celui que nous cherchons au théâtre, et nous nous familiarisons plus vite avec lui qu'avec ses deux grands prédécesseurs.

2° *L'inspiration religieuse.*

Le dithyrambe était un poème religieux, en l'honneur de Dionysos. La tragédie ne resta pas attachée uniquement à la légende de Dionysos, mais fut toujours représentée à

ses fêtes. Il n'est donc pas surprenant que l'inspiration du poète soit restée profondément religieuse, et que ce soit surtout dans les morceaux chantés par le chœur que se marque ce caractère de son inspiration. Dans la tragédie de Sophocle et d'Eschyle, la Divinité est toujours présente; c'est sa volonté mystérieuse qui dirige toute la suite des événements. Mais, ainsi comprises, les légendes que mettaient en œuvre ces poètes étaient bien faites souvent pour déconcerter leur foi religieuse, et troubler leur sentiment moral. Au fond de presque toutes ces légendes, se retrouvait l'idée populaire d'une fatalité à laquelle l'homme ne peut se soustraire; qui, à la suite d'une première faute, s'attache à toute une race, se transmet des pères aux enfants, et engendre sans cesse des crimes et des malheurs nouveaux. Toute la race de Pélops, dont Eschyle nous montre dans l'*Orestie* les derniers descendants, est vouée à ce destin fatal : pour ne prendre que les exemples mêmes que nous donne la trilogie d'Eschyle, sans remonter plus haut, Clytemnestre assassine son époux Agamemnon; dès lors Agamemnon doit être vengé; Oreste, son fils, reçoit d'Apollon lui-même l'ordre d'exécuter cette vengeance; il se conforme à l'oracle, tue sa mère, mais doit être châtié à son tour pour ce crime, cependant ordonné par la justice divine; le voilà livré aux Furies vengeresses, aux Érinnyes. Une fatalité pareille s'est attachée à la race de Laios, dont le fils, Œdipe, est voué d'avance au sort le plus affreux, et doit devenir le meurtrier de son père, et l'époux de sa mère; rien ne pourra le soustraire à ce sort; les précautions les plus prudentes en apparence, que ses parents ou lui-même, avertis par les oracles, prendront pour détourner la marche inflexible des événements, ne feront que la précipiter. Ainsi se pose, pour le génie d'Eschyle et de Sophocle, le problème de la destinée humaine. Ils ne veulent pas sacrifier les données des légendes antiques, mais ils éprouvent un besoin impérieux de les concilier avec les exigences de leur conscience et de leur raison; il faut qu'ils justifient à leurs propres

yeux, et aux yeux du public, cette justice divine qui ne semble au premier abord qu'injustice, et qui est pour la réflexion un scandale. C'est la pensée qui inspire Eschyle dans ses *Prométhées* et dans l'*Orestie*, Sophocle dans l'*Œdipe Roi* et l'*Œdipe à Colone*. Ces tragédies sont celles où le problème était le plus difficile à résoudre, pour les deux poètes, et a cependant reçu, avec un art et une élévation d'idées admirables, la solution la plus satisfaisante ; mais leur inspiration est la même dans le reste de leurs œuvres. Eschyle et Sophocle ne sont nullement devenus pour cela, à proprement parler, des théologiens ou des philosophes ; ils sont restés poètes, mais poètes que passionnaient les idées morales, et c'est pourquoi leurs pièces ne sont pas de celles qui divertissent seulement la curiosité, mais nous émeuvent si profondément, dans leur simplicité même.

En cela encore, Euripide se distingue nettement d'Eschyle et de Sophocle. Lui aussi était un esprit élevé, que le mystère de la destinée humaine sollicitait et préoccupait ; d'autant plus vivement même que les solutions dont s'étaient contentés ses deux prédécesseurs lui paraissaient insuffisantes, et qu'il en cherchait de nouvelles. Tandis qu'Eschyle et Sophocle sont profondément religieux, Euripide est philosophe. Comme eux, il fait intervenir les Dieux, mais ou bien cette intervention n'est à ses yeux qu'un procédé dramatique, commode pour nouer ou dénouer l'intrigue, ou bien elle lui fournit l'occasion d'exprimer ses idées philosophiques et de protester, par une critique souvent très hardie, contre les croyances communes. En réalité c'est par leurs propres passions que sont menés ses personnages, non par l'action des Dieux ; c'est par la fatalité de leurs passions qu'ils succombent, non sous les coups de la fatalité divine. Une seule tragédie d'Euripide, pour des raisons qu'il n'est pas très facile de voir, fait exception dans son théâtre, et procède d'une inspiration religieuse assez analogue à celle dont procèdent les tragédies d'Eschyle

et de Sophocle ; c'est une de ses dernières œuvres, *les Bacchantes.*

3° *Caractère lyrique et musical de la tragédie.*

Le dithyrambe était un poème lyrique, chanté avec évolutions orchestiques par un chœur de cinquante choreutes. — La tragédie grecque, son héritière, différera donc essentiellement de notre tragédie classique ou du drame moderne par l'importance de l'élément lyrique et musical qui y subsistera ; cette importance est allée quelque peu en diminuant, mais était tout à fait prépondérante au début. D'abord le chœur survit, non plus composé de cinquante choreutes, mais de douze[1] jusqu'à Sophocle, de quinze à partir d'une innovation due à Sophocle, et les morceaux qui lui appartiennent sont chantés avec diverses évolutions, et accompagnement de flûte. Puis, dans les parties dialoguées, qui reviennent aux acteurs, la tragédie se servit d'abord de préférence du vers tétramètre trochaïque, un vers semi-lyrique encore, accompagné par la flûte, et non pas chanté, mais déclamé sur un ton de récitatif. Peu à peu, il est vrai, l'emploi en fut restreint, et le vers ordinaire du dialogue devint le trimètre ïambique, qui était simplement débité. Enfin, les parties proprement lyriques et musicales de la tragédie ne sont pas bornées uniquement aux chants du chœur ; il y avait aussi des morceaux lyriques chantés par les acteurs, soit sous forme de dialogues avec le chœur, soit sous forme de monologues, appelés en ce cas monodies. Les premiers poètes tragiques composaient en même temps que les vers la musique de leurs tragédies, et réglaient les mouvements du chœur, à l'exemple de Pindare et des poètes lyriques ; ils jouaient aussi eux-mêmes un des rôles de leur pièce.

1. Probablement l'ancien chœur de 50 choreutes fut divisé en 4, de façon à se répartir entre les quatre pièces d'une tétralogie. 4 fois 12 = 48.

Sophocle, dont la voix était faible, ne joua que deux fois. Euripide ne parut jamais sur la scène, et se faisait aider pour la musique de ses tragédies par des musiciens de profession.

Telle est la tragédie grecque, et c'est ainsi qu'elle diffère de la nôtre. Elle a sa forme parfaite, tout à fait harmonieuse, chez Eschyle et chez Sophocle; c'est dans leurs pièces qu'il faut l'étudier pour la bien comprendre. Euripide a tenté des voies nouvelles, et son œuvre peut être jugée très différemment, à deux points de vue opposés. L'on peut dire qu'Euripide a préparé et créé en partie un drame d'intérêt plus général, plus universel que celui de ses prédécesseurs, moins spécialement grec, et grec d'une certaine époque; la forme de l'art qu'il a entrevue et parfois réalisée est bien plus indépendante du milieu et du temps; en ce sens elle est plus humaine, et c'est à elle que l'avenir appartenait, comme il appartenait à la comédie nouvelle de Ménandre — lequel s'est inspiré d'Euripide — et non pas à la comédie ancienne d'Aristophane, de Cratinus, d'Eupolis, produit très particulier d'un certain milieu et d'une certaine époque. C'est donc très justement que Racine a pris pour modèle Euripide, et non pas Eschyle ou Sophocle; et si l'on porte un jugement en considérant ainsi l'avenir, la tragédie d'Euripide est un progrès. Mais tout au contraire, au point de vue des Attiques de l'époque classique, la tragédie d'Euripide, composée d'éléments nouveaux et anciens qui ne sont pas en équilibre, est bien plutôt une décadence, quelles qu'en soient d'ailleurs les beautés de détail. On ne s'étonnera donc pas que dans ce volume, destiné à faire connaître la tragédie attique, nous ayons fait la plus large part à Eschyle et à Sophocle, et volontairement restreint dans une certaine mesure la part d'Euripide.

Définition d'Aristote.

On ne peut guère négliger de rapporter la définition qu'Aristote a donnée de la tragédie dans sa *Poétique* ; elle est pour lui « l'imitation d'une action sérieuse, et formant un tout complet ; écrite dans une langue choisie, variable selon les parties[1] ; mise en action et non pas exposée en récit, et accomplissant par la pitié et la crainte la purification des passions de cet ordre ». Cette définition est juste, mais il faut comprendre qu'Aristote définit ainsi la tragédie en ce qu'elle a de plus général, le genre tragique en soi, sans se soucier de donner une idée de son développement historique. En disant que la tragédie « purge » (selon la traduction de notre XVIIe siècle) les passions de la pitié et de la crainte, Aristote veut dire simplement que le poète tragique, en excitant en nous ces passions par un spectacle imaginaire, leur donne ainsi l'occasion de s'épancher, et par suite de se soulager ; nous allons satisfaire au théâtre le besoin instinctif d'émotion que nous avons tous en nous.

Structure de la tragédie.

Voici maintenant en quelques mots quelles sont les divisions essentielles d'une tragédie attique : elle débute par un *prologue*, qui est une exposition et qui précède l'entrée du chœur ; puis le chœur entre, et chante un morceau lyrique : c'est la *parodos* ; vient ensuite le premier *épisode*, suivi d'un chant du chœur appelé premier *stasi-*

1. Les parties lyriques de la tragédie sont écrites en dialecte dorien, dialecte qui était celui de la poésie lyrique chorale, tandis que le dialogue est en attique.

mon[1], puis le second *épisode* et le second *stasimon*, puis le troisième *épisode* et le troisième *stasimon*; la dernière partie où intervient le dénouement, prend le nom d'*exodos*. Il y a donc en réalité cinq actes, prologue, épisodes au nombre de trois, et exode, et entre chacune de ces divisions un chant du chœur. Telle est la forme type; elle admet, bien entendu, un certain nombre de variations plus ou moins importantes.

La tragédie grecque observe dans une certaine mesure les fameuses trois unités, sans en faire des règles inviolables. L'unité d'action est presque toujours observée; cependant certains drames d'Euripide sont la mise en œuvre de légendes à action multiple, et n'ont guère d'unité qu'en un sens très large, comme les drames historiques de Shakespeare. Autant que possible l'unité de temps et de lieu sont observées, et la présence du chœur pendant toute la durée de la pièce y conduisait naturellement. Mais le seul exemple des *Euménides* suffira à montrer qu'il n'y a pas là non plus de condition absolument nécessaire.

L'organisation du théâtre.

Nous donnerons en dernier lieu quelques détails très sommaires sur l'organisation du théâtre athénien[2].

Les Athéniens avaient quatre fêtes en l'honneur de Dionysos: 1° Dionysies rustiques, en décembre (Poseidéon); 2° Lénéennes, en janvier (Gamélion); 3° Anthestéries, en février (Anthestérion); 4° Grandes Dionysies, en mars (Elaphébolion). Il y avait des représentations dramatiques

1. La *parodos*, c'est un chant du chœur en mouvement, faisant son entrée; un *stasimon*, c'est un chant exécuté par le chœur après qu'il a pris sa place dans l'orchestre.

2. Les élèves qui voudraient compléter ces renseignements très condensés n'auront qu'à se reporter à la *Minerva* de Gow et Reinach, p. 265. C'est encore un résumé, mais très complet et très sûr.

aux deux premières et à la quatrième. On ne jouait guère aux Dionysies rustiques, qui se célébraient aux champs, que des pièces déjà jouées à la ville même. Restent donc les Lénéennes et les Grandes Dionysies. Les Lénéennes sont la plus ancienne des deux fêtes, et remontent à Pisistrate; les œuvres des premiers tragiques y furent représentées. Après les guerres Médiques furent instituées les Grandes Dionysies, et l'on prit l'habitude de les réserver à la tragédie, tandis que les comédies étaient données aux Lénéennes. A l'époque de Périclès, tragédie et comédie eurent accès également aux deux fêtes, les Dionysies, où venaient de préférence les étrangers, étant la principale. Très longtemps on ne donna chaque année que des pièces nouvelles; il n'y avait pas de répertoire. Après 350 toutefois, on commença à reprendre des pièces anciennes.

Les représentations avaient la forme d'un concours entre poètes, acteurs, chorèges. Trois poètes seulement concouraient chaque fois. Ils étaient choisis par le magistrat qui présidait à la fête (l'archonte roi pour les Lénéennes, le premier archonte pour les Dionysies); le magistrat attribuait à chaque poète son chorège, chargé de fournir le chœur; et à chaque chorège un chorodidascale (maître du chœur) et un joueur de flûte. La fonction du chorège ou chorégie rentrait dans ce qu'on appelait à Athènes les *liturgies*, c'est-à-dire l'obligation imposée aux citoyens les plus riches de se charger de certains services publics.

Les poètes et les acteurs étaient rétribués par l'État. Les acteurs, qui peut-être étaient, comme le chorège, distribués par l'archonte entre les poètes concurrents, étaient au nombre de trois pour chaque pièce : le protagoniste, le deutéragoniste, et le tritagoniste (c'est-à-dire le 1er, le 2e et le 3e acteur). On a vu que c'est seulement à partir de Sophocle (imité par Eschyle dans ses dernières pièces) que le nombre des acteurs fut porté à trois; il est très rare que quatre personnages dialoguent en même temps; en ce cas le quatrième rôle est tout à fait accessoire et pouvait

être joué par un comparse. Mais d'autre part il y a plus de trois personnages par pièce, si, en règle générale, il n'en paraît pas plus de trois en même temps; aussi les acteurs, surtout le deutéragoniste et le tritagoniste, jouaient-ils successivement plusieurs rôles, en changeant de costume. Le costume des acteurs était de nature à leur prêter une grandeur surhumaine, et différait sensiblement du costume ordinaire : ils portaient de hautes chaussures (cothurne), un masque (ce qui rendait les jeux de physionomie impossibles, et donnait toute l'importance aux gestes), et une forte perruque.

Les choreutes étaient d'abord, on l'a vu, au nombre de douze; on en employa ensuite quinze. Ils n'avaient pas le cothurne, ni peut-être le masque. Le chef du chœur ou coryphée débitait seul les morceaux non lyriques; les autres étaient chantés par le chœur.

Les théâtres grecs étaient en plein air, généralement adossés à une colline, où il était facile de tailler des sièges. Comme ceux dont il reste des ruines ont été transformés à l'époque romaine, il n'est pas toujours facile de se représenter exactement ce que pouvait être le théâtre de Dionysos, à Athènes, quand les pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide y furent jouées pour la première fois.

Un théâtre grec comprenait trois parties : le théâtre proprement dit, où siégeait le public; l'orchestre où évoluait le chœur; la scène ou plus exactement, pour parler comme les Grecs, le logeion, réservé aux acteurs. Les rangées de sièges des spectateurs étaient en hémicycle et en gradins, divisés en sections par des escaliers. Le rang inférieur délimitait l'orchestre ; en face se trouvait la scène, dont le fond représentait un édifice avec trois portes. Peut-être n'y avait-il pas encore de scène en pierre au théâtre d'Athènes à l'époque classique, et se contentait-on de tréteaux.

Le théâtre de Dionysos à Athènes, qui n'était pas le plus grand de la Grèce, pouvait contenir, selon les uns, vingt-

sept mille personnes environ, selon les autres, seulement une quinzaine de mille. Tout le monde, même les femmes, y avait accès, à l'exception seulement des esclaves. L'entrée coûtait deux oboles ($0^{f},50$), et les citoyens pauvres en recevaient le montant aux frais de l'État. Des places d'honneur aux premiers rangs étaient réservées aux prêtres, aux stratèges, aux ambassadeurs ou à quelques autres personnages privilégiés à titres divers. La meilleure place, celle qui occupait le centre du premier rang, appartenait au prêtre de Dionysos.

ESCHYLE

ESCHYLE

NOTICE.

Eschyle est né vers 525 avant J.-C. Il appartenait à une famille noble, du dème d'Éleusis; son père s'appelait Euphorion. Il avait un frère, Cynégire, qui périt héroïquement à la bataille de Marathon, où lui-même combattit avec courage (490). Il prit part également à la bataille de Salamine (480), qu'il a racontée dans les *Perses* en si beaux vers [1].

La tradition rapportait qu'il débuta, comme poète dramatique, en 500, dans un concours où il eut pour rivaux Pratinas et Chærilos. Sa carrière dramatique fut longue et importante. En introduisant le second acteur, il donna au drame plus de vie et de mouvement. Il semble aussi qu'il contribua beaucoup à développer la mise en scène. De ses nombreux drames, dont les anciens portaient le nombre à quatre-vingt-dix environ, il ne nous reste que sept, qui d'ailleurs étaient sans aucun doute parmi ses plus beaux : *les Suppliantes* (date inconnue); le *Prométhée enchaîné* (date inconnue); *les Perses* (472); *les Sept contre Thèbes* (467); les trois pièces qui composent *l'Orestie* (458).

La gloire d'Eschyle fut grande, de son vivant même. Elle s'étendit hors d'Athènes. Le roi de Syracuse, Hiéron, l'attira quelque temps auprès de lui; il composa, en

1. On doit rappeler aussi à ce propos, l'épitaphe qu'Eschyle avait composée pour son tombeau, et dont voici le second distique : « Quant à ma bravoure, interrogez la plaine de Marathon et le Mède à l'épaisse chevelure; il l'a éprouvée. »

Sicile, son drame des *Etnéennes*, à l'occasion de la fondation d'Etna par son protecteur, Hiéron.

A la fin de sa vie, le poète quitta de nouveau Athènes, et se fixa en Sicile, après la mort d'Hiéron ; il mourut très âgé, en 456, à Géla. On ignore pour quels motifs il quitta ainsi sa patrie. Il courait chez les anciens des anecdotes sur le dépit qu'aurait causé à Eschyle la première victoire de Sophocle, comme aussi sur une accusation de sacrilège qui aurait été portée contre lui, sous prétexte que dans un de ses drames il aurait divulgué quelque secret des mystères d'Éleusis; mais on ne sait quelle part de vérité ces traditions pouvaient renfermer.

LES SUPPLIANTES

Les *Suppliantes* sont probablement la plus ancienne tragédie d'Eschyle que nous avons conservée ; c'est celle, en tout cas, dont la forme est la plus simple et où il y a le moins d'action et le plus de lyrisme. Les filles de Danaos, pour ne pas épouser les fils d'Ægyptos, leurs cousins, quittent l'Égypte avec leur père et vont chercher un refuge dans le pays d'Argos, d'où leur race est originaire. Le roi d'Argos leur accorde l'hospitalité qu'elles réclament, et se refuse à les livrer au héraut égyptien qui vient les réclamer. L'arrivée des Danaïdes à Argos, le refus qu'oppose le roi aux réclamations du héraut, tels sont les seuls événements de la pièce. Le chœur, composé des Danaïdes (d'où le titre de *Suppliantes*), est le personnage principal et accapare presque entièrement l'intérêt. A l'exception d'une scène, le drame[1] n'est guère qu'une succession de beaux morceaux lyriques, pleins de variété, d'éclat et de mouvement ; les *Suppliantes* expriment tour à tour leurs craintes et leurs espérances, ou font le récit de leurs infortunes. En dehors du chœur, trois personnages seulement, Danaos, le roi d'Argos, le héraut ; tous trois ne sont jamais en même temps sur la scène, et les trois rôles peuvent, par conséquent, être joués par deux acteurs seulement.

Les *Suppliantes*, qui se terminent par la menace de guerre adressée aux Argiens par le héraut, au nom des fils d'Ægyptos, semblent réclamer une suite et faisaient sans doute partie d'une trilogie. La seule scène dramatique, au sens moderne du mot, c'est-à-dire la seule qui soit en action, est celle où le héraut essaie d'abord de s'emparer des Suppliantes, puis se

1. Le chœur étant le principal personnage, il n'y a pas de prologue, et la pièce commence par la parodos.

trouve arrêté bientôt par l'arrivée et l'intervention du roi. Voici cette dernière partie de la scène :

Le Héraut. — Il faudra donc que je vous traîne par les cheveux, je le vois, puisque vous fermez l'oreille à mes paroles.

Le Roi. — Hé ? toi ? que fais-tu ? quelle est ton audace, pour oser outrager ainsi cette terre, la terre des Pélasges ? Crois-tu être venu dans une ville de femmes ? Pour un barbare, tu traites par trop insolemment les Grecs. Ta conduite n'a rien de raisonnable.

Le Héraut. — Quelle est ma faute ? en quoi ai-je violé la justice ?

Le Roi. — D'abord tu ne sais pas te conduire comme doit le faire un étranger.

Le Héraut. — Comment ? Je retrouve mon bien, et je l'emmène.

Le Roi. — De quels proxènes[1] te recommandes-tu en ce pays ?

Le Héraut. — Je me mets sous le patronage tout-puissant d'Hermès, dieu des recherches.

Le Roi. — Tu t'adresses aux Dieux, et tu n'as nul respect pour eux.

Le Héraut. — Ce sont les Dieux des bords du Nil que je vénère.

Le Roi. — Les nôtres ne comptent donc pour rien, à t'en croire ?

Le Héraut. — Je vais emmener ces femmes, à moins qu'on ne me les enlève de force.

Le Roi. — Malheur à toi, si tu les touches ! le châtiment ne se fera pas attendre.

1. Les proxènes jouaient dans les cités grecques un rôle analogue à celui de nos consuls, pour la protection des étrangers.

Le Héraut. — Tu me parles un langage bien peu hospitalier.

Le Roi. — Je ne donne pas l'hospitalité aux impies qui violent les droits de nos Dieux.

Le Héraut. — Je vaís rapporter ces paroles aux fils d'Ægyptos.

Le Roi. — C'est ce dont je ne m'inquiète guère.

Le Héraut. — Mais, pour que je puisse faire un rapport plus exact, — car c'est le devoir d'un héraut de raconter tout clairement, — comment et par qui dirai-je que m'a été arrachée cette troupe de femmes, cousines de mes maîtres? Car ce n'est certes pas par des témoignages qu'Arès juge de tels différends, et il ne dénoue pas ces sortes de querelles à prix d'argent. Mais il faut auparavant que beaucoup d'hommes tombent dans les convulsions de la mort.

Le Roi. — A quoi bon te dire mon nom? Le temps saura te l'apprendre, à toi et à tes compagnons. Quant à celles-ci, je te les laisserais emmener, si elles y consentaient de leur plein gré, si tu réussissais à les persuader par des discours pieux. C'est la volonté exprimée par un vote unanime du peuple, que cette troupe de femmes ne soient pas livrées par force; et cette volonté est comme un clou solidement fiché, que l'on ne peut plus arracher. Elle n'est point inscrite sur des tablettes, ni scellée dans les feuillets d'un livre, mais elle t'est signifiée nettement par la bouche d'un homme libre. Ainsi, va-t'en au plus tôt de devant mes yeux.

Le Héraut. — Ou tu me les livreras, ou c'est une guerre nouvelle qui commence. Et puissent la force et la victoire être du côté des mâles[1]!

Le Roi. — Des mâles, vous en trouverez en ce pays, et

1. C'est-à-dire : des fils d'Ægyptos, par opposition aux Suppliantes.

qui ne boivent pas la liqueur[1] de l'orge fermentée. — Vous, jeunes femmes, avec vos servantes fidèles, toutes, sans peur, entrez dans la ville à la forte enceinte, protégée par la défense de ses hautes tours. Les édifices publics y sont en grand nombre, et moi-même j'habite un vaste palais. Vous pouvez, s'il vous agrée, habiter une belle maison en nombreuse compagnie; mais si vous le préférez, vous pouvez choisir aussi une demeure où vous serez seules. Choisissez ce qui vous est le plus agréable, je vous laisse libres. Moi, je serai votre défenseur, et avec moi tous les citoyens, dont la volonté déjà s'est fait connaître. Quels meilleurs garants pourriez-vous attendre?

LES SEPT CONTRE THÈBES[2]

Les *Sept contre Thèbes* faisaient partie d'une tétralogie[3] où Eschyle avait mis sur la scène toute l'histoire de la famille de Laïos. Nous avons perdu *Laïos* et *Œdipe*, les deux premières pièces de ce vaste ensemble, ainsi que le *Sphinx*, drame satyrique qui le complétait. Il nous reste la troisième tragédie. La tétralogie à laquelle elle appartient fut jouée en 467 av. J.-C. Eschyle remporta le prix sur ses concurrents Aristias et Polyphradmon.

Les *Sept contre Thèbes* furent une des œuvres les plus admirées d'Eschyle. Aristophane a été l'interprète du jugement de ses contemporains quand il a exprimé dans ses *Grenouilles* son

1. Sur la boisson des Égyptiens, cf. Corréard, *Extraits d'Hérodote*, p. 96.
2. Ce sont les sept chefs de l'armée qui assiége Thèbes.
3. Voir, sur les tétralogies, l'introduction, page 13.

admiration pour ce drame « tout plein de Mars ». Le sujet est le suivant : Polynice et Étéocle étaient les deux fils d'Œdipe. Chassé de Thèbes par son frère, Polynice vient tenter de la reconquérir, avec l'aide des Argiens qui lui ont donné asile. Nous sommes au jour même de l'assaut suprême, comme le devin Tirésias l'a annoncé à Étéocle. Nos extraits et nos analyses montreront quel parti Eschyle a tiré de cette donnée. L'action est encore assez simple, quoique beaucoup plus variée que dans les *Suppliantes*.

Le devin Tirésias a donné avis à Étéocle que les ennemis préparent un assaut général. Étéocle, après avoir envoyé un émissaire en reconnaissance, rassemble sur l'Acropole de Thèbes tous les citoyens et les exhorte au combat.

Étéocle. — Citoyens de la ville de Cadmus, il faut qu'il dise ce qui convient aux circonstances, celui qui, pareil à un pilote, accomplit sa fonction à la poupe de la cité, manœuvrant le gouvernail, sans laisser le sommeil fermer ses paupières. Car si nous réussissons, la cause, dit-on, en est aux Dieux! Si au contraire, — et puisse-t-il n'en être pas ainsi! — un malheur venait à survenir, seul le nom d'Étéocle, dans toute la ville, passerait de bouche en bouche, répété par les chansons des citoyens et par leurs lamentations. Mais puisse Zeus, qui détourne les maux, mériter le nom que lui donne la ville des Cadméens! Pour vous, il faut maintenant que ceux qui n'ont pas atteint encore l'âge viril, et ceux qui l'ont dépassé, appelant à leur aide toute la vigueur de leur corps, avec ceux qui sont dans la force de l'âge, chacun selon son pouvoir, défendent la ville et les autels des Dieux de la patrie, pour que leurs honneurs ne soient pas effacés, et leurs enfants, et la Terre notre mère, notre chère nourrice : car c'est elle qui, prenant pour elle toute la peine, recevant les petits enfants qui rampent sur son sol bienveillant, les a nourris pour en faire des citoyens porteurs de boucliers, afin que vous

lui soyez fidèles pour cette tâche! Et maintenant jusqu'à ce jour, la Divinité penche de notre côté! Car depuis que dure ce siège, grâce aux Dieux, la guerre a presque toujours été heureuse pour nous. Mais aujourd'hui a parlé le devin, qui veille sur les augures[1], le devin qui, privé de la lumière, à l'aide de ses oreilles et de son esprit, observe avec un art infaillible les oiseaux fatidiques; il dit, le maître souverain de ces présages, que les Achéens méditent nuitamment et vont diriger un assaut suprême contre la ville. Tous donc, aux créneaux, aux portes des remparts, marchez, élancez-vous, en armes. Remplissez les parapets, placez-vous sur la charpente des tours, et gardez, avec courage, les issues des portes. Ne vous laissez pas effrayer par la foule des assaillants : la Divinité y mettra ordre. Pour moi, j'ai envoyé vers le camp ennemi des émissaires en reconnaissance, et j'ai confiance qu'ils ne se seront pas mis en route en vain; quand j'aurai entendu leurs rapports, je ne me laisserai pas surprendre par la ruse.

LE MESSAGER. — Étéocle, chef souverain des Cadméens, je viens t'apporter des nouvelles certaines de là-bas, de l'armée ennemie; moi-même j'ai vu de mes yeux les choses. Sept guerriers, sept chefs impétueux, immolaient un taureau dont le sang coulait dans un bouclier noir, et, trempant leurs mains dans ce sang, ils ont fait serment par Arès, par Enyo et par Phobos[2], ami du carnage, ou bien de ruiner la ville et de renverser de force la cité des Cadméens, ou bien de périr et de tremper la terre de leur sang. Puis, ils attachaient au char d'Adraste des souvenirs qu'il pût rapporter à leurs parents, à son retour[3]; et ils

1. Le texte est plus hardi : le devin, *pasteur* des oiseaux (qui portent les présages).
2. Personnification de la Crainte (celle qu'on inspire).
3. Amphiaraos leur avait prédit qu'Adraste seul reverrait sa patrie.

pleuraient, mais pas de pitié dans leur bouche. Leur cœur dur comme du fer, tout bouillant de courage, se soulevait; on eût dit des lions dont Arès allume le regard. Et ils n'ont pas tardé à confirmer ces serments par des actes; quand je les ai laissés, ils tiraient au sort vers quelle porte chacun d'entre eux conduirait ses troupes. Ainsi, hâte-toi de désigner pour le commandement de nos portes les meilleurs guerriers, l'élite de la ville. Car déjà s'approche l'armée couverte de fer des Argiens; elle s'avance, elle soulève la poussière, et une blanche écume tache la plaine, sous l'haleine humide des chevaux. Toi donc, comme l'habile pilote d'un navire, mets la ville en état de défense, avant que se déchaîne la tempête excitée par le souffle d'Arès; car le mugissement de l'armée, vague[1] terrestre, retentit. Saisis sans tarder l'instant de ces préparatifs : pour moi, pendant le reste du jour, je garderai l'œil ouvert, et, prévenu sûrement de ce qui se passe hors des portes, tu échapperas au danger.

ÉTÉOCLE. — O Zeus, ô Terre, ô Dieux de la Cité, ô Imprécation, Érinnye redoutable de mon père, ne renversez pas de fond en comble cette ville : ne la ruinez pas, ne la livrez pas à l'ennemi, cette ville qui parle la langue grecque, où sont vos demeures, vos foyers. Sauvegardez la liberté ancienne de cette terre, de cette cité de Cadmus, et que le joug de l'esclavage lui soit épargné ! Soyez notre défense ! Je parle pour vous comme pour nous, je le crois; car une ville heureuse honore les Dieux.

A cette scène guerrière en succède une autre toute différente. Le chœur, formé des jeunes Thébaines, exprime son effroi dans un long morceau lyrique, très mouvementé et très beau.

1. Image hardie, préparée cependant par celle qui précède.

Le Chœur[1]. — L'armée est lâchée. Sorti du camp, là, ce peuple nombreux de cavaliers qui la précèdent, se précipite comme un torrent. J'en crois cette poussière qui s'élève dans les airs, messagère muette, mais sûre et fidèle! — A mon oreille, comme une grande clameur, arrive le bruit de la plaine, de ma terre natale, retentissante sous le pas des chevaux. C'est comme le mugissement d'un torrent irrésistible, qui bat le flanc d'une montagne. — O Dieux, ô Déesses, écartez le cours de ce fléau! — Le bruit vole au-dessus des remparts; le peuple aux boucliers blancs[2] s'élance, d'un pied rapide, contre la ville. Qui nous protégera, qui nous viendra en aide, qui des Dieux ou des Déesses? — Irai-je me jeter aux pieds des images des Divinités de la patrie? — O Immortels bienheureux, restez dans vos sanctuaires[3]! c'est le moment d'embrasser vos images! Pourquoi tardons-nous, nous abandonnant sans mesure à ces gémissements? — Entendez-vous ou n'entendez-vous pas le son des boucliers? Quand, sinon maintenant, ferons-nous retentir nos supplications? offrirons-nous aux Dieux des voiles et des couronnes? — Je vois un bruit[4]; c'est le frémissement de plus d'une lance. Que feras-tu? Abandonneras-tu, Arès, antique protecteur de cette terre, la contrée qui t'appartient? — O Dieu au casque d'or, jette tes regards sur cette ville, sur ta ville, objet de tes prédilections?

Dieux nationaux de ce pays, venez tous ensemble, voyez cette troupe de jeunes filles qui vous supplient d'éloigner d'elles la servitude! Autour de la ville, bouil-

1. Ce chant lyrique était divisé sans doute entre les différentes femmes du chœur. Les tirets indiquent les divisions probables.

2. Les Argiens. Les boucliers blancs leur sont peut-être attribués par allusion au sens du mot : argos (blanc).

3. Les anciens croyaient que les Dieux désertaient les villes sur le point d'être prises.

4. Remarquez la hardiesse de l'expression.

lonne, au souffle d'Arès, le flot des guerriers, dont le panache ondoie. Mais, ô Zeus, souverain maître, écarte de nous, à jamais, l'ennemi qui nous menace. — Les Argiens enserrent dans un cercle la citadelle de Cadmus; partout, l'épouvantail des armes guerrières! Les mors passés aux bouches des chevaux résonnent avec un bruit de carnage. — Sept chefs ennemis, brillants sous leurs armes de guerre, sont en face des sept bouches de nos portes, désignés par le sort.

Et toi, puissante Déesse, fille de Zeus, amie des combats, protège la ville, Pallas, et toi aussi, Dieu du cheval, Dieu de la mer, Poseidon, armé du trident qui frappe les poissons, délivre-nous, délivre-nous de nos craintes! Et toi, Arès, oh! veille sur la ville qui porte le nom de Cadmos, montre-toi vraiment le parent de Cadmos[1]. — Et toi aussi, Cypris, aïeule de notre race, viens à notre aide; car c'est de ton sang que nous sommes nées, et vers toi nous venons, t'adressant nos invocations suppliantes! — Toi aussi, Dieu Lycien[2], sois un loup pour l'armée ennemie! et toi, fille de Latone, vise bien le but avec tes flèches!

Ah! ah! j'entends autour de la ville le tumulte des chars. O Héra auguste, le bruit des lourds essieux a retenti. Artémis chérie, l'air répond à ce bruit par le frémissement furieux des lances qui l'ébranlent. Quel danger court notre ville? Qu'arrivera-t-il? Quel destin nous réserve la Divinité?

Ah! ah! Contre les créneaux, frappés de loin, la pierre vole. O cher Apollon, à nos portes résonnent les boucliers d'airain. Et toi, fille de Zeus, auguste arbitre des batailles,

1. Cadmos avait épousé Harmonie, fille d'Arès et d'Aphrodite (Cypris).

2. Le surnom d'Apollon Lycien était diversement expliqué. Eschyle le rattache ici au mot : lucos (loup).

sois avec nous, souveraine bienheureuse, Pallas Onca[1], défends ta ville, protège ta résidence aux sept portes!

O Dieux dont l'aide est toute-puissante, ô protecteurs et protectrices tutélaires de cette contrée, ne livrez pas cette ville aux étrangers dont l'armée la menace! Écoutez ces jeunes filles, écoutez ces justes prières qui tendent les mains[2] vers vous!

O Divinités chéries, entourez notre ville pour la défendre! Exaucez-la, prouvez que vous l'aimez! Veillez au maintien de nos sacrifices nationaux, veillez-y et protégez-les! Ah! les cérémonies pieuses de notre ville, ne les oubliez pas!

Dans la scène suivante : le messager revient faire un nouveau rapport à Étéocle et décrit chacun des sept chefs qui commandent l'armée ennemie. On aura une idée de l'éclat de ces descriptions par la première.

Le Messager. — Je puis dire exactement les dispositions de nos ennemis, et comment à chacun des chefs une porte est échue, par le sort. Déjà Tydée frémit de colère près de la porte Prœtide, mais le devin Amphiaraos ne le laisse pas traverser le cours de l'Isménos : car les victimes ne donnent pas d'heureux présages. Et Tydée, furieux, aspirant à la bataille, crie comme un serpent siffle au milieu du jour; il poursuit d'invectives le devin, le sage fils d'Oïclée[3]; il l'accuse de flatter lâchement le destin et les combats. Il crie ainsi, et secoue le triple cimier qui l'ombrage, chevelure de son casque, et son bouclier retentit de grelots d'airain, sonnant l'épouvante. Sur ce bouclier, il porte cet emblème arrogant : un ciel ciselé, tout resplendissant d'astres; au milieu du champ,

1. Surnom de Pallas à Thèbes.
2. Les prières sont personnifiées.
3. Amphiaraos.

la pleine lune brillante se détache, reine des astres, œil de la nuit. Enivré par cet insolent équipement, il tempête sur le bord du fleuve, altéré de bataille, comme un cheval furieux qui regimbe contre le mors, quand il entend le son clair de la trompette. Qui opposeras-tu à cet homme? qui donc, à la porte Prœtide, les verrous une fois lâchés, sera digne de commander?

Le messager décrit successivement Capanée, Étéocle, Hippomédon, Parthénopée, Amphiaras, et enfin Polynice, et chaque fois Étéocle oppose au chef ennemi un chef thébain : lui-même s'était réservé la défense de la septième porte, que doit attaquer son frère Polynice, et il reconnait maintenant que la malédiction paternelle va s'accomplir. En vain le chœur essaie de le détourner de ce combat impie. Étéocle y court, entraîné par la fatalité qui s'acharne contre sa race, et que rappelle un nouveau chant du chœur. Bientôt le Messager revient encore, annoncer la victoire des Thébains, et la mort des deux frères, qui se sont entr'égorgés. Après les chants alternés des choreutes, les deux sœurs, Antigone et Ismène, entonnent à leur tour la plainte funèbre[1]. Mais un héraut vient proclamer l'arrêt qui interdit de rendre les honneurs suprêmes à Polynice. Antigone déclare hautement qu'elle ne se soumettra pas à cet ordre impie. Cette dernière partie de la pièce est à comparer avec l'*Antigone* de Sophocle ; mais l'authenticité en a été parfois discutée.

1. C'est le commos, comme disaient les Grecs.

L'ORESTIE

L'*Orestie* est la seule trilogie complète d'Eschyle qui nous ait été conservée; il ne nous manque, pour avoir la tétralogie entière, que le drame satyrique qui en faisait partie : *Protée*. L'*Orestie* fut représentée en 458; c'est la dernière œuvre d'Eschyle, et son chef-d'œuvre. Il y fait usage du troisième acteur, introduit par Sophocle; il donne l'exemple, surtout dans la seconde de ces trois tragédies (*les Choéphores*), d'une action plus animée et plus intriguée; enfin, dans aucune autre de ses pièces, si ce n'est peut-être dans le *Prométhée*, ne se montre mieux l'inspiration religieuse et morale à la fois, qui est le privilège d'Eschyle, plus encore que d'aucun autre tragique grec.

L'*Orestie* est l'histoire d'un crime et de ses suites. Le poète nous fait suivre le destin tragique de la famille d'Agamemnon, depuis le jour où Clytemnestre a frappé son époux, revenu vainqueur de Troie, jusqu'à celui où Oreste, condamné à tuer sa mère pour venger son père, et livré aux Furies pour expier ce meurtre, cependant ordonné par les oracles, réussit, grâce à l'appui d'Apollon et de Pallas, à se faire absoudre par l'Aréopage athénien. C'est la fable la plus tragique, avec celle d'*Œdipe*, qu'ait traitée un poète grec. En même temps, avec celle d'*Œdipe* encore, c'était celle qui, par ses données, posait le problème moral le plus obscur et le plus poignant. On verra, dans les *Euménides*, comment Eschyle a su concilier les croyances de son temps, — sans les sacrifier, en les adoucissant seulement, — avec les réclamations de la conscience et de la raison.

L'AGAMEMNON

L'*Agamemnon* est le récit du crime initial, qui devra être vengé par un autre crime. Agamemnon, parti pour Troie depuis dix ans avec l'armée grecque, revient vainqueur. Clytemnestre et Égisthe, qui se sont aimés en son absence, ont tramé un complot et l'assassinent le jour même de son retour.

Quand la pièce commence, Agamemnon n'est pas encore revenu et la prise de Troie n'est pas connue. Un veilleur qui, par l'ordre de Clytemnestre, chaque nuit monte la garde sur le toit du palais, aperçoit enfin le signal désiré, la flamme qui annonce la victoire des Grecs.

Le Veilleur de nuit. — Je supplie les Dieux de mettre un terme à mes fatigues, à cette faction que je monte depuis un an, posté sur le toit des Atrides, tout en haut, comme un chien, tandis que je contemple le cortège des astres nocturnes, et ces souverains[1] étincelants du ciel qui apportent aux mortels l'hiver ou l'été. Maintenant encore je guette la torche, signal convenu, la lumière de la flamme qui doit nous donner des nouvelles de Troie, nous annoncer sa ruine. C'est l'ordre imposé par la reine, femme aux pensées viriles, au cœur impatient d'attente. Ainsi, dans ma couche trempée de rosée, que ne visitent pas les songes, je passe des nuits odieuses : au lieu du sommeil, c'est la crainte qui me tient compagnie, pour m'empêcher de fermer tout à fait mes paupières. Si parfois je pense à chanter, à fredonner, cherchant ainsi dans le chant un remède contre le sommeil, je ne puis que gémir et je pleure sur la destinée de cette maison, qui n'est plus gouvernée comme autrefois ! Aussi, maintenant,

1. Les grandes constellations ; le premier membre de phrase désigne la foule des étoiles.

avec quelle joie je serais relevé de ces fatigues, et je verrais la flamme nocturne apparaître, messagère de bonheur! (*A ce moment, le veilleur aperçoit le signal.*) Oh! salut, fanal qui brilles dans la nuit, tu nous apportes la lumière de la victoire, et les chœurs de fête, partout, dans Argos, vont célébrer cet événement! Oh! oh! j'annonce la nouvelle certaine à la femme d'Agamemnon; qu'elle se lève en hâte de sa couche, pour faire retentir dans le palais, en réponse à ce signal de feu, les cris de joie! puisque la ville d'Ilion est prise; c'est la torche qui l'annonce! Et moi-même le premier je préluderai à la fête! Car je m'apercevrai bien, moi aussi, du bonheur arrivé à mes maîtres[1]. Quel heureux coup de dés pour moi que cette faction! Puissé-je de cette main toucher la main chérie du maître de cette maison, à son retour! Quant au reste, je le tais; un grand bœuf pèse sur ma langue[2]. Cette maison même, si elle prenait une voix, saurait bien le dire mieux que personne. Pour moi, volontiers j'en parle à ceux qui le savent, et devant ceux qui ne le savent pas, je ne sais plus rien.

Le chœur des vieillards argiens paraît, ignorant encore la nouvelle : ses chants, qui rappellent un oracle obscur de Calchas, font présager, comme les dernières paroles du veilleur, la catastrophe qui menace Agamemnon. Clytemnestre leur apprend la chute de Troie, décrivant, dans un beau morceau poétique, les signaux de feu, qui, se succédant les uns aux autres, ont porté jusqu'à Argos le message. Ses derniers mots encore, comme le chant du chœur qui les suit, mêlent à la joie de la victoire le vague pressentiment de malheurs prochains. Cependant[3] un héraut arrive, précédant de peu le roi

1. Par les récompenses qu'il recevra.
2. Locution proverbiale, dont l'origine était obscure pour les Grecs même.
3. On voit que le poète ne se soucie nullement de la vraisemblance, et en prend à son aise avec les distances.

même; il raconte le triomphe des Grecs et aussi la tempête qui a dispersé leurs vaisseaux au retour. Après un nouveau chant du chœur sur Hélène, Agamemnon fait son entrée, et Clytemnestre le reçoit avec des protestations d'amour outrées, mêlées de quelques mots à double entente. Sur les tapis précieux qu'elle étend devant lui, Agamemnon pénètre dans le palais et les vieillards expriment une fois de plus leurs pressentiments funestes.

Une captive n'a pas suivi le cortège du roi : c'est Cassandre, la fille de Priam, la prophétesse troyenne. Clytemnestre vient l'inviter à entrer dans le palais.

Clytemnestre. — Entre, toi aussi; c'est à toi que je m'adresse, à toi, Cassandre; puisque Zeus, dans sa clémence, a voulu que tu aies part à notre culte domestique, et que tu prennes place, parmi beaucoup d'autres esclaves, auprès de l'autel où nous l'honorons, descends de ce char, résigne-toi. On dit que le fils d'Alcmène lui-même a été vendu un jour[1] et a goûté le pain de l'esclavage. Si donc il arrive qu'on soit réduit à cette extrémité, c'est un grand bonheur de rencontrer des maîtres d'une opulence antique. Ceux qui contre toute espérance ont récolté une riche moisson, sont durs aux esclaves, et chez eux tout est réglé au cordeau. Chez nous, tu seras traitée comme on doit l'être.

Le Chœur. — C'est à toi, à toi qu'elle vient de parler, et clairement. Si tu étais hors du filet fatal de la captivité, tu obéirais peut-être; mais peut-être non, tu n'obéirais pas davantage.

Clytemnestre. — A moins cependant qu'elle n'ait, à la façon de l'hirondelle[2], un langage inconnu et barbare, elle serait hors de sens si elle n'obéissait pas.

1. A Omphale.

2. Les Grecs comparent volontiers à un gazouillement inintelligible d'oiseaux les langues autres que la leur.

Le Chœur. — Obéis : ce qu'elle te dit est ce qu'il y a de mieux dans les circonstances présentes. Suis-la, quitte ce siège et descends de ce char.

Clytemnestre. — Certes, je ne puis perdre ainsi mon temps sur la porte; car, près du foyer, centre de la maison, se tiennent déjà les brebis prêtes pour le sacrifice; nous nous sommes hâtés, comme des gens qui n'espéraient plus cette joie. Toi, si tu veux prendre ta part de ces choses, ne tarde pas; et si tu ne me comprends pas parce que tu ignores notre langue, fais comme les Barbares, remplace la parole par le geste.

Le Chœur. — L'étrangère aurait besoin, il me semble, d'un interprète bien habile. Son attitude est celle d'une bête fauve qui vient d'être prise.

Clytemnestre. — Assurément elle est folle, et elle obéit à un esprit mauvais; elle qui vient de quitter sa patrie, vaincue d'hier, et qui ne sait pas supporter le mors avant de l'avoir, dans sa colère, couvert d'une sanglante écume[1]. Mais je ne m'abaisserai pas à en dire plus.

Le Chœur. — Et moi je ne m'irriterai pas; car j'ai pitié d'elle. Allons, malheureuse, quitte ce char, cède à la nécessité et étrenne le joug.

Cassandre. — Hélas! hélas! ah! Apollon, Apollon!

Le Chœur. — Pourquoi adresses-tu tes appels plaintifs à Loxias? Ce n'est pas là le Dieu à qui il convient de s'adresser dans la douleur[2].

Cassandre. — Hélas! hélas! ah! Apollon! Apollon!

Le Chœur. — De nouveau, par des paroles de mauvais augure, elle invoque le Dieu à qui il ne convient pas de nous assister dans le deuil.

1. Le texte est plus hardi. Mot à mot : avant d'avoir écumé sa colère sanglante.

2. Les Grecs invoquent Apollon par le péan, qui est un hymne de joie.

Cassandre. — Apollon! Apollon! Dieu tutélaire des routes[1], toi qui me perds![2] car tu me perds sans ressource une seconde fois!

Le Chœur. — On dirait qu'elle va prophétiser sur ses propres malheurs. La Divinité est toujours en elle, malgré l'esclavage.

Cassandre. — Apollon, Apollon, Dieu tutélaire des routes, toi qui me perds, ah! où m'as-tu menée? dans quelle maison?

Le Chœur. — Dans celle des Atrides; si tu ne le sais pas, je te le dis; et tu verras que ce n'est pas un mensonge.

Cassandre. — Maison haïe des Dieux, alors, complice de beaucoup de meurtres domestiques, de chairs[3] mises en lambeaux, maison où le sang coule de la gorge des victimes, et asperge le sol!

Le Chœur. — L'étrangère, il me semble, a le flair subtil comme un bon chien; elle est sur la bonne piste des meurtres.

Cassandre. — Oui, j'en crois ces témoignages; je vois ces enfants en pleurs qu'on égorge, ces chairs cuites et mangées par le père.

Le Chœur. — Nous avions entendu parler de ton renom de prophétesse; mais pour ce dont tu parles[4], nous n'avons que faire de prophètes.

Cassandre. — Hélas! hélas! que médite-t-elle? quel nou-

1. Apollon, en cette qualité, était représenté, à la porte des maisons, par un pilier conique. Sans doute une image de ce genre se trouvait représentée ici sur la scène, devant le palais des Atrides.

2. Il y a ici un jeu de mots sur le nom d'Apollon que la traduction ne peut indiquer.

3. Allusion aux enfants de Thyeste.

4. Les vieillards d'Argos connaissent assez par eux-mêmes l'histoire d'Atrée et de Thyeste.

veau forfait dans ce palais? forfait terrible pour les siens, irréparable! Et la vengeance est bien loin!

LE CHŒUR. — Maintenant, je ne sais plus ce que veulent dire ces prédictions. Les premières, je les connaissais; il n'est bruit que de cela dans la ville.

CASSANDRE. — Ah! malheureuse! quoi! tu ferais cela? Celui qui est ton époux, tu vas le faire laver dans un bain..., comment dire la fin? Mais l'événement est proche; une main, puis une autre main s'avance avidement.

LE CHŒUR. — Je ne comprends pas encore; maintenant, après des énigmes, viennent des oracles impénétrables; je ne sais que penser.

CASSANDRE. — Oh! Dieux! Dieux! Que vois-je là? Est-ce quelque filet d'Hadès[1]? Le vrai piège, c'est cette femme[2], qui partage la couche du meurtrier, son complice. Que la Discorde, démon insatiable attaché à cette race, accompagne de ses cris[3] ce sacrifice exécrable!

LE CHŒUR. — Quelle est l'Érinnye, aux cris terribles, qu'elle appelle sur cette maison? Ce discours m'épouvante. Mon sang a reflué vers mon cœur, en ondes pâles, comme il arrive à ceux qui tombent dans la bataille, au coucher des rayons de la vie. Le malheur va si vite!

CASSANDRE. — Ah! voyez! voyez! Éloignez le taureau de la génisse; la génisse aux cornes noires a pris le taureau dans le piège d'un péplum; elle le frappe, il tombe dans la baignoire; oui, je vous le révèle, le piège de la baignoire fatale.

LE CHŒUR. — Je ne me flatte pas d'être habile à élucider

1. C'est le vêtement sans issue dans lequel Clytemnestre enveloppera Agamemnon, pour le frapper sans défense.

2. Clytemnestre et Égisthe.

3. Dans un sacrifice, les femmes accompagnaient de cris la chute de la victime.

les oracles ; mais je vois bien qu'il s'agit de quelque malheur. D'ailleurs, quel bonheur est jamais venu des oracles pour les hommes? C'est par des malheurs que se vérifie cet art fécond en paroles obscures, source de la terreur fatidique!

Cassandre. — Hélas! hélas! sort misérable d'une infortunée! car il me faut pleurer aussi sur mes maux, pour combler le calice! Apollon, où m'as-tu entraînée, malheureuse? N'est-ce pas à la mort, aussi? Oui, certes!

Le Chœur. — Tu es en délire, les Dieux t'égarent, tu chantes sur toi-même un chant de malheur, comme le blond rossignol, aux cris infatigables, hélas! désolé, pleure Itys, Itys, déplore sa vie misérable!

Cassandre. — Ah! ah! que ne suis-je en effet le mélodieux rossignol! Car les Dieux lui ont donné des ailes, et il charme son malheur par ses lamentations. Mais moi, ce qui m'attend, c'est la morsure du fer au double tranchant.

Le Chœur. — D'où te viennent-elles, ces lamentations vaines qui t'assaillent, envoyées par les Dieux? Pourquoi chanter ainsi ton épouvante en cris de mauvais augure, en paroles délirantes? Comment connais-tu les voies fatales de la route prophétique?

Cassandre. — O noces de Pâris, noces funestes aux siens! O Scamandre, fleuve de la patrie! Autrefois, auprès de toi, grandit ma jeunesse! Et maintenant c'est auprès du Cocyte, sur les bords de l'Achéron, que je vais prophétiser.

Le Chœur. — Paroles trop claires cette fois! qu'un enfant même comprendrait! Comme par une morsure sanglante, mon cœur est déchiré par le terrible malheur que tu déplores, par les paroles surprenantes que j'entends!

Cassandre. — Ah! Malheurs, malheurs d'une ville ruinée de fond en comble! O sacrifices offerts par mon

père pour le salut de nos murs, hécatombes de bœufs nourris dans nos prairies! Tout a été impuissant à empêcher la ville de subir son sort! Et moi bientôt, d'un pied rapide, je me précipiterai dans le filet!

Le Chœur. — Prédictions qui s'accordent avec les premières! Quelle Divinité malveillante te possède, te force à chanter ces deuils lamentables, ces chants de mort dont je ne vois pas la fin[1]?

Cassandre. — Oui, maintenant, le regard de l'oracle ne restera plus caché sous le voile, ainsi que le visage d'une jeune mariée! Il éclate, je le vois; il se lève, comme un souffle, aux rayons du soleil naissant! Et, comme une vague qui déferle, à la lumière du jour, des maux de plus en plus terribles se succèdent! Non, plus d'énigmes! Vous, rendez témoignage à mon flair : suis-je bien sur la piste des antiques malheurs de cette famille? Oui, cette maison, il ne la quitte plus, le chœur dont les voix s'unissent en un concert affreux, en un chant sinistre! Gorgée de sang humain, pour exalter sa fureur, elle reste dans cette demeure, on ne peut plus l'en chasser, la bande[2] des Érinnyes, attachées à cette race! Assises à ce foyer, elles redisent dans leurs chants le crime originel : chacune à son tour, elles maudissent le lit nuptial[3] violé par un frère, elles maudissent celui qui l'a souillé! Me trompé-je, ou, comme un habile archer, ai-je touché le but? Ne suis-je qu'une prophétesse de mensonge, une de

1. La scène est jusqu'ici en mètres lyriques. Maintenant le vers ïambique du dialogue reprend, pour la tirade développée qui succède aux lamentations entrecoupées du début.

2. Mot à mot, le comos, terme par lequel on désignait les bandes joyeuses qui couraient en chantant par la ville, au sortir du banquet. A la différence d'un comos ordinaire, la bande des Érinnyes reste à la maison et chante des chants sinistres.

3. Allusion à l'amour adultère de Thyeste pour la femme de son frère Atrée.

celles qui bavardent et mendient de porte en porte? Réfute-moi en jurant que tu n'as pas entendu parler des antiques forfaits de cette maison?

Le Chœur. — Hélas! un mal invétéré ne peut être guéri par des serments! Mais je m'étonne que toi, qui as été élevée au delà des mers, qui parles une langue étrangère, tu rencontres juste dans tous tes discours, comme si tu avais assisté à ce que tu rappelles!

Cassandre. — C'est un don d'Apollon, du Dieu prophète.

Le Chœur[1]. — (Lacune d'un vers.)

Cassandre. — Jusqu'à présent, la pudeur m'a empêchée de le dire.

Le Chœur. — Le Dieu aurait-il ressenti de l'amour pour toi?

Cassandre[2]. — (Lacune d'un vers.)

Le Chœur. — Oui, la prospérité rend difficile.

Cassandre. — Mais Apollon était pour moi un prétendant plein d'amour.

Le Chœur. — Vous êtes-vous unis l'un à l'autre?

Cassandre. — Je promis à Loxias, et je le trompai.

Le Chœur. — Est-ce que déjà l'inspiration divine te possédait?

Cassandre. — Déjà je prédisais à mes concitoyens tous leurs malheurs.

Le Chœur. — Comment as-tu échappé au ressentiment d'Apollon?

Cassandre. — Depuis ma faute, ma punition fut que je ne parvenais à convaincre de rien personne.

Le Chœur. — Mais il nous semble à nous que tes prédictions sont exactes!

Cassandre. — Ah! de nouveau, prélude terrible de la

1. Le chœur demandait probablement la raison de cette faveur.
2. On peut penser que Cassandre parlait des prétendants qui l'avaient recherchée et qu'elle avait repoussés.

prophétie véridique, le délire me ravit et me trouble! Ah! malheur, malheur! Les voyez-vous, là, dans cette demeure, ces jeunes gens, pareils aux fantômes des songes? Enfants qui ont péri de la main de leurs proches, ils tiennent dans leurs mains leurs chairs, aliment des leurs, ils tiennent, voyez-le, horrible fardeau, leurs entrailles et leurs viscères, dont leur père a goûté! Mais je vous le dis, de ce forfait quelqu'un[1] médite la vengeance, lion sans cœur qui se vautre dans le lit d'autrui; contre mon maître, — puisqu'il me faut porter le joug de l'esclavage, — contre mon maître revenant de la guerre, va se dresser le lâche qui a gardé la maison! Il ne sait pas, le chef de la flotte, le dévastateur d'Ilion, ce que cache, fatalité obscure, la langue de cette chienne odieuse[2], quelle catastrophe elle prépare, avec ses longs discours avec sa joie hypocrite! Oui, elle aura cette audace, femme, de tuer un homme! Comment donc l'appeler, quel nom donner à ce monstre horrible? hydre à deux têtes? Scylla embusquée dans les récifs, pour la perte des matelots? prêtresse, pourvoyeuse d'Hadès, qui souffle sur les siens la haine implacable? Ah! quel cri de triomphe elle a poussé, l'audacieuse, comme en l'honneur de la victoire! Elle a l'air de saluer avec joie le retour heureux du chef! — Maintenant, si vous ne me croyez pas, peu m'importe! Ce qui doit arriver arrivera! Et bientôt, témoins de l'événement, vous ne direz que trop, en gémissant, que j'ai été bonne prophétesse.

Le Chœur. — Le festin de Thyeste, les chairs d'enfant servies à ce festin, tout cela, je l'ai compris! et je tremble, et je suis saisi d'épouvante, à ce récit véridique et sans énigmes! Mais pour le reste, je m'égare et je suis en défaut.

1. Égisthe.
2. Clytemnestre.

Cassandre. — Je dis que tu vas voir la mort d'Agamemnon.

Le Chœur. — Malheureuse, tais-toi! ferme ta bouche!

Cassandre. — Non, car nul ne peut porter remède au malheur que j'annonce.

Le Chœur. — Sans doute, s'il doit arriver! Mais que les Dieux l'écartent de nous!

Cassandre. — Oui, toi, fais des vœux! Eux cependant songent au meurtre.

Le Chœur. — Quel est donc l'homme qui prépare ce forfait?

Cassandre. — T'es-tu tellement abusé sur le sens de mes oracles?

Le Chœur. — Non, je ne puis comprendre qui accomplira ce crime.

Cassandre. — Cependant je ne sais que trop bien parler la langue des Grecs.

Le Chœur. — C'est en grec aussi que s'expriment les oracles de Delphes, et ils n'en sont pas moins obscurs.

Cassandre. — Hélas! hélas! quel est ce feu[1] que je vois, qui s'avance vers moi? Ah! ah! Apollon Lycien, malheur à moi, malheur à moi! Elle, la lionne à deux pieds qui s'est accouplée au loup, en l'absence du lion généreux, elle va me tuer, infortunée! Elle doublera la dose du poison, elle m'en donnera ma part! Elle ose, l'adultère, en aiguisant le fer qui doit frapper son époux, protester que par sa mort elle lui fera expier le crime de m'avoir conduite ici! — Mais pourquoi garder ces insignes dérisoires, sceptre, bandelettes prophétiques, autour de ma tête? Moi-même je les détruirai, avant que mon destin s'accomplisse!

1. Les Grecs emploient volontiers le terme de feu pour désigner toute chose funeste ou dangereuse. Il est ici, en somme, synonyme de malheur.

Allez! disparaissez! je vais vous suivre aussi! qu'une autre s'enrichisse à ma place de ces dons fatals! Voyez, Apollon lui-même me dépouille de la robe prophétique, Apollon qui me contemplait quand j'étais en proie, malgré ces insignes, aux railleries des miens, railleries aveugles, ils l'ont bien vu! eux qui me traitaient comme des ennemis! J'endurais cependant d'être traitée de vagabonde, diseuse de bonne aventure, pauvre folle qui meurt de faim! Et maintenant, celui qui, prophète, me fit prophète, m'a entraînée à cette catastrophe, à la mort! Je ne périrai pas près de l'autel de mes pères! Le billot m'attend, pour que je verse mon sang chaud sous le coup mortel! Cependant nous ne mourrons pas sans que les Dieux nous vengent! Un autre viendra, faire expier notre mort, fils meurtrier de sa mère, vengeur de son père! Banni de cette terre, errant à l'étranger, il reviendra mettre fin en les comblant aux crimes fatals de sa race! Le serment des Dieux le veut, serment terrible, immuable! Il fera payer par une chute mortelle la chute de son père! Ainsi, pourquoi me lamenter et gémir?

J'ai vu d'abord la ville d'Ilion subir son sort; maintenant les Dieux veulent que périssent à leur tour ceux qui l'ont prise! Moi donc aussi, je veux marcher bravement à la mort! Portes, qui êtes pour moi les portes de l'Hadès, je vous salue! Puissé-je seulement périr d'un seul coup! Que mon sang coule pour une mort douce, et que, sans convulsions, je ferme mon œil à la lumière!

Le Chœur. — O toi dont les malheurs égalent la science, longs ont été tes discours! Mais si tu connais vraiment ton destin, comment peux-tu marcher hardiment à l'autel, comme une génisse qu'y pousse le Dieu?

Cassandre. — Je ne puis me sauver, non, étrangers, les temps sont remplis.

Le Chœur. — Le dernier instant de la vie est celui auquel on tient le plus.

Cassandre. — Mon jour est venu : je gagnerais peu à la fuite.

Le Chœur. — Sache-le, dans l'infortune ton cœur est brave.

Cassandre. — Ce n'est pas à ceux qui sont heureux qu'on parle ainsi[1].

Le Chœur. — Mais c'est un bonheur pour l'homme de mourir avec gloire.

Cassandre. — O mon père[2]! O nobles enfants de Priam!

Le Chœur. — Mais qu'y a-t-il? quelle crainte détourne tes pas[3]?

Cassandre. — Hélas! hélas!

Le Chœur. — Pourquoi ces plaintes? d'où vient encore cet émoi?

Cassandre. — Cette maison respire le meurtre; elle sue le sang.

Le Chœur. — Que dis-tu? c'est l'odeur des victimes que l'on immole au foyer.

Cassandre. — Non! c'est comme une haleine sortie de la tombe.

Le Chœur. — Ce ne sont pas, n'est-ce pas? les parfums de Syrie?

Cassandre. — Ah! étrangers! je ne suis pas comme l'oiseau qui voltige avec des cris plaintifs autour du buisson, craignant un piège. Mais rendez-moi témoignage de la vérité de mes prédictions, quand je serai morte, quand une femme périra en expiation de ma mort, et qu'un homme tombera, pour venger celui qui va tomber, vic-

1. C'est-à-dire : il faut être malheureux pour recevoir ainsi des éloges de son courage.

2. Ces mots, mourir avec gloire, rappellent à Cassandre le destin de Priam et de ses fils.

3. On voit que Cassandre, au moment de franchir le seuil, hésite un instant et recule.

time de sa propre épouse! Au moment de mourir, je vous demande cette faveur comme un don d'hospitalité.

Le Chœur. — O malheureuse! je plains ton destin prédit par les Dieux!

Cassandre. — Je veux vous dire un mot encore, mais ce ne seront plus des plaintes sur moi-même! Soleil que je vois pour la dernière fois, je t'en conjure, que ceux qui vengeront un père fassent expier en même temps à mes assassins la mort d'une esclave, proie facile! Mais allons, maintenant, parmi les morts, pleurer mon destin et celui d'Agamemnon. Finissons-en avec la vie!

Le Chœur. — Hélas! pauvre vie humaine! Le bonheur même n'est qu'un trompe-l'œil. Vienne le malheur, un coup d'éponge humide en efface jusqu'à la trace. Et c'est encore cela qui est le plus triste!

Cassandre est à peine entrée que l'on entend les cris d'Agamemnon. Le meurtre s'accomplit dans le palais. Mais aussitôt le fond de la scène s'ouvre et montre Clytemnestre, une hache à la main, debout entre les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre.

Clytemnestre. — J'ai d'abord tenu le langage que m'imposaient les circonstances! Mais je ne rougirai pas pour cela d'en tenir maintenant un autre. Sans la feinte, comment celui qui médite la perte d'un ennemi, qui semble être son ami, dresserait-il autour de lui le piège du malheur, assez haut pour qu'il ne puisse pas bondir au-dessus et s'échapper? Pour moi, je n'ai pas livré ce combat sans m'y être préparée de longue date! C'était une vieille querelle, et cependant le jour de la vider a fini par venir! Me voici, debout là où j'ai frappé, auprès de ce que j'ai fait! Oui, j'avais pris mes mesures, je ne le nierai pas, pour qu'il ne pût fuir son destin ni s'en défendre!

J'ai jeté autour de lui, comme un filet à poissons, ce réseau sans issue, riche vêtement de mort! Deux fois je l'ai frappé, et deux fois il a gémi en s'affaissant. Quand il a été par terre, je lui ai donné un troisième coup encore, comme une libation[1] offerte au Zeus souterrain, protecteur des morts! Il tombe ainsi et rend l'âme, et le jet violent du sang de la victime égorgée m'éclabousse de gouttes noires, comme une rosée sanglante, douce pour moi autant que la pluie bienfaisante du ciel l'est pour la graine dans le sein maternel du bouton. Voilà ce qui s'est passé; vous, vieillards d'Argos, réjouissez-vous, s'il vous plaît de vous réjouir. Pour moi, je crie victoire! S'il était permis d'offrir une libation après l'immolation d'un homme[2], pour la mort de cet homme il serait juste de le faire, et plus que juste! Il avait rempli jusqu'au bord, de mille maux, dans cette maison, la coupe maudite du meurtre : il l'a vidée maintenant, à son retour!

Le Chœur. — Nous admirons ton langage hardi, ô toi qui te glorifies ainsi du meurtre de ton époux!

Clytemnestre. — Vous me prenez pour une femme timide! Mais non, d'un cœur intrépide, je vous le dis, à vous qui me connaissez, — maintenant vous pouvez me blâmer ou me louer, peu m'importe! — « Oui, cet homme, c'est Agamemnon, mon époux; il est mort, et c'est l'œuvre de ma main, bonne ouvrière. Oui, c'est ainsi. »

Le Chœur. — Quel poison né de la terre as-tu mangé, ô femme? quel breuvage puisé au sein des mers as-tu bu, pour oser te charger de cette souillure, des malédictions de tout un peuple? La haine fatale de tes concitoyens t'a rejetée, t'a retranchée, tu seras hors la loi!

Clytemnestre. — Ainsi maintenant tu prononces le

1. Des trois libations qu'on faisait après le repas, la dernière s'adressait à Zeus Sauveur. De là le sarcasme de Clytemnestre.

2. Comme on le faisait pour une victime ordinaire.

bannissement contre moi, tu me voues à la haine des citoyens, à la malédiction publique, et tu ne menaçais de rien de tel cet homme, lorsque, sans plus s'inquiéter que s'il se fût agi d'une des brebis qui abondent dans nos troupeaux aux riches toisons, il sacrifia son enfant, ma fille chérie[1], afin de conjurer les vents de Thrace! N'est-ce pas lui qu'il fallait alors chasser de cette terre, en punition de ce forfait? Mais non! et au récit de mon action, tu es pour moi, au contraire, un juge impitoyable! Aussi, je te le dis, menace-moi, je te rends la pareille; vainqueur, dispose de moi; mais si c'est contre toi que la Divinité se déclare, tu apprendras, quoique un peu tard, à mesurer tes paroles!

Le Chœur. — Femme orgueilleuse et hautaine! L'esprit, souillé par le meurtre, se persuade dans son égarement que la tache sanglante qui souille son front est un ornement! Mais il te faudra bien, sans qu'on te plaigne, abandonnée par tes amis, expier la mort par la mort!

Clytemnestre. — Hé bien! écoute la loi que je proclame, avec un serment solennel! Par la vengeance due à ma fille, par l'Até, par l'Érinnyes à qui j'ai sacrifié cet homme, non, la crainte ne franchira pas le seuil de ma demeure, tant que le feu de mon foyer sera entretenu par Égisthe, tant qu'Égisthe sera pour moi l'ami qu'il a été jusqu'ici! Car il est le solide bouclier qui protège mon audace! Le voilà gisant, le bourreau de celle qui vous parle, les délices des Chryséis sous les murs d'Ilion! et près de lui cette captive, la devineresse, la prophétesse qui a partagé sa couche, sa fidèle compagne, naguère, à bord du vaisseau! Ils ont eu le sort qu'ils méritaient. Car lui, voilà ce que j'en ai fait, et elle, elle a chanté, comme un chant du cygne, l'hymne de la mort, et la voilà, l'amante de cet homme! celle

1. Iphigénie.

qu'il m'avait amenée, comme un assaisonnement de mon festin, et qui fait maintenant la volupté de la couche où il repose!

Quand Clytemnestre a terminé son apologie cynique, Égisthe se montre, et les vieillards du chœur le bravent, insultent sa lâcheté. Clytemnestre intervient et empêche une lutte imminente. Le chœur se retire, non sans menacer les meurtriers du retour et de la vengeance d'Oreste. Cette fin de l'Agamemnon annonce ainsi et prépare la seconde pièce de la trilogie, les Choéphores.

LES CHOÉPHORES

Oreste, à l'époque où nous reporte la tragédie d'Agamemnon, est encore un enfant, élevé en Phocide chez Strophios. Les Choéphores nous le montrent arrivé à l'âge d'homme, et rentrant à Argos, sur l'ordre d'Apollon, pour venger son père. La pièce tire son nom du chœur de jeunes filles qui accompagne Électre, allant répandre des libations sur le tombeau d'Agamemnon. Le sujet est aussi tragique que celui de la précédente tragédie, l'action est déjà assez compliquée; le principal élément est en la double reconnaissance d'Oreste, d'abord par sa sœur, ensuite par sa mère.

Dans la première scène, Oreste, qu'accompagne Pylade, vient déposer une boucle de cheveux sur le tombeau de son père. A peine l'a-t-il fait, qu'il entend venir tout un cortège, et il se cache, tandis qu'Électre, suivie des Choéphores (esclaves porteuses de libations), apparaît. Elle est envoyée par Clytemnestre, qui, effrayée par un songe, a chargé sa fille d'apaiser l'ombre d'Agamemnon par des offrandes, qu'elle n'oserait porter elle-même. Électre offre les libations, mais en invoquant, dans une prière solennelle, la protection de son père, en

demandant le retour d'Oreste et le châtiment des coupables. A ce moment, elle aperçoit la boucle de cheveux déposée par Oreste.

ÉLECTRE[1]. — Maintenant, mon père a reçu ces libations, qu'a bues la terre. Mais voici quelque chose de nouveau : écoutez.

LE CHŒUR. — Parle, mon cœur tressaille de crainte.

ÉLECTRE. — Je vois là, sur le tombeau, une boucle de cheveux coupés.

LE CHŒUR. — De quel homme peuvent-ils être? ou bien sont-ils ceux d'une vierge à la large ceinture?

ÉLECTRE. — Il n'est pas difficile, certes, de le deviner.

LE CHŒUR. — Il faut donc que moi qui suis vieille je me laisse instruire par toi, qui es plus jeune.

ÉLECTRE. — Assurément ce n'est pas un de ceux du palais qui a pu déposer ici cette boucle!

LE CHŒUR. — Oui, ceux qui devraient déposer ici de telles offrandes sont les ennemis du mort qui repose ici.

ÉLECTRE. — Ah! cette boucle, voyez, ressemble fort....

LE CHŒUR. — A quels cheveux ressemble-t-elle? C'est là ce que je veux savoir.

ÉLECTRE. — Aux miens mêmes. Oui, elle est toute pareille.

LE CHŒUR. — Veux-tu donc que ce soit une offrande furtive d'Oreste?

ÉLECTRE. — Oui, ces cheveux ressemblent parfaitement aux siens.

LE CHŒUR. — Mais comment donc a-t-il osé venir ici?

ÉLECTRE. — Sans doute il a envoyé ces cheveux, qu'il a coupés en l'honneur de son père.

1. Comparez à ce morceau la scène analogue de l'*Électre* d'Euripide, traduite plus bas, où Euripide a critiqué sans pitié la reconnaissance imaginée par Eschyle. Comparez aussi, dans l'*Électre* de Sophocle, la reconnaissance d'Électre et d'Oreste, également traduite plus bas; c'est la plus pathétique des trois.

Le Chœur. — Ce que tu dis fût-il vrai, il n'en faudrait pas moins verser des larmes, si Oreste ne doit plus remettre les pieds en ce pays!

Électre. — Et moi aussi, une émotion terrible a envahi mon cœur, comme une vague, et je me suis sentie frappée comme d'un trait perçant. De mes yeux tombent d'abondantes larmes, dont je ne puis retenir le triste flot, à la vue de cette boucle. Car comment croire qu'elle appartienne à un autre des citoyens de cette ville? Sans nul doute, elle ne vient pas de la criminelle, de ma mère, impie qui n'a rien d'une mère pour ses enfants! Pour moi, affirmer nettement que c'est bien là la parure de celui qui est pour moi le plus cher des hommes, d'Oreste, je n'ose, — et cependant je me flatte de cette espérance. — Ah! si cette boucle pouvait parler et se faire entendre, ainsi qu'un messager! mes hésitations cesseraient et je ne balancerais plus. Je saurais si je dois rejeter ces cheveux parce qu'ils viennent de la tête d'un ennemi, ou s'ils appartiennent à quelqu'un de mon sang, et si je dois pleurer avec eux, avec eux, ornement de ce tombeau, hommage rendu à mon père! — Mais voici encore des traces de pas, autre indice, car elles sont égales aux miennes. Oui, il y a là les traces de deux personnes, de celui-là même auquel je pense et de quelque compagnon[1]... Les marques des talons, les empreintes laissées par les doigts ont même mesure que les traces de mes pieds. Ah! quelle douleur, quel trouble de mon esprit! Mais invoquons les Dieux qui savent tout, au milieu de cette tempête qui, comme des matelots, nous emporte! Si c'est le salut qui m'arrive, de quels faibles germes va sortir un si grand effet!

Oreste (se montrant). — Réserve tes vœux pour le reste[2]

1. Courte lacune.

2. C'est-à-dire : « En ce qui concerne le retour d'Oreste, tu es exaucée ». Reste à accomplir la vengeance.

et demande aux Dieux d'exaucer aussi heureusement tous tes souhaits!

Électre. — Quel est donc celui de mes vœux que les Dieux ont déjà satisfait?

Oreste. — Tu as devant toi celui que tu as toujours tant désiré revoir.

Électre. — Et qui donc sais-tu que j'attendais ainsi?

Oreste. — Je sais que ton esprit n'est occupé que du seul Oreste.

Électre. — Eh bien! en quoi les Dieux m'ont-ils exaucée?

Oreste. — Je suis Oreste : c'est moi, ton ami le plus sûr, n'en cherche pas d'autre.

Électre. — Étranger, veux-tu me surprendre par quelque ruse?

Oreste. — Alors, ce serait contre moi-même que j'ourdirais un piège!

Électre. — Ah! tu veux te railler de mon infortune!

Oreste. — Railler ton malheur, ce serait railler aussi le mien!

Électre. — Ainsi je dois croire que c'est Oreste qui m'adresse ces paroles?

Oreste. — Oui, c'est moi que tu vois, toi qui te refuses à me reconnaître, moi ton frère; notre ressemblance te le prouve assez! Quand tu as vu cette boucle de cheveux sur ce tombeau, tu as tressailli d'espérance et tu as cru me voir; tu l'as cru quand tu as mis tes pieds sur la trace de mes pas! Vois maintenant, rapproche cette boucle de l'endroit où je l'ai coupée! Et regarde aussi ce tissu, ouvrage de ta main, reconnais les ornements qu'a dessinés ta navette, cette image d'une chasse tracée par toi! Rentre en toi-même, que la joie ne te fasse pas perdre l'esprit! Car, tu le sais, nos plus proches parents, voilà nos ennemis.

Électre. — O joie de te voir enfin, toi qui m'es cher quatre fois! Car il faut que je voie en toi un père, et c'est

vers toi que va l'affection que je devrais à ma mère, si je ne la haïssais justement; vers toi l'affection à laquelle avait droit notre sœur, sacrifiée sans pitié; et enfin, tu es mon frère fidèle, qui vient me rétablir dans mes droits! O toi, qu'attendait la maison de ton père! toi, l'espoir si longtemps pleuré du salut de notre race! ta vaillance va te faire rentrer en possession de la maison paternelle. Que seulement la Force et la Justice, et avec elles enfin Zeus, le plus grand des Dieux, soient avec nous!

Oreste. — Zeus, Zeus, oui, regarde vers nous! Vois ces enfants privés de leur père, cette postérité de l'aigle qui a péri, étouffé par les anneaux et les replis de l'odieuse vipère! Ces orphelins se débattent contre le jeûne et la faim, impuissants qu'ils sont à rapporter à leur nid le gibier que chassait leur père! Oui, tels tu peux les voir, moi et celle-ci, Électre ma sœur, tous deux enfants sans père, tous deux pareillement bannis de leurs foyers[1]!

Électre. — Si tu repousses les petits de ce père qui t'honorait par tant de sacrifices magnifiques, de quelle main recevras-tu désormais d'aussi riches offrandes? Si tu repousses la postérité de l'aigle, comment pourras-tu faire parvenir aux mortels les signes véridiques de tes volontés? Et, desséchée jusque dans ses racines, cette maison souveraine ne prendra plus soin de tes autels, aux jours des sacrifices! Sauve-nous, relève et fais grandir notre race, qui semble aujourd'hui déchue pour toujours!

Oreste rappelle les oracles qui lui ont ordonné de venger son père. Puis, Électre et lui, — le chœur prend aussi une part importante à cette scène, — invoquent Agamemnon, pour

1. En réalité Électre n'est pas bannie; mais elle est traitée par Clytemnestre et Égisthe presque comme une esclave.

qu'il soit leur allié dans la lutte qui se prépare. Voici la fin de cette scène.

Oreste. — Père, toi qui as péri d'une mort indigne d'un roi, je t'invoque, rends-moi le pouvoir dans ton palais!

Électre. — Et moi aussi, père, j'ai le même besoin de ton appui, pour fuir un grand malheur, et le détourner sur Égisthe.

Oreste. — Ainsi puissent désormais t'être offerts les repas consacrés[1] par l'usage! Sinon, tu resteras sans honneur au milieu des grasses offrandes que reçoivent les autres morts!

Électre. — Et moi aussi, en quittant la maison paternelle, je t'apporterai tout mon héritage en offrande, quand viendra le jour de mes noces. Avant tout, je viendrai adresser mes hommages à ce tombeau.

Oreste. — O Terre, laisse mon père veiller sur ce combat et m'assister!

Électre. — O Perséphone, donne-nous en plus la victoire brillante!

Oreste. — Père, souviens-toi du lieu où tu trouvas la mort!

Électre. — Souviens-toi du filet qu'ils imaginèrent pour ta perte!

Oreste. — Lorsque tu fus pris, père, dans ces chaînes, qui n'étaient pas d'airain, cependant!

Électre. — Dans le piège honteux de ce voile, qu'ils avaient préparé!

Oreste. — Ne te réveilles-tu pas au souvenir de ces opprobres, père?

Électre. — Ne relèves-tu pas ta tête chérie?

1. Les libations offertes aux morts et les victimes immolées sur leurs tombeaux.

Oreste. — Envoie la justice combattre avec tes défenseurs.

Électre. — Ou plutôt donne-leur toi-même l'exacte revanche du crime.

Oreste. — Si du moins, vaincu jadis, tu veux vaincre aussi à ton tour.

Électre. — Entends encore ce cri, père : vois ces pauvres petits au pied de ta tombe, prends en pitié les larmes du fils et celles de la fille !

Oreste. — Ne laisse pas anéantir ce qui reste de la race des Pélopides ; ainsi du moins tu ne seras pas mort tout entier !

Électre. — Car les enfants sont des souvenirs vivants qui conservent un père, après la mort ! Comme le liège, ils maintiennent le filet sur l'eau, ils sauvent de l'abîme le tissu de lin.

Oreste. — Écoute, c'est pour toi que nous pleurons ; exauce-nous, c'est toi-même que tu sauveras !

Le Chœur. — Vos paroles sont sans reproche ! elles sont un honneur rendu à ce tombeau, en compensation de la plainte funèbre qui fut ici refusée au mort. Pour le reste, puisque tu es résolu à l'accomplir, à l'œuvre, maintenant, mets la fortune à l'épreuve !

Oreste apprend maintenant de sa sœur le songe de Clytemnestre : elle a cru voir un dragon qu'elle enfantait, et nourrissait de son propre sang. Il expose ensuite son plan ; il va se présenter avec Pylade comme un voyageur chargé d'annoncer la mort d'Oreste. Après l'intermède chanté par le chœur, il frappe à la porte du palais.

Oreste. — Esclave, esclave, entends-tu ? je frappe à la porte. Y a-t-il quelqu'un à la maison, esclave, esclave, encore une fois ? — Voici la troisième fois que j'appelle,

pour faire sortir de la maison, si elle est hospitalière, l'illustre Égisthe.

Le Serviteur (derrière la porte). — Eh bien! j'entends! de quel pays es-tu, étranger? d'où viens-tu?

Oreste. — Préviens les maîtres de cette maison, vers qui je viens pour leur apporter des nouvelles; hâte-toi, car le char sombre de la nuit s'avance, et il est temps pour les voyageurs de jeter l'ancre dans une demeure hospitalière. Qu'un des maîtres de la maison sorte, femme ou homme, mieux vaudrait un homme; avec lui, les convenances ne m'obligeraient pas à employer des paroles obscures; entre hommes, on parle avec confiance, et la pensée s'exprime sans détours.

Clytemnestre. — Étrangers, parlez, que vous faut-il? Vous trouverez ici tout ce qu'on doit trouver dans une maison comme la nôtre, des lits, et la présence d'un œil juste! Mais si vous venez pour quelque affaire sérieuse, cela regarde les hommes; dites, je leur en ferai part.

Oreste. — Je suis un étranger, de Daulis, chez les Phocidiens. Je m'en allais, avec mon bagage, vers Argos, tel que tu me vois arriver. Un inconnu, qui ne me connaissait pas moi-même, m'aborde, me questionne, apprend le but de mon voyage, et me dit alors, — c'était, je le sus en causant, le Phocidien Strophios : — « Puisque c'est à Argos que tu vas, étranger, annonce aux parents d'Oreste qu'Oreste est mort, acquitte-toi bien de ce message, ne l'oublie pas. Soit donc que les siens se décident à faire revenir ses restes, soit qu'ils veuillent l'ensevelir ici, étranger pour jamais à son pays, à ton retour rapporte-nous leurs instructions. Car maintenant les flancs d'une urne d'airain renferment les cendres de cet homme, que nous avons pleuré comme il convenait. » J'ai dit ce dont il m'a chargé. Si je l'ai dit à ceux qui ont

qualité pour recevoir ce message, je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'il faut que le père soit averti.

Électre. — Hélas! qu'as-tu dit? notre malheur est à son comble! Impitoyable malédiction attachée à cette demeure, que ton regard porte loin! comme tes traits sûrs savent atteindre ce qui semble hors de leur portée! Ainsi tu me prives, infortunée, de tous mes amis! Et maintenant, Oreste, qui avait été assez heureux pour se sauver de ce bourbier de mort, Oreste, seul espoir qui me restait, qui seul pouvait guérir le fatal délire[1] qui s'est saisi de cette famille, Oreste est mort : cette dernière espérance est effacée.

Oreste. — J'aurais voulu me faire connaître à des hôtes heureux comme vous l'êtes par de bonnes nouvelles, et commencer ainsi avec vous mes relations; car qui a plus de bienveillance pour des hôtes que celui qu'ils reçoivent? Mais j'aurais cru commettre une impiété en ne m'acquittant pas d'un tel message, après ma promesse et après l'accueil que j'ai reçu ici.

Clytemnestre. — Tu ne seras pas moins bien traité pour cela, tu ne seras pas moins bienvenu dans cette demeure: à défaut de toi, un autre eût apporté cette nouvelle. Mais il est temps pour ces étrangers, après une journée de marche, de se reposer de leur longue route; mène-les[2] dans la partie de la maison réservée aux hommes, à la chambre des hôtes; fais entrer aussi ces serviteurs qui les accompagnent. Et là, qu'on leur donne tout ce dont leur corps a besoin, les bains chauds, et tout ce qui soulage de la fatigue. Je t'ordonne d'y veiller; tu en es responsable. Moi, je vais faire part de la nouvelle au maître de cette maison, et avec les amis qui ne nous

1. Texte douteux.
2. Clytemnestre s'adresse à Électre : c'est un raffinement de cruauté.

manquent[1] pas, nous délibérerons sur cet événement.

Le Chœur. — Allons, servantes de cette demeure, quand notre bouche se déclarera-t-elle en faveur d'Oreste? O terre vénérable, ô tertre sacré de cette tombe, qui recouvres les restes du roi, chef de la flotte, écoute maintenant, exauce-nous. Voici l'heure où la Ruse persuasive doit venir à notre aide, où Hermès, Dieu souterrain, Dieu nocturne, doit nous montrer le chemin, dans cette lutte où le glaive va frapper.

Clytemnestre charge la nourrice d'Oreste d'aller chercher Égisthe. Le chœur, devant lequel la nourrice, avant de partir, exprime sa douleur en termes d'un pathétique naïf, lui persuade de dire à Égisthe de venir seul, sans ses gardes. Égisthe vient en effet et, à peine entré dans le palais, ses cris nous avertissent que vengeance est faite. Le tour de Clytemnestre est venu.

Le Serviteur. — Hélas! hélas! mon maître assassiné! hélas pour la troisième fois! Égisthe n'est plus. Ouvrez, ouvrez vite, tirez les verrous du gynécée! Il faut agir vivement, non pour réparer le malheur[2] accompli; à quoi bon? Hélas! hélas! Je parle à des sourds; ils dorment tous, et c'est en vain que je m'époumonne. Où va Clytemnestre? que fait-elle? Elle a maintenant la gorge sur le tranchant[3] du rasoir; elle va tomber sous les coups de la Justice.

Clytemnestre. — Qu'y a-t-il? Que signifient ces cris dans la maison?

Le Serviteur. — Les morts tuent les vivants, voilà ce que je dis.

1. Clytemnestre fait allusion au mot d'Électre qui a dit tout à l'heure qu'elle était privée de tous ses amis.

2. Mais, par conséquent, pour faire fuir Clytemnestre, par la porte du gynécée.

3. Locution proverbiale, pour indiquer un grand danger imminent.

Clytemnestre. — Ah! je comprends le mot de l'énigme. Nous allons périr par la ruse, comme nous avons tué par elle. Vite, qu'on me donne une hache meurtrière! Voyons si nous devons vaincre, ou être vaincus : car nous en sommes venus à cette extrémité.

Oreste. — Toi aussi, je te cherche; pour lui, il a son compte.

Clytemnestre. — Hélas! tu es mort, ô cher, ô grand Égisthe!

Oreste. — Tu l'aimes, cet homme? eh bien! tu partageras sa tombe. Sois-lui fidèle à jamais, dans la mort.

Clytemnestre. — Arrête, ô mon enfant! Respecte, mon fils, ce sein où tant de fois tu as dormi, et sucé de tes lèvres le lait nourricier!

Oreste. — Pylade! que dois-je faire? c'est ma mère: dois-je reculer devant ce meurtre?

Pylade. — Où sont donc les ordres formels de Loxias, les prophéties de Delphes, les décrets solennellement jurés par les Dieux? Préfère la haine de tous les hommes à celle des Dieux!

Oreste. — Oui, tu as raison, et tes conseils sont bons! — Toi, suis-moi; je veux t'égorger auprès de cet homme. Car, vivant, tu l'as préféré à mon père : endors-toi avec lui dans la mort, puisque tu l'aimes, celui-là, et que tu haïssais celui que tu devais aimer.

Clytemnestre. — C'est moi qui t'ai nourri; avec toi je voudrais vieillir.

Oreste. — Tu vivrais avec moi, après avoir tué mon père?

Clytemnestre. — Le Destin, ô mon fils, a eu sa part dans cette mort!

Oreste. — Et celle qui t'attend aussi, c'est le Destin qui te l'apporte.

Clytemnestre. — Tu ne crains donc pas la malédiction maternelle, ô mon fils?

Oreste. — Tu m'as enfanté, il est vrai, mais pour me jeter en proie au malheur.

Clytemnestre. — Je ne t'ai pas abandonné, en t'envoyant dans une maison amie[1].

Oreste. — J'ai été doublement vendu[2], moi, né d'un père libre.

Clytemnestre. — Quel est donc le prix que j'ai touché pour cette vente?

Oreste. — Je rougirais de te le reprocher clairement!

Clytemnestre. — Tu ne pourrais non plus rappeler sans rougir les fautes de ton père.

Oreste. — N'accuse pas celui qui prenait la peine, tandis que tu restais à la maison.

Clytemnestre. — Il est dur pour les femmes d'être privées de leur mari, ô mon fils.

Oreste. — C'est le travail de l'homme qui les nourrit, tandis qu'elles gardent la maison.

Clytemnestre. — Tu veux donc, ô mon fils, tuer ta mère!

Oreste. — C'est ton crime qui te tuera, ce n'est pas moi.

Clytemnestre. — Prends garde, crains les chiens irrités[3] qui vengent une mère!

Oreste. — Si je recule, comment éviterai-je ceux qui vengent les pères?

Clytemnestre. — Je le vois, je gémis en vain, vivante, sur le bord de la tombe.

Oreste. — C'est le destin de mon père qui t'apporte maintenant ton destin!

Clytemnestre. — Voilà donc le serpent que j'ai enfanté et nourri!

1. Chez Strophios.

2. L'exil et la privation de son patrimoine, ce sont les deux griefs d'Oreste.

3. Métaphore familière à Eschyle pour désigner les Érinnyes, les Furies.

ORESTE. — Elle était prophétique, la terreur que t'inspirait ce songe!

CLYTEMNESTRE. — ... (lacune d'un vers).

ORESTE. — Tu as tué ton époux; tu ne seras pas traitée comme une mère. (Oreste entraîne Clytemnestre dans le palais, pour la frapper.)

Le meurtre s'accomplit, pendant que le chœur chante ses strophes. Le palais s'ouvre, et laisse voir Oreste, l'épée en main, auprès des cadavres d'Égisthe et de Clytemnestre; c'est l'exacte contre-partie de la scène qui termine l'Agamemnon. Oreste, en présence du chœur, justifie son acte, comme avait fait aussi Clytemnestre, et proclame, en montrant le vêtement sanglant d'Agamemnon, qu'il n'a fait qu'accomplir l'ordre des Dieux. Mais déjà son esprit se trouble, le délire le saisit, il voit les Furies vengeresses; il quitte Argos, et part pour Delphes, tandis que le chœur se demande quand s'apaisera enfin la fatalité qui pèse sur la race de Pélops.

LES EUMÉNIDES

Les *Euménides*, qui terminent la trilogie, sont une des conceptions les plus puissantes et les plus originales d'Eschyle. Oreste, poursuivi par les Érinnyes, par les Furies vengeresses de Clytemnestre, s'est réfugié d'abord à Delphes, mais c'est à Athènes seulement que, grâce à l'appui d'Apollon et d'Athéné, il verra finir son supplice, et sera acquitté par un tribunal institué pour le juger, tribunal qui doit subsister et devenir l'Aréopage. Les Dieux tiennent donc une grande place dans ce drame, et — comme c'est aussi le cas dans le *Prométhée*, — le génie d'Eschyle n'est jamais mieux inspiré et ne paraît jamais mieux à son aise que dans cette sorte de sujets. C'est une création singulièrement vivante et tragique que le type des Furies, tel qu'il l'a imaginé. En même temps une très haute inspiration morale emplit la pièce. En montrant Oreste enfin pardonné et absous, tandis que les Érinnyes apaisées deviennent désormais les Euménides (les *Bienveillantes*), Eschyle donne une conclusion sereine et consolante à une légende atroce; il transforme d'antiques croyances, presque barbares, et y fait pénétrer, tout en les conservant, un esprit nouveau de justice et de pitié. Enfin nulle tragédie plus que les *Euménides*, — pas même les *Perses*, — n'était faite pour flatter, dans ce qu'il avait de plus élevé et de plus noble, le patriotisme des Athéniens, puisqu'elle glorifie l'institution de l'Aréopage, ce Sénat dont Athènes était si fière, mais dont l'autorité était attaquée et amoindrie dès le temps d'Eschyle; car l'éloge qu'en fait le poète peut être considéré aussi comme un conseil donné à ses concitoyens de ne pas toucher aux privilèges d'un corps institué par les Dieux eux-mêmes.

La première partie de la tragédie se passe à Delphes; la scène représente le temple d'Apollon. La Pythie, avant de pénétrer dans le temple, invoque les Divinités honorées à Delphes, et invite les visiteurs, venus pour consulter l'oracle,

à se présenter, dans l'ordre réglé par le sort. Mais à peine a-t-elle mis les pieds dans le sanctuaire, qu'elle en sort épouvantée, et elle raconte le spectacle qu'elle a vu.

La Pythie. — Le spectacle que je viens de voir est si terrible à dire, si terrible à contempler qu'il m'a chassée du temple de Loxias, et que je n'ai même plus la force de me tenir debout. Ce sont mes mains[1] qui me soutiennent, et non plus mes jambes; une vieille femme qui a peur n'est plus bonne à rien; elle est comme un enfant. — J'entrais donc dans le sanctuaire orné de guirlandes, quand j'ai vu près de l'omphalos[2], un homme haï des Dieux, en posture de suppliant, les mains tachées de sang, l'épée fraîchement tirée du fourreau; il portait un rameau d'olivier des montagnes, bien enguirlandé de bandelettes de laine blanche. Ce que je viens de dire est assez clair. Devant cet homme, une troupe étrange de femmes dort, assise sur des sièges. Ce ne sont pas des femmes, mais plutôt des Gorgones. Mais non, ce n'est pas à des Gorgones non plus que je puis les comparer. J'ai vu quelque part représentées les Harpyes enlevant le repas de Phinée; mais celles que je viens de voir n'ont pas d'ailes, comme les Harpyes; elles sont noires et d'aspect affreux. Elles ronflent, d'un souffle terrible, et leurs yeux distillent un odieux venin. Leur parure[3] n'est pas celle qu'il convient de porter auprès des images des Dieux, ni même sous le toit des hommes. Je ne sais à quelle race peut appartenir cette troupe, ni quelle terre peut se vanter d'avoir nourri de tels êtres, sans avoir à se

1. C'est-à-dire que la Pythie est obligée de s'appuyer sur son bâton.

2. C'est la pierre conique placée dans le sanctuaire de Delphes, qui passait pour marquer le centre de la terre.

3. Elles ont des serpents dans les cheveux.

repentir de sa peine. Que faire? Cela regarde le maître de cette demeure, le tout-puissant Loxias! Il est le devin-médecin, le Dieu prophète, et c'est lui que les autres invoquent pour purifier leurs demeures!

Apollon prend Oreste sous sa protection, et l'envoie, sous la conduite d'Hermès, vers Athènes où il sera jugé et trouvera la fin de ses maux. Mais en même temps l'ombre de Clytemnestre apparaît, et lance de nouveau les Furies sur les traces du fugitif.

Clytemnestre. — Dormez donc! holà! qu'ai-je besoin de dormeuses? C'est donc ainsi que je me vois méprisée par vous, entre les autres morts! L'opprobre du meurtre que j'ai commis ne s'efface pas dans les enfers, et j'erre honteusement parmi les ombres; oui, je vous le dis, mon crime pèse lourdement sur moi! Et quand j'ai subi de la main des miens un sort si affreux, nul des Dieux ne s'émeut pour moi, pour moi qu'ont égorgée des mains parricides. Que votre esprit revoie ces blessures dont je porte la trace : car les yeux de l'esprit s'ouvrent dans le sommeil, et se ferment avec le jour. Ne vous êtes-vous pas souvent repues de mes offrandes, de mes libations sans vin[1], du breuvage de miel et d'eau pure, des festins que, dans l'ombre solennelle des nuits, à l'heure que nul des Dieux ne partage avec vous, j'avais préparés sur la flamme du foyer[2]! Et tout cela, voilà que vous le foulez aux pieds! Il vous a échappé, il s'enfuit comme un faon; du milieu des filets, oui, il a bondi, se moquant de vous :

1. On n'offrait pas de vin aux Érinnyes, comme aux autres Dieux.

2. Le foyer, et non pas un autel. Le poète relève dans cette phrase toutes les particularités qui distinguent le culte des Furies de celui des autres Divinités.

entendez ce que je vous dis, exaucez-moi, Déesses souterraines : car c'est mon ombre, l'ombre de Clytemnestre qui vous appelle. (On entend le ronflement du chœur.)

Clytemnestre. — Ronflez! cependant il poursuit sa fuite; c'est qu'il a des amis qui ne s'endorment pas comme les miens. (On entend de nouveau le ronflement.)

Clytemnestre. — Assez dormir, assez oublier ma souffrance! Oreste, le meurtrier de sa mère, mon meurtrier, s'enfuit.

Le Chœur pousse des cris indistincts.

Clytemnestre. — Vous criez, vous dormez; ne vous réveillez-vous pas? Vite! Quelle est votre mission, si ce n'est d'infliger des maux?

Le Chœur (crie de nouveau).

Clytemnestre. — Le Sommeil et la Fatigue, ces deux alliés, se sont conjurés pour engourdir la fureur de ces monstres terribles!

Le Chœur (pousse par deux fois un murmure perçant). — Arrête-le, arrête-le, arrête-le, attention!

Clytemnestre. — Tu poursuis la bête en songe, et tu aboies en rêvant comme un chien qui jamais n'oublie la chasse! Que fais-tu? Réveille-toi, ne te laisse pas vaincre par la fatigue; que le sommeil ne te fasse pas oublier l'injure qui t'est faite! Que ton cœur soit sensible à de justes reproches; les reproches sont l'aiguillon qui excite le sage! Allons, dirige sur lui ton haleine sanglante, dessèche-le de ce souffle brûlant qui sort de tes entrailles! Suis-le, épuise-le par une seconde poursuite.

Le Chœur[1]. — Éveille-la, éveille celle-ci comme je t'éveille. Tu dors? Lève-toi! Chasse le sommeil. Voyons

1. Les Furies s'interpellent les unes les autres. Dans tout le morceau qui suit, les vers étaient sans doute répartis entre plusieurs voix; les tirets indiquent les divisions probables.

ce qu'il en est de l'avertissement qu'on nous adresse.

Ah! ah! Quel malheur! mes amies! — Notre expérience ne nous a servi de rien. — Un malheur inouï nous arrive, hélas! un malheur intolérable! De nos filets la bête s'est échappée, elle fuit. Domptée par le sommeil, j'ai perdu ma proie.

Fils de Zeus, Apollon, tu as su nous la dérober. — Jeune Dieu, tu as foulé aux pieds les vieilles Déesses. — Tu protèges ton suppliant, cet impie, fatal à qui l'a enfanté. — Toi, un dieu, tu nous as volé le parricide. Quelle justice est-ce là?

Les reproches que j'ai entendus dans mes songes sont venus me frapper comme l'aiguillon que le cocher tient d'une main ferme, par le milieu du manche. — Au cœur, aux entrailles me pénètre, d'un froid glacial, la piqûre du bourreau cruel!

Voilà ce que font les nouveaux Dieux; la justice cède à leur violence; ce sanctuaire est profané! — Des pieds à la tête, voyez, l'omphalos, nombril du monde, s'est chargé d'une affreuse souillure de sang.

Toi-même tu as appelé le coupable, tu as souillé le foyer du sanctuaire prophétique. Contre la loi des Dieux, tu as honoré les mortels; tu n'as pas tenu compte des pouvoirs répartis de toute antiquité entre nous. — Tu m'as blessée, mais tu ne le délivreras pas; eût-il fui sous terre, il ne serait pas délivré pour cela. — Souillé d'un crime affreux, il attirera sur sa tête les coups d'un autre criminel, issu de sa race.

Apollon chasse les Furies de son temple; elles s'éloignent en lui reprochant de s'opposer à leur œuvre de justice, quand lui-même, par ses oracles, a poussé Oreste au meurtre. Le lieu de la scène change maintenant; nous sommes à Athènes, devant le temple de Pallas; Oreste se jette aux pieds de la

statue de la déesse, et la tient embrassée; mais bientôt les Furies le rejoignent.

Le Chœur. — Allons! voici une trace certaine du fugitif! Écoutons le langage muet de ces indices! Comme le chien qui poursuit le faon blessé, nous courons sur la piste des gouttes de sang! A force de fatigue, nos membres sont rompus, et notre poitrine est haletante; comme un troupeau qui cherche sa pâture, nous avons parcouru toute la terre, et par delà les mers, sans ailes, nous avons bondi, dans notre poursuite, aussi rapides qu'un vaisseau. Et maintenant, c'est ici qu'il est, tapi quelque part, dans sa crainte; je sens une douce odeur de sang humain qui me sourit.

Attention, attention encore! Regardons partout! Qu'il ne nous échappe pas par la fuite, le parricide impuni! Il a donc encore trouvé un refuge; il embrasse l'image de la Déesse immortelle au jugement de laquelle il veut se soumettre! Mais il n'en peut être ainsi : le sang maternel une fois versé est difficile à effacer, grands Dieux! le sol le boit pour le garder toujours. Sang pour sang! Il faut que je me rassasie d'un rouge gâteau pris dans ta chair vivante; que tu me donnes pour assouvir ma soif un sinistre breuvage! Et, quand, vivant, je t'aurai épuisé, je te conduirai sous terre, payer là-bas la rançon de ton parricide! Tu y verras tous ceux qui ont péché, qui n'ont pas respecté les Dieux, ou les hôtes, ou les parents; chacun traité selon son mérite! Car Hadès est le grand justicier des mortels, au fond de la terre, et tout est inscrit dans son esprit, comme sur des tablettes fidèles!

Oreste. — A l'école du malheur, j'ai appris bien des purifications, et je sais quand il convient de parler, et quand de se taire. Or, en ce moment, j'ai reçu d'un maître qui est sage l'ordre de parler. Le sang qui souille

ma main disparaît, s'évanouit; la tache du parricide s'en va et s'efface. Toute fraîche encore, près de l'autel du Dieu Phœbos, elle a été lavée par les lustrations purificatrices, faites avec le sang du porc immolé! Maintenant la liste serait longue à dire de tous ceux que j'ai abordés sans les infecter par mon contact. Le temps passe, et emporte tout avec lui. Maintenant donc, ma bouche est pure, et je puis invoquer la souveraine de cette terre, Athéné, pour qu'elle vienne à mon aide! Sans coup férir, elle gagnera à jamais la fidélité et l'alliance d'Oreste lui-même, et de son pays, et du peuple argien. Soit que, sur la terre de Libye, près du cours du Triton, son fleuve natal, elle se trouve debout ou assise[1], pour porter secours à ses amis, soit qu'elle passe en revue les champs de Phlégra[2], comme un hardi chef de guerre, qu'elle vienne, — Déesse, elle m'entend de loin, — qu'elle vienne me délivrer!

Le Chœur. — Ni Apollon, ni Athéné ne pourront te sauver de ton abandon, et rendre la joie à ton cœur! Tu resteras pareil à une ombre privée de sang, pâture des Divinités vengeresses. Tu ne réponds pas, tu repousses mes discours, victime nourrie pour moi, et qui m'est consacrée! Mais c'est tout vivant que tu dois me repaître, non pas égorgé près de l'autel; et tu entendras l'hymne que je chante pour t'enchaîner.

Allons, formons notre chœur. Faisons entendre notre chant terrible! Disons comment nous distribuons aux hommes leur destin. Nous nous vantons d'être les exactes Justicières. Ceux qui peuvent montrer leurs mains pures, nulle colère de notre part ne les menace, et leur vie s'écoule sans dommage. Mais ceux qui ont péché comme

1. Texte douteux.
2. Théâtre de la lutte des Dieux et des Géants

cet homme et cachent leurs mains meurtrières, pour ceux-là, nous les poursuivons; témoins sincères appelés par les morts, nous venons à leur aide, nous sommes les vengeresses qui exigent la rançon du sang.

O toi, mère qui m'as enfantée, Nuit, ma mère, toi qui m'as créée pour être la justice parmi les morts et les vivants, écoute-moi : le fils de Latone m'outrage, il m'enlève le lièvre que je chasse; il m'empêche de tirer l'expiation légitime du parricide. — Mais sur cette victime vouée à la mort plane mon chant qui enfante le délire, qui entraîne l'esprit et l'égare, l'hymne des Érinnyes, qui enchaîne les esprits, l'hymne sans lyre qui passe sur les mortels comme un vent desséchant.

C'est le lot éternel que m'a donné en partage l'inexorable Destinée, de servir de cortège aux mortels parricides qui foulent aux pieds la Loi, dans leur égarement coupable, jusqu'à ce qu'ils soient descendus sous terre. Et même après la mort ils ne sont pas délivrés! — Mais sur cette victime vouée à la mort plane mon chant qui enfante le délire, qui entraîne l'esprit et l'égare, l'hymne des Érinnyes, qui enchaîne les esprits, l'hymne sans lyre qui passe sur les mortels comme un vent desséchant!

A notre naissance, tel est le lot qui nous fut donné. Et nous devons nous tenir loin des Immortels; nul d'entre eux n'est notre convive; nous sommes exclues de leurs fêtes joyeuses, et les vêtements blancs qu'on y porte nous sont interdits. A nous la désolation des familles! Quand Arès[1] tue l'ami en pleine paix, sur le meurtrier nous nous précipitons; si fort qu'il soit, nous l'anéantissons. Un sang nouveau coule pour compenser le sang versé.

Notre zèle dispense les Dieux de ce souci. Mais il faut qu'ils ratifient nos sentences, et qu'ils ne les revisent

1. Ici simple personnification du meurtre.

pas. Car Zeus a exclu de son audience l'engeance odieuse des meurtriers souillés de sang. Nous nous élançons, bondissant de haut, contre les fugitifs qui vacillent[1], portant avec nous l'inéluctable fatalité.

L'orgueil de l'homme, fût-il exalté jusqu'aux nues, se fond et retombe à terre, humilié, devant la poursuite de notre troupe aux noirs vêtements, devant nos danses malfaisantes !

Il tombe, sans conscience, aveuglé par sa souillure ! Si épaisses sont les ténèbres que la tache de sang fait sur le criminel ! Sombre nuage qui plane sur sa maison, et que tout le monde voit, sauf lui !

Notre colère sait les moyens d'arriver au but. Déesses augustes, à la mémoire fidèle, inflexibles aux mortels, nous gardons, sans honneurs, nos fonctions, triste lot ; nous sommes reléguées loin des Dieux dans des lieux sans soleil, retraites affreuses, inaccessibles à ceux qui voient comme à ceux qui ne voient pas.

Qui donc n'est saisi de respect et d'effroi, parmi les mortels, au nom de ma loi redoutable, fixée par le Destin, ratifiée par les Dieux ? C'est là mon antique prérogative ; moi aussi, j'ai mes honneurs, quoique ma place soit sous terre, dans les ténèbres sans soleil.

Pallas arrive dans son temple, interroge Oreste et les Furies, et décide de convoquer l'élite des Athéniens pour juger la cause. Les Furies protestent contre cette innovation qui porte atteinte à l'ancienne loi. Pallas passe outre. Aux sons de la trompette du héraut, le tribunal se réunit ; les Furies présentent l'accusation, et Apollon présente la défense. Mais, avant que le jugement soit rendu, Pallas Athéné proclame que le tribunal qu'elle vient de rassembler restera une institution définitive : ce sera l'Aréopage.

1. Sens incertain.

Athéné. — Écoutez maintenant ma loi, peuple de l'Attique, vous, premiers juges du sang versé. Désormais, ce tribunal restera établi pour toujours chez le peuple d'Égée. Il occupera cette colline, où s'établirent et dressèrent leurs tentes les Amazones, quand elles vinrent, en haine de Thésée, envahir ce pays, et élevèrent ici, en face de la ville, une ville nouvelle aux hautes tours; ici, elles sacrifièrent à Arès, et c'est pourquoi ce rocher, cette colline gardent le nom[1] d'Arès. Ici résideront le respect et la crainte, sa sœur, qui, jour et nuit, empêcheront les citoyens de commettre l'injustice, tant qu'eux-mêmes ne chercheront à rien innover dans leurs lois : car si l'on souille l'eau pure en y mêlant les flots impurs d'un bourbier, on n'y trouvera plus la boisson salutaire. Ni anarchie, ni despotisme, telle est la règle que je conseille aux citoyens d'observer avec fidélité; et qu'ils ne bannissent pas de la ville toute répression. Car qui serait juste parmi les hommes, sans la crainte? Qu'ils révèrent donc comme il convient ce conseil vénérable, et ils auront en lui un boulevard pour leur pays, une sauvegarde pour la ville, telle qu'il n'en est point de semblable parmi les hommes, ni chez les Scythes[2], ni dans la contrée de Pélops. Incorruptible, auguste, toujours en éveil, tel est le tribunal que j'institue pour veiller sur cette terre, pour garder l'œil ouvert quand les autres dorment! Voilà le précepte que je donne pour l'avenir aux citoyens de ma ville; maintenant il faut se lever, et déposer son vote, pour rendre la justice conformément au serment! J'ai dit.

Les juges procèdent au vote, et Pallas déclare que, n'ayant

1. D'après la tradition ordinaire, le nom de l'Aréopage venait de ce que le dieu Arès lui-même y avait été jugé pour le meurtre d'Halirrothios. Eschyle préfère ou imagine une autre tradition.
2. Renommés pour leur justice.

pas eu de mère[1], elle votera pour l'accusé. Pendant le scrutin, une altercation s'élève de nouveau entre Apollon et les Furies. Cependant le résultat est proclamé, les suffrages sont également partagés; l'accusé est absous; il part en promettant de ne pas oublier le bienfait dont il est redevable à la ville d'Athènes.

Mais les Furies menacent de dévaster le pays, par représailles. La déesse Pallas les apaise à la longue, en leur faisant accepter les nouveaux honneurs que leur rendront les Athéniens. Désormais réconciliées, elles deviendront les protectrices de la contrée; elles ne seront plus les Érinnyes, mais les Euménides (les Bienveillantes). Une procession solennelle les conduit à la grotte qui va leur être consacrée, au pied de la colline de l'Aréopage.

1. On connaît la légende qui la représentait sortant toute armée du cerveau de Zeus.

SOPHOCLE

SOPHOCLE

NOTICE

La biographie de Sophocle, comme celle de presque tous les poètes anciens, se réduit à peu de chose si l'on s'en tient aux faits certains. Le poète naquit au bourg de Colone, voisin d'Athènes, qu'il a chanté dans son *Œdipe*, entre 497 et 494 avant J.-C. Son père Sophilos était armurier, et sa famille, sans avoir l'illustration de celle d'Eschyle, était riche. Aussi reçut-il une éducation très soignée. Adolescent encore, il se fit remarquer par sa beauté et sa grâce parmi les jeunes gens qui formèrent le chœur choisi pour fêter, par le chant et la danse, la bataille de Salamine. Il devait avoir bientôt de plus grands succès. La tradition rapportait que sa première pièce lui valut déjà le prix[1]. Dans la suite, ses victoires furent très nombreuses : vingt-quatre selon les uns, dix-huit selon les autres, et jamais il ne descendit au-dessous du second rang. On doit noter que l'*Œdipe Roi*, son chef-d'œuvre, n'obtint que le second prix. Sa fécondité fut très grande ; il a composé plus de cent drames, dont il nous reste sept : *Ajax*, *Électre*, *Œdipe Roi*, *Antigone*, *les Trachiniennes*, toutes pièces dont la date n'est pas connue ; *Philoctète*, joué en 409, et *Œdipe à Colone*, représenté en 401, après la mort du poète, par les soins de son petit-fils.

Sophocle prit une certaine part aux affaires publiques, sans s'y distinguer particulièrement, mais en remplissant

1. Voir le curieux récit de Plutarque, *vie de Cimon*. Selon Plutarque, les juges auraient été cette fois, par extraordinaire, les dix stratèges, parmi lesquels Cimon.

honorablement les fonctions dont il fut chargé. Il fut, notamment, stratège pendant l'expédition de Samos, et la tradition voulait que son élection eût été due au succès d'*Antigone*. Il a peut-être aussi joué un certain rôle à l'époque des Quatre-Cents.

Sophocle eut cinq fils, dont l'un, Iophon, fut aussi poète tragique. Il eut une prédilection pour son petit-fils, Sophocle le Jeune, qui le fut également. Les anciens se sont plu à louer non seulement le génie de Sophocle, mais son caractère, sa douceur, sa piété, sa bonne grâce. Il mourut en 405 avant J.-C., peu de temps après Euripide ; ses dernières années avaient été attristées, disait-on, par la tentative que firent ses fils (ou, selon certains, un seul d'entre eux, Iophon), pour le faire interdire ; mais, selon la même tradition, il suffit au poète de lire devant ses juges un fragment de l'*Œdipe à Colone* pour gagner son procès.

AJAX

L'*Ajax* paraît être la plus ancienne des tragédies conservées de Sophocle. Le sujet en est emprunté à la petite Iliade de Leschès. Eschyle l'avait déjà traité dans une pièce perdue. Comme Sophocle avait composé une autre pièce dont Ajax était le héros, l'Ajax Locrien, le titre d'Ajax porteur de fouet (Mastigophoros) fut donné à celle-ci pour l'en distinguer.

Après la mort d'Achille, ses armes, que se disputaient Ajax et Ulysse, ont été attribuées à ce dernier. Ajax furieux s'est retiré dans sa tente, et Ulysse vient l'y espionner. La déesse Athéné va à son devant, tandis qu'il s'approche avec précaution. C'est le début de la pièce.

Athéné. — Toujours je t'ai vu, ô fils de Laerte, chercher à saisir l'occasion de surprendre tes ennemis ; et maintenant voilà longtemps que je te vois flairant la piste et mesurant de l'œil les traces toutes fraîches des pas d'Ajax, près du campement de ses matelots, à l'extrémité[1] du camp des Grecs ; tu voudrais savoir s'il est là ou non. Oui, ton flair t'a bien guidé, comme une bonne chienne laconienne ; car il vient de rentrer là, et de sueur ruissellent sa tête et ses mains meurtrières. Ainsi tu n'as plus besoin d'épier ce qui se passe derrière cette porte, mais plutôt dis pourquoi tu as entrepris cette recherche avec tant de zèle ; car je saurai bien te renseigner.

1. L'*Iliade* nous montre, en effet, Ajax et Achille campés chacun à l'une des extrémités du campement des Grecs ; Ajax à l'aile gauche, vers le promontoire Rhétée, Achille à l'aile droite, au cap Sigée (chant XI, 7-9).

Ulysse. — O voix d'Athéné, pour moi la plus chère des Déesses! avec quelle joie, ô souveraine, tout invisible[1] que tu sois, j'entends les accents de ta parole, et je les recueille dans mon esprit, ces accents clairs comme les sons d'airain d'une trompette tyrrhénienne! Oui, tu as bien compris que j'épie ce héros, mon terrible ennemi, Ajax au vaste bouclier. C'est bien lui, ce n'est aucun autre, dont je poursuis la trace. Car cette nuit, il a accompli contre nous une action incroyable, si du moins c'est bien lui qui en est l'auteur, puisque nous ne savons rien de sûr et que nous restons dans l'incertitude. Moi donc, volontairement, j'ai pris pour moi cette tâche. Car nous venons de trouver tout notre butin, tous nos bestiaux égorgés, massacrés par la main d'un homme, avec leurs bergers. C'est Ajax que tout le monde accuse. Quelqu'un l'a vu seul traverser la plaine avec son épée trempée d'un sang frais, et me l'a révélé; aussitôt j'ai couru sur sa trace, et tantôt, je la reconnais, tantôt désorienté, je ne sais plus sur quoi me guider. Tu viens à propos; toujours j'ai remis, et toujours je remettrai en tes mains tout ce que je fais.

Athéné. — Je le savais, Ulysse, et je suis venue te rejoindre pour être, comme toujours, ta gardienne zélée dans cette chasse.

Ulysse. — Eh bien! chère maîtresse, suis-je récompensé de ma peine?

Athéné. — Oui, car ce massacre est bien l'œuvre d'Ajax.

Ulysse. — Et pourquoi s'est-il laissé emporter à cette folie?

1. Dans quelques scènes de Sophocle ou d'Euripide, les Divinités qui interviennent sont censées invisibles pour les autres acteurs, quoiqu'elles ne le fussent pas pour les spectateurs. C'est ainsi qu'à la fin de l'*Hippolyte* d'Euripide, Artémis reste invisible pour Hippolyte et Thésée, comme ici Athéné pour Ulysse.

Athéné. — Il est irrité de n'avoir pas obtenu les armes d'Achille.

Ulysse. — Mais pourquoi s'en prendre à des troupeaux?

Athéné. — C'est dans votre sang qu'il croyait tremper sa main.

Ulysse. — Quoi! c'était donc aux Argiens qu'il en voulait.

Athéné. — Oui, et il aurait accompli son dessein, sans ma vigilance.

Ulysse. — Comment a-t-il pu avoir pareille audace?

Athéné. — Seul, de nuit, en secret, il est parti contre vous.

Ulysse. — Mais nous a-t-il rejoints? est-il parvenu à son but?

Athéné. — Oui, il est arrivé jusqu'aux portes de vos deux chefs, des Atrides.

Ulysse. — Comment se fait-il qu'il ait contenu sa main avide de sang?

Athéné. — C'est moi qui l'ai privé de cette joie odieuse; j'ai jeté sur ses yeux un égarement fatal, et je l'ai détourné contre vos troupeaux, contre toute cette proie que vous n'aviez pas encore partagée et que gardaient vos bergers. C'est là qu'il s'est précipité, frappant du glaive autour de lui; ah! il a fait un beau massacre de cornes! Tantôt c'était les deux Atrides qu'il croyait égorger de sa propre main, tantôt c'était sur les autres chefs qu'il croyait frapper. Moi, cependant, sans cesse je l'excitais, je l'aiguillonnais de ces ardeurs folles, je le poussais dans ces rets funestes. Puis, quand il a eu calmé sa rage, il a chargé de liens ceux des bœufs qui survivaient encore, et il a conduit vers son camp tout ce troupeau, prenant ces animaux pour des hommes, ne se doutant pas qu'il poussait devant lui cette proie aux belles cornes. Et main-

tenant, les gardant liés dans son camp, il les outrage et les maltraite. Mais je vais te faire assister à sa folie, pour que tu la puisses conter aux Argiens. Reste sans crainte, et ne redoute rien de cet homme : je détournerai de toi ses regards et je saurai l'empêcher de te voir. Hé! toi, toi qui charges de liens les mains de tes prisonniers, c'est à toi que je m'adresse; c'est Ajax que j'appelle : parais devant ta demeure.

Ulysse. — Que fais-tu? Athéné, ne le fais pas sortir!

Athéné. — Ne te tairas-tu pas, et ne vas-tu pas maîtriser ta crainte?

Ulysse. — Non, ne l'appelle pas : laisse-le rester dedans.

Athéné. — Que crains-tu? Ajax est-il autre chose qu'un homme?

Ulysse. — Oui, mais un homme qui est mon ennemi, maintenant encore.

Athéné. — Rire de ses ennemis, n'est-ce pas le plus doux des rires?

Ulysse. — Non, je préfère le voir rester dans sa demeure.

Athéné. — Tu crains de le voir en face, dans ses accès de fureur.

Ulysse. — Je ne le craindrais pas, s'il avait sa raison.

Athéné. — Tu n'as pas à craindre davantage qu'il te voie aujourd'hui de près.

Ulysse. — Comment ne craindrais-je pas, s'il me voit de ses yeux?

Athéné. — Je ferai, moi, la nuit sur ses paupières.

Ulysse. — Oui, tout est possible à la volonté des Dieux.

Athéné. — Garde le silence, et reste comme tu es.

Ulysse. — Je puis bien rester, mais je voudrais plutôt être hors d'ici.

Athéné. — Hé! toi! Ajax, pour la seconde fois, je

t'appelle. Pourquoi si peu te soucier de la Déesse, ton alliée?

AJAX. — Salut, Athéné! salut, fille de Zeus! Comme tu es venue à propos! En récompense de la chasse que j'ai faite, oui, je veux t'offrir une couronne d'or.

ATHÉNÉ. — Bien parlé, Ajax. Mais dis-moi, tu as donc trempé ton épée dans le sang des Argiens?

AJAX. — Je puis m'en vanter, certes et je ne le nie pas.

ATHÉNÉ. — As-tu lancé aussi ton bras contre les Atrides?

AJAX. — Oui, et ils n'outrageront plus Ajax désormais.

ATHÉNÉ. — Ils sont donc morts, si je te comprends bien.

AJAX. — Maintenant qu'ils sont morts, qu'ils viennent m'enlever mes armes!

ATHÉNÉ. — C'est bien. Mais le fils de Laerte? quel est son destin? T'a-t-il échappé?

AJAX. — Tu me demandes ce qu'est devenue cette maudite bête, pleine de ruse?

ATHÉNÉ. — Oui : je parle d'Ulysse, de ton adversaire.

AJAX. — Je le tiens là, ô maîtresse! c'est celui de mes prisonniers qui me donne le plus de joie : je ne veux pas qu'il meure encore.

ATHÉNÉ. — Que veux-tu donc faire auparavant? qu'espères-tu gagner à ce retard?

AJAX. — Je veux d'abord l'attacher à une colonne, sous mon toit....

ATHÉNÉ. — Quel supplice veux-tu faire subir à ce malheureux?

AJAX. — Il faut d'abord que pour le dompter j'ensanglante son dos à coups de fouet.

ATHÉNÉ. — Non, ne maltraite pas ainsi ce malheureux!

AJAX. — En toute autre chose, Athéné, je me soumets

à tes désirs; mais Ulysse subira cette peine, et point d'autre.

Athéné. — Allons! puisque c'est ton plaisir, frappe-le, ne lui épargne rien de ce que tu as dans l'esprit.

Ajax. — Je vais me mettre à l'œuvre, et puisses-tu toujours être ainsi mon alliée!

Athéné. — Tu vois, Ulysse, quelle est la puissance des Dieux! Aurais-tu trouvé naguère un homme plus prudent qu'Ajax, et qui sût mieux agir à propos?

Ulysse. — Il n'en était point; et après tout, je le plains dans son malheur, malgré sa haine, puisque le voilà lié à ce sort fatal; car je songe à mon destin autant qu'au sien, et je vois que nous tous, tant que nous sommes, nous ne sommes que des fantômes et des ombres vaines.

Athéné. — Ainsi donc, apprends par ce spectacle à ne prononcer jamais contre les Dieux de parole arrogante, et garde-toi de l'orgueil, que donne la force ou la grande richesse. Car un jour suffit pour abaisser ou relever toutes les choses humaines : les Dieux aiment les sages, et haïssent les méchants.

A ce prologue, succède la parodos, c'est-à-dire l'entrée du chœur, composé des matelots d'Ajax, gens de Salamine. Ils expriment, dans une série de couplets, les craintes que leur inspirent les événements de la nuit qui vient de finir. Bientôt se joint à eux *Tecmesse*, la captive aimée d'Ajax : elle leur raconte les fureurs du héros, et l'abattement qui les a suivies. Enfin elle ouvre la porte de la demeure d'Ajax, et le héros paraît, entouré de ses victimes[1]. Il se lamente, honteux de sa folie. Le chœur et Tecmesse, celle-ci au nom de leur mutuel

1. Sur le théâtre grec, où l'action se passait à ciel ouvert, pour montrer, comme il le fallait ici, ce qui se passait à l'intérieur d'une demeure, on faisait avancer sur la scène une machine montée sur des roues, qu'on appelait l'*encyclème*.

amour, puis en évoquant le souvenir de ses parents, et celui de son fils, Eurysacès, essaient en vain de le calmer. Ajax, s'attendrit un instant en présence de son enfant, que Tecmesse avait d'abord éloigné par précaution, et qu'elle a rappelé sur son ordre. Après les strophes du chœur (1[er] stasimon), il feint d'être apaisé, et résolu à se réconcilier avec les Atrides, puis sort en prononçant cependant quelques paroles à double entente. Le chœur exprime sa joie dans une invocation animée à Pan, Apollon et Zeus (2[e] stasimon), lorsqu'un messager survient, et annonce le retour au camp des Grecs de Teucer, frère d'Ajax. Teucer a chargé le messager de recommander à Tecmesse et au chœur de ne pas laisser Ajax sortir de sa demeure; car Calchas, le devin, l'a averti que le héros a encouru par son orgueil la colère d'Athéné, et prendra, si on ne le surveille, une résolution fatale. Tecmesse et les matelots du chœur, éclairés par ce récit, partent en toutes les directions, à la recherche d'Ajax.

La scène changeait alors; Ajax reparaissait, dans un lieu désert, décidé à se donner la mort. Avant de se jeter sur son épée, qu'il avait fichée dans le sol, il prononçait le beau monologue qui suit :

Ajax. — L'épée meurtrière est bien placée pour être pénétrante; un homme qui aurait le temps de réfléchir n'eût pas mieux fait. Hector m'en fit présent[1], Hector, celui de nos ennemis que j'ai le plus haï, qui m'était le plus odieux à voir. La voilà plantée maintenant dans la terre ennemie, dans le sol troyen, fraîchement aiguisée sur la pierre. Je l'ai bien fichée, bien ajustée moi-même, pour qu'elle me rende le service d'une mort prompte. Ainsi tout est prêt : maintenant, toi le premier, ô Zeus, sois-moi propice, c'est justice. La faveur que je te demanderai est

1. Après la lutte sans résultat que raconte le VII[e] chant de l'*Iliade*, Hector et Ajax font échange de présents : Hector donne son glaive, et Ajax son ceinturon; la tradition voulait qu'Hector eût été attaché au char d'Achille avec ce ceinturon, comme Ajax s'était tué avec cette épée.

peu de chose. Fais-moi la grâce d'envoyer un messager, qui apporte à Teucer la fatale nouvelle, afin que ce soit lui qui le premier enlève mon corps, gisant autour du glaive[1] rougi de sang frais, et que je ne risque pas, aperçu d'abord par un de mes ennemis, d'être jeté en proie aux chiens et aux oiseaux. C'est tout ce que je te demande, ô Zeus! et en même temps je prie Hermès, conducteur des morts, de m'endormir doucement sous terre; grâce à lui, que d'un mouvement rapide, sans spasme douloureux, mon flanc soit percé par cette épée! Et j'appelle aussi à mon aide les déesses toujours vierges, et qui toujours voient tous les maux des mortels, les augustes Érinnyes aux pieds agiles; qu'elles sachent que les Atrides sont les auteurs de ma mort misérable, et qu'elles les saisissent, ces hommes méchants et funestes, pour les faire périr comme moi[2]. Allez, ô rapides Érinnyes! déesses vengeresses, frappez l'armée tout entière, ne l'épargnez pas. Et toi, ô toi qui conduis ton char dans les hauteurs du ciel, Soleil, quand tu verras ma terre natale, retiens tes rênes plaquées d'or, pour annoncer mon sort fatal à mon vieux père et à ma mère infortunée! Hélas! la malheureuse! quand elle entendra cette nouvelle, elle fera retentir toute la ville de ses gémissements perçants! Mais à quoi bon ces lamentations vaines? Mettons-nous plutôt à l'œuvre sans retard. O mort! ô mort! maintenant viens, regarde-moi. Mais bientôt je t'invoquerai là-bas, dans ta demeure même. C'est à toi plutôt que je m'adresse, éclat brillant

1. Entourant le glaive, puisque le glaive l'a percé. J'ai traduit littéralement cette expression qui a besoin d'une explication en français, mais qui, on le voit, est exacte.

2. Ajax invoque successivement Zeus comme premier auteur de sa race; Hermès comme psychopompe, conducteur des âmes; les Érinnyes, comme vengeresses de sa mort. L'invocation aux Érinnyes est complétée dans les manuscrits par deux vers que je ne traduis pas, parce qu'ils sont interpolés.

du jour présent, à toi, Soleil monté sur ton char! C'est la dernière fois que je vous appelle; je ne vous verrai plus jamais! O lumière! ô sol sacré de Salamine ma patrie, ô foyer paternel! et toi, illustre Athènes, et vous mes compagnons d'enfance, et vous, sources et fleuves de ce pays, et vous, plaines troyennes, à vous j'adresse ce salut, ô vous, témoins de ma vie! à vous j'envoie ces paroles suprêmes : c'est chez Hadès, avec les morts, que je converserai désormais!

Ajax se tue, et le chœur, partagé en deux troupes, apparaît cherchant le héros. C'est Tecmesse qui découvre le cadavre, et le drame semble fini; un moderne du moins l'arrêterait là. Nous n'avons cependant encore que la première moitié de la tragédie de Sophocle : la seconde est remplie par la lutte que soutient Teucer contre les Atrides pour obtenir que les honneurs funèbres soient rendus au héros; on a pu remarquer déjà qu'elle est comme annoncée dans maint[1] passage de la première, et l'importance que les anciens attachaient à la sépulture l'explique et la justifie assez. Quoiqu'on puisse reconnaître qu'elle est moins attachante que la première, c'est encore un spectacle pathétique que celui de Teucer, défendant contre la vengeance des Atrides le cadavre auprès duquel se tiennent Tecmesse et Eurysacès. Dans deux scènes successives, d'une violence croissante, ni Ménélas ni Agamemnon ne se laissent fléchir. C'est Ulysse qui dénoue le drame, comme il l'a ouvert. L'ancien adversaire d'Ajax se montre généreux envers son ennemi mort; voici en quels termes il intervient auprès d'Agamemnon :

1. C'est ce qui semble réfuter l'opinion de ceux qui y verraient volontiers une addition étrangère à Sophocle. D'autre part, quelques passages des scolies ne laissent pas de montrer que les anciens déjà étaient moins touchés par cette seconde partie du drame que par la première. Cette infériorité est-elle cependant une raison suffisante de croire qu'à partir du vers 865, nous avons affaire à une partie ajoutée, comme on l'a supposé, par exemple, par Iophon? La question reste douteuse.

Ulysse. — Permets-tu à un ami de te dire la vérité, de façon à t'être utile maintenant comme auparavant?

Agamemnon. — Parle : ce serait folie de ma part de ne pas t'écouter, puisque je te crois mon meilleur ami parmi les Argiens.

Ulysse. — Écoute donc. Que cet homme, au nom des Dieux, ne reste pas sans sépulture! ne te montre pas si impitoyable! Non, ne laisse pas la colère et la haine prendre sur toi tant d'empire que tu foules aux pieds la justice! Certes, c'était l'homme que moi aussi je haïssais le plus de toute l'armée, depuis que j'ai obtenu les armes d'Achille. Pourtant, quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas lui infliger un déshonneur pour me venger; je ne voudrais pas nier qu'il fût le plus brave des Argiens, de nous tous qui sommes venus vers Troie, — sauf Achille! Tu ne serais donc pas juste, en le privant des honneurs qui lui sont dus : ce n'est pas à lui que tu ferais tort, mais aux lois divines! Non, il n'est pas juste de maltraiter un brave, une fois mort, même si on le haïssait pendant sa vie!

Ces conseils finissent par avoir raison de l'obstination d'Agamemnon, et le drame prend fin sur les remerciements adressés à Ulysse par Teucer, suivis de quelques vers où ce dernier fait en quelque sorte le programme des funérailles.

ÉLECTRE

Sophocle a repris, dans sa tragédie d'*Électre* (dont la date n'est pas connue), le sujet traité par Eschyle dans les *Choéphores*. Mais il l'a traité avec une parfaite originalité. Sans parler des inventions de détail que notre analyse et nos extraits feront assez connaître, remarquons seulement qu'il a mis au premier plan le personnage d'Électre, et c'est à juste titre qu'il en a donné le nom pour titre à sa pièce. Électre, courageuse et virile comme Antigone (de même que sa sœur, plus douce et plus faible, Chrysothémis, ressemble à la sœur d'Antigone, à Ismène), conduit véritablement les événements; c'est elle qui partout dirige Oreste. Oreste agit par ordre d'Apollon, sous l'impulsion d'une volonté étrangère à la sienne, Électre n'écoute que ses propres inspirations. C'est à elle que devait par conséquent s'intéresser de préférence Sophocle, qui soumet moins volontiers qu'Eschyle ses héros à la pression de la fatalité. On remarquera aussi combien est pathétique et heureusement imaginée la scène de la reconnaissance ; des trois scènes analogues, que nous offrent Eschyle, Sophocle et Euripide, c'est assurément la plus émouvante. Par contre, la partie de la pièce qui correspond aux scènes finales des *Choéphores* est volontairement écourtée, précipitée, et devait l'être, si l'on tient compte des intentions du poète. Sophocle en effet, comme le dit justement M. Weil, « insiste sur la justice de la vengeance, et en dissimule l'horreur autant que cela se peut ». Il montre Oreste accomplissant un devoir; il ne le fait donc pas tomber aux mains des Furies et les derniers vers qu'il prête au chœur indiquent au contraire que la mort de Clytemnestre met fin aux malheurs de la race des Atrides.

Au début de la pièce, Oreste, suivi de son pédagogue, vient déposer des offrandes sur le tombeau d'Agamemnon. Quand il s'est retiré, Électre, profitant de l'absence d'Égisthe, paraît sur la porte du palais, et se lamente sur son sort ; dans un dialogue lyrique (commos) auquel prend part le chœur, et qui tient lieu ici de la parodos ordinaire. Cependant Chrysothé-

mis vient à son tour; envoyée par Clytemnestre, qu'un songe[1] a effrayée, porter des offrandes sur le tombeau d'Agamemnon, elle est arrêtée par sa sœur, qui lui reproche avec violence de se soumettre aux ordres d'une mère impie, et la décide à porter sur le tombeau de leur père, au lieu des offrandes de Clytemnestre, des boucles de cheveux venues d'elles d'eux, et, dans ses prières, au lieu d'apaiser l'ombre du mort, à l'exciter au contraire et à implorer le retour d'Oreste. Après le 1er stasimon, Clytemnestre, qui a entendu les lamentations d'Électre, intervient et cherche à lui imposer silence.

Clytemnestre. — Te voilà de nouveau, je le vois bien, t'abandonnant à ta fureur! Car Égisthe n'est pas là, lui qui a su toujours t'empêcher de rester sur la porte à insulter les tiens; maintenant qu'il est absent, tu ne te soucies pas de moi; sans cesse tu répètes à tous que je suis une criminelle, et que je règne contre la justice, t'outrageant et violant tes droits. Mais moi, je ne t'insulte pas; je ne fais que répondre à tes insultes continuelles. Tu n'as qu'un mot à la bouche : c'est que ton père est mort par moi. Par moi? je le sais bien, et je n'ai pas à le nier. Mais c'est la Justice qui l'a frappé en même temps que moi, et tu aurais dû être de ce parti, si tu avais écouté la raison. Car cet homme que tu ne cesses de pleurer, ton père, seul parmi les Grecs, eut le courage de sacrifier aux Dieux sa fille, ta sœur, lui qui n'avait pas pris la même peine, pour l'engendrer, que moi, pour l'enfanter. Allons, apprends-moi pourquoi il l'a immolée! Diras-tu que c'est à cause des Argiens? Mais ils n'avaient pas le droit de tuer ma fille. Et que si c'est pour son frère, Ménélas, qu'il a tué mon enfant, ne m'en devait-il pas compte? Est-ce que

1. Comme dans les *Choéphores*. Mais le songe n'est pas le même. Dans la pièce de Sophocle, Clytemnestre a vu l'ombre d'Agamemnon reparaître dans sa demeure, saisir le sceptre qu'il porta jadis et que porte aujourd'hui Égisthe, le planter sur le foyer, et il en est sorti un rameau vert et vigoureux qui couvrait tout le pays de son ombre.

Ménélas n'avait pas deux enfants, qu'il était plus juste de sacrifier que ma fille, puisque c'était pour leur père et leur mère que l'expédition se faisait? Est-ce qu'Hadès voulait qu'on lui donnât mes enfants plutôt que ceux d'Hélène? Est-ce donc qu'il avait perdu pour sa postérité, ce père barbare, l'affection que Ménélas conservait pour la sienne? Ne s'est-il pas conduit comme un père insensé et méchant? Tu as beau ne pas être de mon avis, moi, je le pense; et la morte dirait comme moi, si la parole lui était rendue. Ainsi donc, je ne regrette pas ce qui s'est passé; s'il te semble que j'ai tort, attends d'avoir un peu de raison toi-même, avant de blâmer les tiens.

Électre. — Tu ne pourras pas dire maintenant que c'est moi qui ai commencé à te tenir un discours affligeant, et que tu n'as fait que me répondre; mais si tu me laisses dire, je saurai parler comme il convient et de mon père mort et aussi de ma sœur.

Clytemnestre. — Oui, je te le permets; si tes discours avaient toujours débuté sur ce ton, tu n'aurais pas été odieuse à entendre.

Électre. — Voici ce que j'ai à te dire. Tu reconnais que tu as tué mon père; que pourrait-on dire de plus honteux, que tu l'aies tué justement ou non? Mais je soutiendrai que tu ne l'as pas tué justement; non, tu as cédé aux conseils de ce méchant avec qui tu vis maintenant. Demande à Artémis la chasseresse pourquoi elle retenait les vents à Aulis? ou bien je le dirai: car nous ne pouvons le demander à la Déesse. Mon père, à ce qu'on dit, dans le bois sacré d'Artémis, poursuivit en se jouant une biche au pelage tacheté, aux belles cornes, et peut-être, en se vantant de l'avoir tuée, laissa-t-il échapper quelque parole imprudente. C'est là ce qui irrita la fille de Latone; voilà pourquoi elle empêchait le départ des Grecs, exigeant que mon père, en compensation de la bête, lui sacrifiât sa

propre fille. Telle est l'histoire de ce sacrifice; il n'y avait pas d'autre moyen pour l'armée de regagner ses foyers ou de partir pour Ilion. Voilà pourquoi, contraint et forcé, après une longue résistance, il dut la sacrifier; ce ne fut pas pour plaire à Ménélas. D'ailleurs, si même, — car je veux bien parler un moment ton langage, — il avait agi pour rendre service à son frère, eût-il dû pour cela mourir de ta main? Quelle est cette loi? Prends garde, si tu établis cette loi chez les hommes, d'en souffrir toi-même et de t'en repentir. Si nous devons nous tuer les uns pour les autres, tu seras la première à périr, si justice t'est faite. Mais examine si ce que tu dis n'est pas vain. Car, si tu le veux, apprends-moi aussi en compensation de quoi tu te conduis maintenant de la façon la plus honteuse, toi qui vis avec ton complice, avec celui qui t'a aidée jadis à frapper mon père, et qui lui donnes des descendants, tandis que tu rejettes tes premiers enfants, honnêtes rejetons d'une union honnête. Comment pourrais-je approuver cela? Diras-tu encore que tu tires compensation du meurtre de ta fille? Langage honteux, si tu oses le tenir. Est-il beau de s'unir à des ennemis, à cause de sa fille? Mais il ne nous est même pas permis de t'avertir; tu vas répétant sans cesse que nous outrageons notre mère. Nous sommes tes esclaves plutôt que tes filles! car je traîne une existence misérable, et je vis au milieu des maux, par ta faute et celle de ton compagnon. Pendant ce temps, lui, en exil, échappe avec peine à tes coups; il mène une vie infortunée, le malheureux Oreste, Oreste que tu m'as reproché si souvent d'élever pour te punir. Et si j'en avais eu la force, je l'aurais fait, sache-le bien. Si c'est là ce que tu me reproches, tu peux publier partout que je suis méchante, insolente, pleine d'impudence, ce que tu voudras! Si vraiment je suis telle, on peut dire que je ne fais pas honte à ton sang.

Le Chœur. — Je la vois frémissante de colère; mais si c'est justement, c'est ce dont on n'a cure.

Clytemnestre. — Et qu'ai-je besoin de m'intéresser à celle qui a couvert sa mère de telles insultes, et cela à son âge[1]? ne te semble-t-elle pas décidée à tout, prête à ne rougir de rien?

Électre. — Sache bien que je rougis, quoi que tu en penses! Mais je sais pourquoi je tiens cette conduite qui ne convient ni à mon âge ni à mon caractère. Ton hostilité, tes actions, voilà ce qui me contraint à cette violence. Les actions honteuses enseignent les actions honteuses.

Clytemnestre. — O fille insolente, assurément, moi, mes paroles et ma conduite, nous te faisons trop parler.

Électre. — C'est toi qui parles, ce n'est pas moi. Car c'est toi qui agis, et les actions provoquent les paroles.

Clytemnestre. — Va! par Artémis souveraine, tu payeras la peine de ton audace, quand Égisthe sera de retour.

Électre. — Tu le vois? tu cèdes à la colère, quand tu m'avais permis de parler à mon gré, et tu ne sais pas écouter.

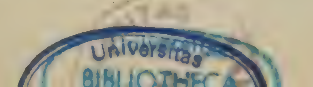
Clytemnestre. — Tu ne me laisseras donc pas sacrifier sans tes cris de mauvais augure, si je t'ai permis de tout dire?

Électre. — Je te laisse faire, va, sacrifie, et n'accuse plus ma bouche; car je ne dirai plus rien.

Clytemnestre ajoute encore quelques mots invoquant Apollon, quand le pédagogue qui a accompagné Oreste se présente devant elle; il raconte la fable imaginée de concert avec son maître. « Oreste, dit-il, est mort, en concourant pour la course des chars[2] aux Jeux Pythiques; la preuve va en être donnée

1. L'Électre de Sophocle n'est pas jeune; elle a une trentaine d'années.

2. Le pédagogue fait un récit très développé, et d'un ton épique, de la course et de l'accident.


Universitas BIBLIOTHECA

bientôt, car d'autres envoyés vont arriver, portant l'urne où sont déposés les restes du mort. » A cette nouvelle, Électre se lamente et Clytemnestre ne cache pas sa joie.

Cependant Chrysothémis revient du tombeau toute joyeuse; elle a vu la boucle de cheveux déposée par Oreste, les traces des libations toutes fraîches; elle n'en doute pas, Oreste est de retour. Mais Électre lui communique la nouvelle apportée par le pédagogue, et, dans son désespoir, lui propose de s'unir à elle pour qu'elles frappent elles-mêmes Égisthe. La douce Chrysothémis refuse, et rentre dans le palais. Après un chant du chœur, Oreste se présente, avec l'urne qui est censée contenir ses propres cendres, qu'il vient lui-même remettre entre les mains de sa mère.

Oreste. — O femmes, sommes-nous bien informés, et allons-nous bien à notre but?

Le Chœur. — Que cherches-tu, et pourquoi viens-tu?

Oreste. — Voilà longtemps que je cherche la demeure d'Égisthe.

Le Chœur. — Tu as pris le bon chemin, et on t'a bien renseigné.

Oreste. — L'une de vous veut-elle dire aux maîtres de la maison que nous sommes là, nous dont on souhaite la venue?

Le Chœur. — En voici une, s'il faut avertir le plus proche parent.

Oreste. — Va, femme, et entre annoncer à Égisthe que des étrangers de Phocide le demandent.

Électre. — Infortunée! ne vont-ils pas apporter la preuve évidente du bruit qui vient de nous parvenir?

Oreste. — Je ne sais ce que tu veux dire; mais le vieux Strophios m'a chargé de porter ici des nouvelles d'Oreste.

Électre. — Qu'est-ce donc, étranger? quelle crainte s'empare de moi!

Oreste. — Tu le vois, nous venons remettre ces faibles restes qu'après sa mort nous apportons dans cette petite urne.

Électre. — Hélas! hélas! c'est donc vrai! mon malheur est là, devant moi, je n'en puis plus douter.

Oreste. — Si tu pleures sur les malheurs d'Oreste, sache-le, cette urne renferme ses cendres.

Électre. — Étranger, donne-la-moi, au nom des Dieux, s'il est vrai qu'elle les contient; permets-moi de la prendre dans mes bras, afin que je pleure sur moi-même, et sur toute ma race, en pleurant sur ces cendres!

Oreste. — Vous qui portez cette urne, donnez-la-lui, quel que soit son nom; car, ce me semble, ce n'est pas par malveillance qu'elle la demande; mais elle doit être du nombre des amis d'Oreste, ou de ses parents.

Électre. — O souvenir de l'homme que j'aimai le plus, ô cendres d'Oreste, comme mon espoir a été déçu! et comme tu ressembles peu, maintenant que je te reçois, à celui que je fis partir d'ici! Aujourd'hui tu n'es plus, toi que je porte dans mes mains, et tu étais brillant de jeunesse quand je te fis partir, ô mon enfant, de cette demeure! Plût au ciel que j'eusse quitté cette vie, avant de t'avoir envoyé sur la terre étrangère quand je te dérobai de mes propres mains, pour te sauver de la mort! Alors, tu aurais péri ce jour-là même, et tu aurais été enseveli dans le tombeau de famille en même temps que ton père! Mais maintenant tu es mort misérablement, loin de ta maison, sur la terre étrangère, sans ta sœur! Et je ne t'ai point donné de mes mains amies, infortunée! le bain funèbre, et je n'ai point, comme il convenait, enlevé tes restes, triste fardeau, du bûcher qui les a consumés! Ce sont des mains étrangères qui t'ont rendu les derniers devoirs, et tu reviens ici, fardeau léger, dans cette urne

légère ! Malheureuse que je suis ! les soins que je t'ai donnés jadis n'ont servi de rien, ces soins que je te prodiguais et dont la fatigue m'était douce ! Car ta mère ne te regardait pas plus que moi comme son trésor, et ce n'étaient pas les serviteurs, c'était moi qui étais ta nourrice. C'est à moi que tu t'adressais toujours, en me nommant ta sœur. Maintenant, en un seul jour, tout cela s'est évanoui, avec ta mort ! Tu es parti emportant tout cela, comme une tempête ! Notre père a péri ; et je meurs de ta mort ! Toi-même tu n'es plus ; nos ennemis se réjouissent ; notre mère, cette mère indigne d'un tel nom, est folle de joie ! Ah ! que de fois tu m'envoyais, à son insu, de tes nouvelles, promettant qu'un jour tu viendrais toi-même, comme un vengeur. Mais tout cela, notre génie malfaisant nous en a privés ; il t'a renvoyé vers moi en cet état, cendres, ombre vaine, au lieu de cet Oreste que j'aimais ! Hélas, hélas ! O malheureux ! Ah ! tu as fait, hélas ! le plus affreux des voyages, mon bien-aimé ! et ta perte me tue ! Oui, tu m'as tuée, ô mon frère ! Reçois-moi avec toi dans cette urne ; je ne suis plus rien, ainsi que toi ; que je sois avec toi désormais ! Tant que tu fus sur cette terre, je partageai tout avec toi ! et maintenant, après la mort, je ne veux pas être frustrée de partager ta tombe ! Car les morts au moins n'ont pas de douleurs !

Le Chœur. — Tu es née d'un mortel, Électre, penses-y ; Oreste aussi était mortel ; ne t'abandonne donc pas avec excès aux lamentations.

Oreste. — Ah ! que dire ? Je ne sais ; je ne puis plus maîtriser ma langue.

Électre. — Quelle peine as-tu ressentie ? pourquoi parles-tu ainsi ?

Oreste. — C'est donc toi que je vois, noble Électre.

Électre. — Oui, c'est moi, Électre l'infortunée.

Oreste. — Ah ! malheur affreux !

Électre. — Est-ce donc à mon sujet que tu t'affliges ainsi, étranger?

Oreste. — O toi que l'on traite d'une façon indigne et impie!

Électre. — C'est donc bien à moi que s'adressent tes tristes paroles, étranger?

Oreste. — O la vie misérable que tu mènes sans époux!

Électre. — Pourquoi ces lamentations, étranger, et pourquoi me regardes-tu ainsi?

Oreste. — Parce que je ne me doutais pas encore, je le vois, de mon malheur!

Électre. — A quoi l'as-tu reconnu, dans ce que nous venons de dire?

Oreste. — En voyant tous les maux qui sont ta seule parure!

Électre. — Et cependant tu ne vois qu'une faible part de mes maux.

Oreste. — Comment pourrais-je en voir de plus affreux?

Électre. — Sache que je suis obligée de vivre avec les meurtriers.

Oreste. — Meurtriers de qui? quels sont les auteurs de ce forfait dont tu parles?

Électre. — Les assassins de mon père; je suis leur esclave par force.

Oreste. — Quel est celui qui t'y contraint?

Électre. — Ma mère; c'est ainsi qu'on l'appelle, mais elle n'a rien d'une mère.

Oreste. — Que te fait-elle donc? Te maltraite-t-elle, ou te fait-elle mener une vie de privations?

Électre. — Elle me maltraite, elle me prive, elle me fait endurer tous les maux.

Oreste. — Et nul n'est là pour te défendre, et l'empêcher?

Électre. — Non; car le seul qui l'eût pu, tu me rapportes ses cendres.

Oreste. — Malheureuse! comme ta vue me remplit de pitié depuis longtemps!

Électre. — Tu es le seul des mortels qui ait jamais eu pitié de moi, sache-le.

Oreste. — C'est que je suis le seul qui soit venu vers toi, souffrant de tes propres maux.

Électre. — Mais alors serais-tu mon parent, et d'où viens-tu?

Oreste. — Je le dirais, si je pouvais compter sur la bienveillance de ces femmes.

Électre. — Tu peux y compter; tu peux te fier à elles et parler.

Oreste. — Laisse donc cette urne maintenant, et apprends tout.

Électre. — Non, au nom des Dieux, ne me l'enlève pas, étranger!

Oreste. — Écoute ce que je dis, et tu n'auras pas à t'en repentir.

Électre. — Non, je t'en supplie, ne m'arrache pas ce que j'ai de plus cher.

Oreste. — Je ne t'écouterai pas.

Électre. — Que je suis malheureuse à cause de toi, Oreste; je vais être privée même de tes cendres!

Oreste. — Parle mieux; car tu as tort de t'affliger.

Électre. — Comment aurais-je tort, quand mon frère a péri?

Oreste. — Il ne convient pas que tu tiennes ce langage.

Électre. — Suis-je donc si indigne de ce mort?

Oreste. — Indigne de personne; mais cette urne ne te regarde en rien.

Électre. — Mais elle renferme les cendres d'Oreste.

Oreste. — Non, les cendres d'Oreste n'y sont pas, si ce n'est en paroles.

Électre. — Où donc est le tombeau de ce malheureux?

Oreste. — Nulle part; il n'y a pas de tombeau pour les vivants.

Électre. — Qu'as-tu dit, mon enfant?

Oreste. — Je ne dis rien de mensonger.

Électre. — Ainsi Oreste vit?

Oreste. — Oui, il vit, si je vis moi-même.

Électre. — Tu es donc Oreste, alors?

Oreste. — Regarde ce cachet de mon père, et vois si je dis vrai.

Électre. — O jour bienheureux!

Oreste. — Bienheureux, je le répète avec toi!

Électre. — O voix chérie! tu es donc venu?

Oreste. — Tu n'as plus besoin de t'informer auprès de personne autre.

Électre. — Je te tiens donc dans mes bras?

Oreste. — Puisse-t-il en être ainsi toujours!

Électre. — O chères femmes, ô mes compatriotes, voyez: c'est Oreste; une ruse le disait mort, et cette ruse même l'a sauvé[1].

Le Chœur. — Nous le voyons, mon enfant, et cet événement fait couler de mes yeux des larmes de joie.

Dès maintenant, tout est prêt pour la vengeance; Oreste, Électre et le pédagogue se concertent avant d'agir. Puis les deux premiers entrent dans le palais, tandis qu'Électre veille à la porte. Le complot va s'accomplir.

Électre. — O chères femmes! les hommes vont accomplir leur œuvre; vous, attendez en silence.

1. L'invention de la mort d'Oreste a eu pour résultat de lui permettre de rentrer sain et sauf dans son pays.

Le Chœur. — Comment? que font-ils maintenant?

Électre. — Elle, elle orne l'urne pour les funérailles; quant à eux, ils se tiennent auprès, tous les deux.

Le Chœur. — Et toi, pourquoi es-tu sortie?

Électre. — Pour épier Égisthe, de peur qu'il ne nous surprenne par sa venue.

Clytemnestre (à l'intérieur). — Hélas! O maison vide d'amis, pleine d'assassins!

Électre. — On crie dans la maison; n'entendez-vous pas, amies?

Le Chœur. — Oui, j'entends, hélas! et je frémis d'horreur.

Clytemnestre. — Ah! malheureuse! Égisthe, où donc es-tu?

Électre. — Écoutez, on crie de nouveau.

Clytemnestre. — O mon fils! mon fils! aie pitié de ta mère!

Électre. — Mais, toi, tu n'as eu pitié ni de lui, ni de son père.

Le Chœur. — O ville, ô race infortunée! Aujourd'hui le destin qui s'est attaché à toi consomme ta ruine.

Clytemnestre. — Ah! je suis frappée!

Électre. — Frappe un second coup, si tu peux!

Clytemnestre. — Ah! hélas! encore!

Électre. — Plût aux Dieux qu'Égisthe fût frappé en même temps!

Le Chœur. — Les malédictions s'accomplissent; ils vivent, ceux qui sont sous terre; car les anciens morts châtient leurs meurtriers; sang pour sang. Ah! les voici; leurs mains sont dégouttantes de sang; mais je ne puis les blâmer.

Électre. — Oreste, où allez-vous?

Oreste. — Ce que nous avons fait est bien fait, si Apollon est bon prophète.

Électre. — Elle est morte, la malheureuse?

ORESTE. — Ne crains plus que ta mère t'outrage encore.

. . . .[1]

LE CHŒUR. — Taisez-vous, car je vois arriver Égisthe.

. . . .[2]

ÉLECTRE. — O mes enfants! ne rentrerez-vous pas?

ORESTE. — Est-ce que vous le voyez quelque part?

ÉLECTRE. — Il arrive joyeux du faubourg.

LE CHŒUR. — Rentrez dans le vestibule; préparez bien ce nouveau dessein, comme le premier.

ORESTE. — N'ayez crainte : nous saurons l'accomplir.

ÉLECTRE. — Hâte-toi, va, à l'œuvre.

ORESTE. — J'y vais.

ÉLECTRE. — Le reste me regarde.

LE CHŒUR. — Il conviendrait de parler d'abord à cet homme pacifiquement, pour qu'il se laisse entraîner, sans s'en douter, au piège, au châtiment.

ÉGISTHE. — Qui de vous sait où se trouvent ces étrangers de Phocide, qui, dit-on, nous apportent la nouvelle qu'Oreste est mort, naufragé par son char? C'est à toi que je parle, oui, à toi, naguère si insolente; car je pense que la chose t'intéresse plus que personne, et mieux que personne tu dois pouvoir me renseigner.

ÉLECTRE. — Oui, je le sais; comment ne le saurais-je pas? Si je l'ignorais, je serais étrangère au sort des miens, qui est ce que j'ai de plus cher au monde[3].

ÉGISTHE. — Où sont donc ces étrangers? Apprends-le-moi.

ÉLECTRE. — Dans la maison; car ils ont trouvé une hôtesse hospitalière.

ÉGISTHE. — Ont-ils annoncé véritablement sa mort?

1. Lacune de trois vers.

2. Lacune d'un vers.

3. La phrase est à double entente; dans la pensée d'Électre, ce sort des siens, c'est l'heureux retour d'Oreste, tandis qu'Égisthe doit comprendre qu'elle parle de sa mort.

Électre. — Ils ne se sont pas bornés à l'annoncer, ils en ont donné la preuve.

Égisthe. — Ainsi nous pourrons nous en assurer par nos yeux?

Électre. — Oui; vous pouvez voir un triste objet, qui en est garant.

Égisthe. — Tu m'annonces la joie; ce n'est pas ce dont tu es coutumière.

Électre. — Réjouis-toi, si la nouvelle t'est agréable.

Égisthe. — Je t'invite à te taire et à ouvrir les portes pour que tous ceux de Mycènes et d'Argos puissent voir ce qu'il en est, afin que, si quelqu'un d'entre eux avait mis jusqu'ici en cet homme de vaines espérances, maintenant, le voyant mort, il se soumette à mon joug, et que je ne sois pas forcé de le châtier pour le rendre sage par force.

Électre. — Mon rôle est terminé; j'ai su, quand il le fallait, m'accommoder aux circonstances.

Égisthe. — O Zeus! si je puis le dire sans blesser les Dieux, comme ce que je vois est heureux! Si mes paroles doivent provoquer la vengeance divine, je m'abstiens de les prononcer. — Mais enlevez tous les voiles de devant mes yeux, afin que celui qui fut mon parent obtienne de moi aussi les pleurs qui lui sont dus.

Oreste. — Porte l'urne toi-même; c'est ton affaire, et non la mienne, de contempler ces restes et de leur adresser des paroles amies.

Égisthe. — Tu as raison, et je ferai comme tu dis; mais toi, si Clytemnestre est quelque part, dans la maison, appelle-la.

Oreste. — Elle n'est pas loin de toi; ne cherche pas ailleurs.

Égisthe. — Ah! que vois-je[1]?

1. Égisthe voit le cadavre de Clytemnestre.

ORESTE. — Que signifient ta crainte et ta surprise?

ÉGISTHE. — Quels sont ces hommes, dans les filets desquels je suis tombé, malheureux que je suis?

ORESTE. — N'as-tu pas compris déjà que ce que tu croyais dire à un mort, tu le disais à un vivant?

ÉGISTHE. — Hélas! je comprends! oui, c'est Oreste qui me parle!

ORESTE. — Toi qui te montres maintenant si bon devin, as-tu pu te tromper si longtemps?

ÉGISTHE. — Je suis mort, infortuné! Mais laisse-moi dire un mot.

ÉLECTRE. — Au nom des Dieux, ne le laisse pas parler, frère; ne lui laisse pas tenir de longs discours. Mais frappe-le sans tarder, et quand tu l'auras tué, livre-le à ceux qui sont dignes de lui donner la sépulture[1], loin de nos yeux! C'est ainsi seulement que je serai délivrée enfin de mes maux.

ORESTE. — Entre sans tarder; maintenant ce n'est plus l'heure de lutter de paroles, il s'agit de ta vie.

ÉGISTHE. — Pourquoi m'entraînes-tu dans la maison? Pourquoi, si ton œuvre est bonne, as-tu besoin des ténèbres, et n'es-tu pas prêt à me tuer ici même?

ORESTE. — Ce n'est pas à toi de commander : entre là où tu as tué mon père; c'est là que tu dois aussi périr.

ÉGISTHE. — Il faut donc que cette demeure voie tous les maux, présents et à venir, des Pélopides?

ORESTE. — Elle verra du moins les tiens; je puis te le prédire à bon escient.

ÉGISTHE. — L'habileté dont tu te vantes ne fut pas celle de ton père[2].

ORESTE. — Tu réponds sans cesse, et nous n'arrivons pas; marche.

1. Les oiseaux de proie ou les chiens.
2. Puisque Agamemnon se laissa prendre au piège.

Égisthe. — Montre-moi la route.

Oreste. — Marche devant, toi, il le faut.

Égisthe. — As-tu peur que je ne t'échappe?

Oreste. — Tu ne dois pas mourir à ton gré; il m'appartient de te réserver cette amertume. [Et il faudrait que tous les criminels fussent sans retard punis comme toi, tous ceux qui oseraient enfreindre la justice; alors la race des perfides aurait bientôt disparu[1].]

Le Chœur. — O race d'Atrée, après tant de malheurs, tu es enfin affranchie, à grand'peine; l'action accomplie en ce jour met un terme à tes maux[2]!

ŒDIPE ROI

Aristote (*Poétique*, 14) cite avec raison la fable d'Œdipe comme une des plus tragiques que pût offrir à un poète le trésor des légendes grecques. Aussi ce sujet est-il un de ceux que les trois grands tragiques avaient, tous les trois, traités. Nous avons perdu l'*Œdipe* d'Eschyle, et celui d'Euripide. Mais l'*Œdipe* de Sophocle nous reste, et c'était le plus remarquable des trois.

Dans aucune autre pièce Sophocle n'a porté à un plus haut degré ses qualités propres, en même temps que dans aucune autre il n'a ainsi égalé le pathétique et la grandeur d'Eschyle. Et ce qui donne à *Œdipe Roi* un rang à part entre toutes les autres productions du théâtre grec, c'est l'habileté consommée

1. Vers probablement interpolés.

2. Ainsi le poète ne menace pas Oreste des Érinnyes. A la fin des *Choéphores*, le chœur se demandait au contraire avec angoisse ce qui allait résulter de l'action d'Oreste, et quand prendrait fin la fatalité attachée à la race de Pélops. On voit la différence entre Eschyle et Sophocle.

avec laquelle la pièce est construite et développée. Sophocle a mis tout son art à préparer la découverte du terrible secret qui va perdre Œdipe, et à l'amener progressivement, par une série d'incidents admirablement combinés. L'impression tragique est d'autant plus forte que c'est Œdipe lui-même qui prend l'initiative de l'enquête d'où sortira la vérité; qui la conduit en faisant appel à toute sa pénétration d'esprit, à toute sa force de volonté; et qui devient ainsi l'ouvrier de son propre malheur. Grâce à cette conception si heureuse du sujet, le ressort de l'intrigue est à la fois dans l'action de la Fatalité, — c'est la pure tradition d'Eschyle, — et dans la volonté intelligente du personnage principal, — c'est le procédé nouveau de Sophocle.

La date de l'*Œdipe Roi* est inconnue. Malgré la supériorité de l'œuvre, Sophocle, pour des raisons que nous ignorons, ne fut classé que le second, après Philoclès. Mais cette tragédie ne tarda pas à être considérée comme le chef-d'œuvre de l'art dramatique, et Aristote la cite comme modèle, de préférence à toute autre, dans sa *Poétique*.

Le drame s'ouvre par le tableau si connu et si tragique de la peste de Thèbes.

Œdipe. — O mes enfants, de l'antique Cadmos jeune postérité[1], pourquoi vous trouvé-je ici, en cette posture et avec ces rameaux de suppliants[2]? Et dans toute la ville ce n'est que sacrifices, d'où monte la fumée de l'encens, ce n'est que péans[3] et lamentations! Tout cela, je n'ai pas voulu l'apprendre de la bouche d'autrui, mes enfants, et je suis venu ici moi-même, moi, l'illustre Œdipe, ainsi que tous m'appellent! Mais, ô vieillard, puisque c'est à toi qu'il convient de porter la parole, dans quel état êtes-vous? Venez-vous me communiquer vos craintes ou vos désirs? Sachez que je suis prêt à vous satisfaire en toute

1. C'est le vers imité par Racine : « De l'antique Jacob jeune postérité. »

2. Les rameaux d'olivier, enguirlandés de bandelettes de laine.

3. Ici, chant de tristesse.

chose ; il faudrait que je fusse bien insensible pour ne pas être touché par cette supplication.

Le Prêtre. — Œdipe, ô souverain de mon pays, tu vois notre âge, à nous tous qui sommes ici, aux pieds de tes autels[1] ; les uns, qui ne peuvent encore[2] voler bien loin, les autres alourdis par l'âge, et moi parmi eux, prêtre de Zeus ; ceux-ci enfin, choisis parmi les jeunes gens. Le reste des citoyens, en posture de suppliants, est sur l'agora, et près des deux temples de Pallas et près de la cendre fatidique d'Isménos[3]. Car la ville, comme tu le vois toi-même, est battue par une tempête trop forte et ne peut plus lever la tête hors de l'abîme sanglant ; elle périt dans les enveloppes des fruits de la terre, elle périt dans les troupeaux de ses pâturages, elle périt dans les enfantements stériles des femmes, et la Divinité à la torche ardente, la Peste horrible, s'est abattue sur elle et la dévaste ; par elle, la demeure de Cadmos est désolée et le noir Hadès s'enrichit de gémissements et de pleurs. Maintenant donc, ces enfants et moi, nous sommes venus à ton foyer, non que nous te croyions l'égal des Dieux, mais parce que nous avons confiance en toi plus qu'en aucun homme, dans les circonstances critiques de la vie et quand il faut rendre les Dieux propices ! Car c'est toi dont la venue a délivré la ville de Cadmos du tribut qu'elle payait à la terrible prophétesse[4], et tu l'as fait, sans avoir rien appris de nous, sans t'être fait instruire de rien qui te pût aider : c'est avec l'aide des Dieux, nous le savons, que tu nous as rendu la vie ! Et aujourd'hui encore, Œdipe, toi dont tous proclament la puissance, nous tous, suppliants venus ici, nous te con-

1. Les autels placés devant le palais.
2. Les enfants.
3. Ces mots désignent le temple d'Apollon Isménien et le tombeau du devin Isménos, fils d'Apollon.
4. Le Sphinx.

jurons de trouver à nos maux un remède, soit que quelque Divinité, soit que quelque homme te l'ait appris! Car je sais que les hommes sages sont ceux qui réussissent le mieux dans leurs desseins. Va, le plus grand des hommes, relève cette ville! Va, justifie l'espoir que nous mettons en toi! Car cette terre te nomme son sauveur, pour le zèle que tu lui as témoigné jusqu'ici! Fais en sorte que nous ne gardions pas de ton règne ce souvenir, que nous ne nous sommes relevés que pour retomber ensuite! Et relève pour toujours notre ville! Autrefois les Dieux te furent favorables et tu nous sauvas : sauve-nous de même aujourd'hui. Si tu dois continuer à régner en ce pays, comme tu y règnes, mieux vaut pour toi régner sur une contrée bien peuplée que sur une contrée désolée. Car ni une tour ni un navire ne sont rien, s'ils ne renferment des hommes!

Œdipe. — O mes pauvres enfants! Je savais, je n'ignorais pas ce que vous veniez me demander. Oui je sais bien que vous souffrez tous, et, quand vous souffrez, nul de vous ne souffre autant que moi. Car chacun de vous ne ressent que sa propre souffrance, et non celle des autres, mais mon âme, à moi, gémit à la fois sur la ville, sur moi-même et sur vous! Ainsi je ne dormais pas et vous n'avez pas besoin de me réveiller; mais sachez que j'ai souvent pleuré et tenté bien des voies dans les incertitudes de mon esprit! Le seul remède que j'aie trouvé dans mes méditations, je l'ai choisi : le fils de Ménécée, Créon, mon gendre, est parti par mon ordre vers la demeure d'Apollon Pythien, pour s'informer de ce que je dois faire ou dire afin de sauver cette ville. Et maintenant, quand je rapproche le jour où nous sommes du jour de son départ, je suis inquiet de ce qu'il fait, car son absence a déjà duré plus que de raison. Lorsqu'il sera de retour, alors je serais méchant si je ne faisais pas tout ce qu'aura prescrit le Dieu.

Créon revient précisément à ce moment; il rapporte la réponse de l'oracle. Laïos, le précédent roi de Thèbes, a péri assassiné; son meurtrier est dans le pays; il faut qu'il soit puni; alors seulement cessera la peste. Œdipe se charge d'accomplir l'ordre d'Apollon, et le chœur appelle à son aide les Dieux protecteurs de Thèbes.

Le Chœur. — O douce parole de Zeus[1], qui, partie de Delphes la dorée, es venue vers l'illustre Thèbes, que nous apportes-tu? Mon esprit est tendu par la crainte; je frissonne d'effroi; Pœan, Dieu de Délos, dieu secourable! quel destin, je me le demande, me réserves-tu bientôt, ou quand les temps seront révolus? Dis-le-moi, ô fille de l'Espérance dorée, Renommée immortelle!

C'est toi que j'invoque la première, fille de Zeus, immortelle Athéné, et avec toi ta sœur, souveraine de notre terre[2], Artémis, qui siège sur son trône glorieux dans le cercle de l'Agora, et aussi Phœbus qui lance au loin ses traits, ah! tous les trois, montrez-vous pour me sauver. Si jamais, auparavant, quand d'autres dangers menaçaient la ville, vous avez chassé loin de nous la flamme de la souffrance, venez aussi maintenant!

Hélas! je suis en proie maintenant à mille maux! Tout notre peuple souffre, et notre esprit ne trouve point en lui l'arme nécessaire pour vaincre le fléau! Car la postérité de cette terre illustre ne s'accroît plus et les femmes ne se relèvent point de leurs souffrances[3] par des enfantements! L'un après l'autre, comme des oiseaux aux ailes rapides, plus vite que le feu indomptable, les Thébains partent

1. L'oracle ici a été donné par Apollon; mais tous les oracles en général sont regardés comme venant, en dernière analyse, de Zeus.
2. Artémis Eucléia était l'objet d'un culte spécial en Béotie. Son temple á Thèbes était sur l'Agora; dans le voisinage se trouvaient des statues d'Apollon et d'Athéné.
3. C'est-à-dire : elles sont stériles ou meurent en couches

pour la rive du Dieu de l'Occident[1], et la ville périt de toutes ces morts innombrables!

Les cadavres, dont le contact est mortel, gisent sur le sol sans qu'on les pleure! Et les épouses aux cheveux blancs et les mères, partout autour des autels, font retentir leurs plaintes, leurs supplications pour ces terribles maux! Le péan strident résonne, accompagné de lamentations! Exauce-les, ô fille dorée de Zeus, envoie-nous le salut au doux visage!

Qu'Arès le redoutable, qui maintenant, sans l'aide des boucliers d'airain[2], me brûle, fond sur moi, tandis que nos gémissements lui font cortège, retourne en arrière et s'enfuie de notre patrie, loin de nos frontières, ou dans le grand lit d'Amphitrite, ou vers l'inhospitalière mer de Thrace[3]! Car ce qu'a épargné la nuit, le jour l'enlève. Mais toi, maître souverain des éclairs, porteur du tonnerre, Zeus notre père, anéantis notre ennemi par ta foudre!

Et toi, roi Lycien[4], de ton arc à la corde d'or, je t'en supplie, fais voler à notre aide tes flèches bienfaisantes, inéluctables, et que nous prêtent leur secours les flambeaux ardents d'Artémis, qu'elle tient en main quand elle parcourt en bondissant les montagnes de Lycie! Et toi aussi je t'invoque, dieu à la mitre d'or, éponyme[5] de ce pays, Bacchus au front empourpré, Dieu d'Évoé, viens, sans ton cortège de Ménades, viens brûler de ta torche étincelante le Dieu qui nous tourmente, le Dieu haï des autres Dieux!

1. La théologie homérique plaçait le séjour du Dieu des morts du côté du soleil couchant.

2. En pleine paix.

3. La mer Atlantique et le Pont-Euxin, pris ici comme les deux extrémités du monde familier aux Grecs.

4. Apollon.

5. Bacchus est souvent appelé roi de Thèbes, et Sophocle dans les *Trachiniennes* appelle Thèbes, ville de Bacchus.

Œdipe. — Tu me supplies, et ta prière sera exaucée, si tu veux obéir à mes paroles et faire ce qu'il convient ; alors tu trouveras le remède et le soulagement de tes maux. Pour moi, en prononçant ces paroles, je suis étranger au récit de ce qui s'est passé, autant qu'au fait lui-même, et je ne pourrais pousser bien loin mes recherches, n'ayant aucun indice. Maintenant donc, puisque je suis venu parmi vous après l'événement, voici ce que j'ordonne à tous les Cadméens. Si quelqu'un parmi vous sait de la main de qui est mort Laïos, fils de Labdacos, je lui prescris de me révéler tout ce qu'il sait, et s'il craint pour lui-même[1], qu'il parle cependant ; qu'il prévienne ainsi l'accusation que porteraient contre lui les autres : il quittera ce pays sain et sauf, et ne souffrira rien d'autre que l'exil. Si, au contraire, quelqu'un sait que le meurtrier est étranger à cette terre, qu'il ne se taise pas non plus : je me charge de reconnaître ce service, et la récompense ne lui fera pas défaut. Mais si vous vous taisez, et si quelqu'un me cache le nom du coupable, par crainte pour un ami ou pour lui-même, ce que je ferai alors, il faut que vous l'entendiez de ma bouche. Je défends à tout homme de ce pays, que je gouverne et sur lequel je règne, de recevoir le criminel, quel qu'il soit, ou de lui adresser la parole, ou de l'associer aux prières et aux sacrifices offerts aux Dieux, et de lui donner part à l'eau lustrale ! J'ordonne à tous de le repousser de leurs foyers, car c'est lui qui est la souillure de cette terre, comme vient de me le révéler l'oracle du Dieu de Delphes. Voilà le concours que, moi, je prête au Dieu et au mort. Et vous, accomplissez fidèlement tous mes ordres, pour moi-même, pour le Dieu, et pour cette terre qui périt ainsi sans porter de fruits, sans que les Dieux la prennent en pitié ! Car, même si l'ordre de la

1. C'est-à-dire, s'il est lui-même le meurtrier.

Divinité ne nous le prescrivait pas, vous ne devriez pas négliger de purifier cette ville, pour la mort de cet homme illustre qui fut votre roi, mais vous devriez rechercher l'auteur du meurtre! Ainsi donc, puisque c'est moi qui me trouve aujourd'hui posséder le pouvoir qu'il posséda jadis, posséder son lit et celle qui fut sa femme, et que nous aurions des enfants qu'un même sang unirait, s'il en avait eu lui-même[1], si les Dieux ne lui avaient pas refusé une postérité, — mais le malheur s'est abattu sur sa tête, — pour toutes ces raisons, comme s'il était mon propre père, je prendrai en main sa cause, et je ferai tout pour chercher et trouver l'auteur du meurtre; je vengerai le fils de Labdacos et de Polydore, le descendant de Cadmos et de l'antique Agénor! Et à ceux qui me refuseront leur concours, je souhaite que les Dieux ne donnent ni moissons de leurs champs ni enfants de leurs femmes, mais qu'ils périssent par le fléau qui nous décime en ce jour, ou par un fléau pire encore! Et je demande aux Dieux que le criminel, qu'il soit seul ou qu'il ait des complices, ce que j'ignore, traîne jusqu'à sa fin une vie misérable! Et je leur demande encore, s'il arrivait que, moi le sachant, il prît place à mon foyer, de me faire subir les mêmes châtiments! Pour vous autres Cadméens, pour tous ceux qui approuvez mes paroles, qu'avec vous soient toujours la Justice bienveillante, avec vous tous les Dieux.

Le devin Tirésias, qu'Œdipe a mandé sur le conseil de Créon, vient à son appel, mais se refuse à parler. Œdipe s'emporte, en vient à soupçonner le devin, à le menacer, et alors Tirésias ne se contient plus; il éclate, et proclame que le coupable, c'est Œdipe lui-même. Œdipe s'imagine alors qu'il est visé par un complot dont Créon est l'auteur, et le devin le complice.

1. Ainsi Œdipe ignore encore même que Laïus a eu un fils.

Œdipe. — O richesse, ô royauté, ô supériorité du talent, combien d'envie vous préparez à l'existence de l'homme qu'on croit heureux! puisqu'à cause de ce pouvoir, que la ville m'a donné elle-même, sans que je l'eusse demandé, Créon, l'ami fidèle, l'ami depuis l'origine, conspire secrètement contre moi et cherche à me renverser, lâchant contre moi ce devin, artisan de fraude, charlatan rusé, qui n'y voit clair que pour son profit, et qui est aveugle dans son art! Oui, voyons, dis-nous donc quand tu t'es montré prophète véridique? Pourquoi, lorsque la chienne fatidique[1] était là, n'as-tu pas su deviner l'énigme, pour le salut de tes concitoyens? Et cependant l'énigme n'était pas à la portée du premier venu, et il fallait être habile devin pour la comprendre; mais toi, tu ne montras pas alors que les présages t'apprissent quelque chose, ni qu'aucune Divinité t'inspirât. Moi au contraire, je vins ici, moi Œdipe, sans rien savoir, et je triomphai du Sphinx par la seule force de mon intelligence, sans le secours des présages. Et c'est moi que tu tentes maintenant de renverser, t'imaginant que tu seras tout-puissant quand Créon régnera. Mais moi je crois que c'est à vos dépens que toi, et celui qui a conçu cette fraude, vous travaillez à purifier ce pays de sa souillure; et si je ne voyais pas ta vieillesse, j'aurais bien su déjà te ramener à la raison, en te traitant comme tu le mérites.

Le Chœur. — Quand nous réfléchissons, Œdipe, il nous semble que les paroles du devin et les tiennes sont également inspirées par la passion. Ce n'est pas de cela que nous avons besoin ; mais comment nous nous conformerons le mieux aux oracles du Dieu, voilà ce qu'il faut examiner.

1. Le Sphinx

Tirésias. — Quoique tu sois le roi, il faut que tu m'accordes envers toi la même liberté de langage : moi aussi, j'y ai droit. Car je ne suis pas ton esclave, je suis l'esclave de Loxias. Ainsi je n'ai pas besoin du patronage de Créon. Mais écoute-moi, puisque tu m'as reproché d'être aveugle; tu y vois clair, toi, et tu ne te doutes pas cependant de la situation critique où tu te trouves; tu ne sais pas même où tu habites, ni quels sont ceux avec qui tu vis! Sais-tu seulement de qui tu es né? Va, tu ignores même que tu es l'ennemi des tiens, dans les enfers et sur cette terre! Oui, un jour tu seras chassé de cette terre par un terrible ennemi, par la double malédiction de ton père et de ta mère. Tu y vois clair maintenant; mais bientôt tu ne verras plus que ténèbres! Alors, où n'entendra-t-on pas tes cris? quelle montagne, quel Cithéron n'en répétera pas l'écho? Tu comprendras alors quel hymen tu as conclu, dans quel port inhospitalier tu as abordé[1], après une bonne traversée? Et tu ne vois pas non plus tous ces autres maux, qui vont t'égaler à toi-même[2] et à tes enfants. Maintenant, insulte, si tu le veux, et Créon, et moi-même; mais sache qu'il n'y a pas d'homme qui doive jamais être broyé par un destin pire que le tien.

Œdipe. — Puis-je supporter de t'entendre parler ainsi? Ne t'en iras-tu pas, au plus vite? ne vas-tu pas t'en retourner et t'éloigner de cette maison?

Tirésias. — Je ne serais pas venu, si tu ne m'avais pas appelé.

Œdipe. — Je ne savais pas que tu débiterais ces folies; sans cela je ne t'aurais pas fait venir.

1. Texte incertain.

2. T'égaler à toi-même, c'est-à-dire : te faire voir enfin qui tu es réellement; t'égaler à tes enfants, puisque tu es aussi le fils de Jocaste. — Tirésias doit parler un langage énigmatique; cependant le texte est peut-être altéré.

TIRÉSIAS. — Oui, à tes yeux, je le crois bien, je suis fou; mais à ceux de tes parents, de ceux qui t'ont donné naissance, je suis sage.

ŒDIPE. — De qui parles-tu? Reste. Que dis-tu? qui m'a donné naissance?

TIRÉSIAS. — Le jour présent te donnera la naissance et mort.

ŒDIPE. — Tu ne dis que des mystères, des énigmes.

TIRÉSIAS. — Je te croyais l'homme le plus habile à les deviner.

ŒDIPE. — Couvre-moi d'insultes, qui tournent à ma gloire!

TIRÉSIAS. — C'est ton bonheur même d'autrefois qui t'a perdu cependant.

ŒDIPE. — J'ai sauvé cette ville; peu m'importe le reste.

TIRÉSIAS. — Je m'en vais; toi, enfant, conduis-moi.

ŒDIPE. — Oui, qu'il te conduise; ta présence m'empêche de faire ce que je dois faire; et quand tu seras parti, tu cesseras de m'affliger.

TIRÉSIAS. — Je partirai, mais quand j'aurai dit ce que j'avais à dire[1], sans craindre ton visage! car tu ne réussiras pas à me perdre. Donc, je te le dis: cet homme que tu cherches, à grand renfort de menaces, en faisant publier partout tes édits sur le meurtre de Laïos, cet homme est ici même; on le croit un étranger, venu à Thèbes s'y établir; mais on verra bien plus tard qu'il est Thébain de naissance, et il n'aura pas à se réjouir de l'événement. Car il voit aujourd'hui, mais il deviendra aveugle; il est riche, et il deviendra pauvre, et il partira pour la terre étrangère, guidant ses pas avec un bâton. Et l'on verra qu'il est le frère comme le père de ses enfants; qu'il est le fils et l'époux à la fois de la femme qui lui a donné le

1. Tirésias l'a dit déjà; mais il veut le répéter encore.

jour; qu'il est le meurtrier de son père, dont il partage la couche! Rentre chez toi, et réfléchis à tout cela; et si tu trouves que je t'ai trompé, alors dis que ma science divinatoire ne me sert de rien.

Le chœur se demande avec angoisse quel est le sens de l'oracle rendu par Apollon, et Créon, averti des accusations d'Œdipe, accourt se justifier. Au bruit de leur querelle, Jocaste sort du palais, et intervient pour les apaiser. C'est le point de départ d'une scène tragique, où, en s'instruisant l'un l'autre par une double confidence, Œdipe et Jocaste finiront par entrevoir la vérité.

JOCASTE. — Au nom des Dieux, apprends-moi, ô roi, quelle est la cause d'une si grande colère!

ŒDIPE. — Je vais te le dire; car j'ai plus d'égards pour toi que pour ceux-ci[1]; la cause, c'est Créon, et ce qu'il a tramé contre moi.

JOCASTE. — Parle; je veux voir si ton accusation est juste.

ŒDIPE. — Il prétend que c'est moi qui suis le meurtrier de Laïos.

JOCASTE. — Prétend-il le savoir par lui-même, ou le tenir d'un autre?

ŒDIPE. — Il a soudoyé un devin perfide; quant à lui-même, il ne veut pas se compromettre.

JOCASTE. — Eh bien! ne t'inquiète pas plus longtemps au sujet des choses dont tu parles; écoute-moi, et sache que nul parmi les hommes ne possède la science de la divination. En quelques mots, je t'en donnerai la preuve. Un oracle n'a-t-il pas prédit jadis à Laïos — oracle émané, je ne dirai pas de Phœbus lui-même, mais de ses ministres,

1. Les hommes du chœur.

— que son destin voulait qu'il pérît de la main de son propre fils, de celui qui naîtrait de lui et de moi? Et cependant Laïos — c'est du moins ce qu'on raconte — est mort assassiné par des brigands étrangers, au point de rencontre de trois routes, et trois jours ne s'étaient pas écoulés depuis la naissance de son enfant que, lui ayant lié les pieds, il le fit abandonner, par la main d'autrui, sur une montagne déserte. Ainsi Apollon n'a pu faire que cet enfant fût le meurtrier de son père, ni que Laïos ait subi le sort qu'il redoutait: périr de la main de son fils. Voilà la véracité des oracles: n'en prends donc nul souci; la vérité qu'il lui importe de faire connaître, la Divinité la révèlera sans l'entremise des devins.

Œdipe. — Tandis que je t'écoutais, ô femme, quelle incertitude, quel trouble se sont emparés tout à coup de mon esprit!

Jocaste. — Quelle est la préoccupation qui te dicte ces paroles?

Œdipe. — Tu as dis, je crois, que Laïos fut massacré au point de rencontre de trois routes?

Jocaste. — C'est ce que l'on nous a rapporté, et que l'on a toujours dit.

Œdipe. — Mais où donc est le lieu qui fut le théâtre de ce malheur?

Jocaste. — Dans le pays qu'on nomme la Phocide, et une double route, venue de Delphes et de la Daulie, vient se réunir à cet endroit.

Œdipe. — Et combien s'est-il écoulé de temps depuis cet événement?

Jocaste. — C'était peu de temps avant l'époque où le gouvernement de ce pays te fut remis que la nouvelle en parvint ici.

Œdipe. — O Zeus, quel destin me réserves-tu?

Jocaste. — Quel est ce nouveau souci, Œdipe?

Œdipe. — Ne m'en demande pas davantage; dis-moi plutôt quel était l'aspect de Laïos, et son âge.

Jocaste. — Il était grand, sa tête commençait à blanchir; à vrai dire, il ne différait pas beaucoup de toi.

Œdipe. — Malheur à moi! je crois, que sans le savoir, je viens de prononcer contre moi-même des malédictions terribles!

Jocaste. — Qu'as-tu dit? je tremble, en te regardant, ô Roi!

Œdipe. — J'ai une affreuse crainte que le devin n'ait dit vrai; mais tu m'aideras à y voir plus clair, si tu me dis une seule chose encore.

Jocaste. — Je tremble, mon ami, mais je suis prête à te répondre.

Œdipe. — Voyageait-il en petit équipage, ou bien avec un nombreux cortège comme il sied à un souverain?

Jocaste. — Ils étaient cinq en tout, parmi lesquels un héraut; et un seul char conduisait Laïos.

Œdipe. — Ah! la chose est claire maintenant! Mais qui vous a rapporté la nouvelle, ô femme?

Jocaste. — Un serviteur, qui se sauva seul et revint ici.

Œdipe. — Cet homme est-il encore dans le palais?

Jocaste. — Non; car depuis son retour, depuis qu'il vit Laïos mort et toi-même lui succéder, il me supplia, en me prenant les mains, de l'envoyer aux champs et aux pâturages des troupeaux, afin qu'il fût le plus loin possible de cette ville. Et je l'y envoyai; car il était digne, autant que peut l'être un esclave, d'obtenir la faveur qu'il demandait et même mieux encore.

Œdipe. — Peut-on le faire venir sans retard?

Jocaste. — On le peut. Mais pourquoi le veux-tu?

Œdipe. — Je crains, femme, que je n'aie trop parlé[1]; et c'est pour cela que je veux le voir.

1. En prononçant les malédictions qu'on a lues plus haut.

JOCASTE. — Il viendra; mais parle, ô Roi, je ne mérite pas que tu me refuses de me faire connaître tes soucis.

ŒDIPE. — Je te ne le refuserai pas; maintenant que je n'ai plus qu'une espérance! A qui me confierais-je plutôt qu'à toi, dans un pareil moment? — Mon père était Polybe, de Corinthe, et ma mère, Mérope, de Doride. On me regardait comme le premier de la cité, avant qu'un événement me fût arrivé, événement surprenant, qui ne méritait pas cependant que je le prisse à cœur comme je fis. Un homme, dans un festin, au dernier degré de l'ivresse, me dit que je passais pour le fils de mon père, mais que je ne l'étais pas. Et moi, dans ma douleur, le jour même, j'eus peine à me contenir; le lendemain, j'allai interroger mon père et ma mère, qui s'irritèrent contre l'insulteur. Moi donc je me réjouis de les voir partager mon ressentiment, mais pourtant ma blessure me cuisait toujours; car elle avait pénétré bien avant. Aussi, sans en avertir mon père et ma mère, je pars pour Delphes, et Phœbus me renvoya sans m'avoir accordé ce que je lui demandais, mais au lieu de cela il me fit d'autres prédictions terribles, fatales : que je devais m'unir à ma mère, et donner le jour à une horrible postérité, et que je serais le meurtrier de mon père, de celui qui m'a engendré. Telle fut sa réponse, et je me décidai à fuir la terre de Corinthe, m'orientant d'après les astres, pour chercher un asile où je ne courusse pas le risque de voir se réaliser les oracles affreux qui m'avaient été rendus. Mes pas me conduisirent dans ces lieux où tu dis qu'a péri l'ancien prince de ce pays, et, quand j'arrivai au carrefour dont tu as parlé, là je rencontrai un héraut et un homme monté sur un char traîné par des chevaux, pareil à l'homme que tu m'as décrit. Le conducteur et le vieillard lui-même voulurent me chasser de force du chemin. Alors moi, dans ma colère, je frappe celui qui me repoussait, le cocher; quand le vieillard me

voit frapper, prenant le moment où je passais à côté du char, il me donne un coup de son double aiguillon, au milieu de la tête. Je ne me bornai pas à lui rendre la pareille, mais aussitôt je le frappai de mon bâton, et il roula à bas du char, renversé en arrière; tous ses compagnons, je les tuai. Si cet étranger a quelque chose de commun avec Laïos, qui maintenant est plus malheureux que moi? Quel homme est plus en haine aux Dieux? Nul parmi les étrangers ni les citoyens ne peut me recevoir dans sa demeure, ni m'adresser la parole, tous doivent me chasser de leur foyer. Et ce n'est pas un autre, c'est moi-même qui ai lancé sur moi ces malédictions! Je souille la couche du mort, moi son meurtrier! Ne suis-je pas criminel, couvert d'impureté, s'il me faut partir pour l'exil, et si, exilé, je ne puis plus voir les miens, ni mettre le pied sur le sol de la patrie, puisque, si je le fais, je dois m'unir à ma mère et tuer mon père, Polybe qui m'a engendré et élevé? N'aurait-on pas raison de dire qu'une Divinité cruelle me poursuit? Ah! Dieux augustes et purs! Ah! que je ne voie pas ce jour, mais que je disparaisse du nombre des mortels avant que je sois atteint par une pareille catastrophe!

Le Chœur. — O Roi! ce que tu dis nous épouvante; mais garde l'espoir, tant que cet homme[1] n'est pas venu et que tu ne l'as pas interrogé!

Œdipe. — Oui, je n'ai plus que cet espoir : j'attends cet homme, ce bouvier.

Jocaste. — Que veux-tu faire, quand il sera venu?

Œdipe. — Je vais te le dire; s'il se trouve que ses paroles soient d'accord avec les tiennes, je serai sauvé.

Jocaste. — Quel est donc le détail qui t'a frappé dans ce que j'ai dit?

1. Le serviteur de Laïos.

Œdipe. — Tu as dit que cet homme avait rapporté que le roi avait été tué par des brigands. S'il parle toujours de plusieurs, je ne suis pas le meurtrier; un et plusieurs, ce n'est pas la même chose; si au contraire il parle d'un homme seul, d'un seul passant, il n'y aura plus à douter que la chose me soit imputable.

Jocaste. — Sache donc bien qu'il a parlé comme je l'ai dit, et il ne peut pas désavouer ses paroles, car toute la ville les a entendues, et non moi seule. Et quand bien même il s'écarterait maintenant en quelque chose de ses déclarations premières, jamais il ne fera que le meurtre de Laïos soit arrivé conformément à l'oracle, puisque Loxias avait prédit qu'il devait périr de la main de son enfant. Cependant ce n'est certes pas cet enfant infortuné qui l'a tué, puisque lui-même a péri avant ce meurtre. Ainsi, désormais, les devins auront beau dire, ils ne me feront pas incliner d'un côté plutôt que d'un autre.

Œdipe. — Tu as raison; cependant envoie quelqu'un chercher le bouvier; ne l'oublie pas.

Jocaste. — J'enverrai quelqu'un sans retard; mais rentrons. Pour moi, je ne ferai rien qui te déplaise.

Le Chœur. — Puissé-je avoir en partage, dans toutes mes actions et toutes mes paroles, l'auguste pureté! Puissé-je me conformer aux lois célestes, enfantées dans l'immense éther, dont l'Olympe seul est le père! ce ne sont point les hommes, à la nature mortelle, qui leur ont donné le jour, et jamais l'oubli ne les abrogera; elles sont divines, et ne vieillissent pas.

L'orgueil produit la tyrannie. L'orgueil, quand il a rassasié ses désirs sans à-propos et sans profit, monté sur la plus haute cime, tombe précipité dans un abîme de misère, d'où il ne peut se sauver. Je prie les Dieux de faire que la ville persévère toujours dans sa lutte pour le

bien. Je ne cesserai de me mettre sous la protection de la Divinité.

Mais ceux qui, par leurs actions ou leurs paroles, marchent audacieusement dans des voies interdites, sans crainte de la justice, sans respect pour les Dieux, que la destinée fatale en fasse sa proie, qu'elle punisse leur orgueil insensé, si les profits qu'ils font ne sont pas conformes au droit, s'ils commettent l'impiété, s'ils osent, dans leur vaine insolence, toucher aux lois inviolables! Quel homme pourrait encore, en des circonstances pareilles, se vanter d'écarter de son âme les traits de la colère? Car, si de telles actions ne sont pas criminelles, à quoi bon honorer les Dieux par mes chœurs?

Je n'irai plus honorer le centre inviolable[1] de la terre, ni le temple d'Abæ[2], ni Olympie, si aujourd'hui les oracles ne sont d'accord avec l'événement de façon à donner un exemple irréfutable! Mais, ô Zeus souverain! — si toutefois tu es bien nommé, — ô Zeus, maître de toutes choses! sache-le et que ton pouvoir immortel le sache : déjà on nie les oracles rendus au sujet de Laïos, on les proclame vains, et Apollon ne reçoit plus les honneurs qui lui sont dus. Le respect des Dieux s'en va.

Avant l'arrivée du bouvier, un nouvel incident retarde et complique les événements; un messager arrive de Corinthe : Polybe, le roi, est mort; Œdipe est appelé à lui succéder. Œdipe dès lors se croit sauvé, puisqu'il tenait Polybe pour son père; mais il ne veut pas rentrer à Corinthe, puisque sa mère vit encore. Alors le messager croit le rassurer définitivement en lui apprenant qu'en réalité il n'est que le fils adoptif de Polybe; il a été trouvé sur le Cithéron, par le messager lui-même, à qui il a été remis par un pâtre au service de Laïos. Ce pâtre, c'est

1. Delphes.
2. En Phocide, où Apollon avait un oracle.

le serviteur qu'Œdipe attendait; à son arrivée, il essaye de nier, feint de ne pas reconnaître le Corinthien, mais Œdipe le force enfin à confirmer ce témoignage. Ainsi le mystère est pénétré. Dès les premières explications du Corinthien, Jocaste l'avait compris et avait quitté la scène. Œdipe désespéré la quitte à son tour, et rentre dans le palais. Bientôt un messager vient nous apprendre que Jocaste s'est pendue, et qu'Œdipe, dans son désespoir, s'est crevé les yeux lui-même. Le malheureux, les yeux sanglants, reparaît en effet :

Le Chœur. — O spectacle terrible, le plus terrible de tous ceux auxquels j'aie jamais assisté! Quel délire s'est emparé de toi, infortuné! Quel est le génie fatal, ô malheureux, qui s'est abattu sur toi, prompt comme l'éclair? Hélas, hélas! infortuné! je ne puis même supporter ta vue, quand je voudrais tant t'interroger, m'informer, savoir; tellement ton aspect me frappe d'épouvante.

Œdipe. — Ah! ah! malheureux que je suis! où vais-je, infortuné? où vole le son de ma voix? génie fatal, où m'entraînes-tu?

Le Chœur. — Le but où tu cours est terrible; on n'en peut parler, on n'en peut soutenir la vue.

Œdipe. — O ténèbres qui m'enveloppez d'un nuage affreux, nuit horrible qui t'es abattue sur moi, nuit inéluctable, invincible! Malheur à moi, malheur à moi encore! Double torture, également cruelle : blessure de mes yeux et souvenir de mes maux!

Le Chœur. — Il n'est pas surprenant, en un tel désastre, que tes plaintes soient doubles, que tu sentes le poids d'une double infortune.

Œdipe. — O mes amis! mes gardiens, qui seuls me restez fidèles! car seuls encore vous persistez à vous intéresser au pauvre aveugle! Ah! ah! non, je ne me trompe pas; je vous reconnais bien, quoique je sois plongé dans la nuit; je reconnais votre voix.

Le Chœur. — Ah! qu'as-tu fait? comment as-tu eu ce courage, de percer ainsi tes yeux? Quelle divinité t'a poussé?

Œdipe. — Apollon, ô mes amis! Apollon est l'auteur de mes maux, de mes maux horribles! Mais nul autre n'a porté la main sur moi, que moi-même! A quoi bon voir encore, quand je ne pouvais plus voir rien qui me fût une joie?

Le Chœur. — Oui, il en est comme tu le dis.

Œdipe. — O mes amis! que puis-je voir encore, que puis-je aimer, que puis-je entendre avec plaisir? Emmenez-moi loin de ces lieux sans retard, emmenez-moi, mes amis, moi, Œdipe, objet d'horreur, couvert de malédictions, enfin le mortel le plus haï des Dieux!

Le Chœur. — Infortuné, par tes maux et par le sentiment que tu as de tes maux! plût au ciel que je ne t'eusse jamais connu!

Œdipe. — Maudit soit celui qui m'emporta, les pieds liés par des liens sauvages, m'arracha à la mort, sur les pâturages des montagnes, et me sauva, pour mon malheur! Si j'étais mort alors, je ne ferais pas aujourd'hui le désespoir de mes amis, et le mien propre!

Le Chœur. — Ah! je souhaiterais, moi aussi, qu'il en fût arrivé ainsi!

Œdipe. — Je ne serais pas devenu le meurtrier de mon père; les hommes ne m'auraient pas appelé l'époux de ma mère! Mais maintenant je suis en haine aux Dieux; ma naissance est impure; j'ai partagé, malheureux! le lit de celle qui m'a donné le jour! S'il y a des malheurs plus grands que le malheur lui-même, tel est le destin d'Œdipe!

Le Chœur. — Je ne sais comment je pourrais dire que tu as bien agi, car mieux vaudrait pour toi n'être plus que vivre aveugle!

Après ce morceau lyrique, Œdipe renouvelle, en vers ïambiques, les mêmes lamentations désespérées. Puis, après avoir supplié Créon de prendre sous sa protection ses filles, après les avoir embrassées, l'infortuné s'éloigne de Thèbes.

ŒDIPE A COLONE

L'*Œdipe à Colone* est l'œuvre de la vieillesse de Sophocle. Si nous en croyons une didascalie, dont on a parfois contesté le témoignage, peut-être sans raison, il n'aurait été représenté qu'après la mort du poète, en 401, par les soins de son petit-fils. Autant l'*Œdipe Roi* est tragique et émeut profondément, autant l'*Œdipe à Colone* est plein d'une beauté calme et laisse le spectateur ou le lecteur sur une impression sereine. Le vieil Œdipe, à qui le temps n'a pas enlevé toute sa passion d'autrefois, mais que les épreuves cependant ont apaisé, trouve enfin dans le dème attique de Colone le repos et le pardon des Dieux. La tragédie, si admirable en elle-même, avait un intérêt particulier pour les Athéniens, dont elle flattait le patriotisme tout aussi noblement que les *Euménides* d'Eschyle. Ce n'est pas Athènes seulement qu'elle célébrait, mais aussi le petit dème de Colone, dont le poète était originaire. Voici le début du drame :

Œdipe. — Fille du vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux sommes-nous arrivés, en quelle ville? Qui accueillera aujourd'hui l'errant Œdipe? de qui recevra-t-il quelques pauvres dons? Il demande peu, il obtient moins encore, et ce qu'il obtient cependant lui suffit. Mes souffrances, le temps, et aussi ma force d'âme m'ont appris à n'être pas exigeant. Mais, ô ma fille! si tu vois un siège où je puisse me reposer, soit dans quelque endroit profane, soit dans

quelque enceinte sacrée, arrête-moi, aide-moi à m'asseoir, pour que nous nous informions du lieu où nous sommes. Étrangers, nous devons nous renseigner auprès des habitants de ce pays, et faire ce qu'on nous dira.

Antigone. — Père infortuné, Œdipe, je vois là-bas, il me semble, les tours qui protègent la ville. L'endroit où nous sommes, à n'en pas douter, est sacré : il abonde en lauriers, en oliviers, en vignes; de nombreux rossignols l'animent de leurs chants. Assieds-toi ici, sur cette pierre dure; tu as fait une longue route, pour un vieillard.

Œdipe. — Place-moi bien, et veille sur l'aveugle.

Antigone. — Il y a longtemps que je le fais, et je n'ai plus besoin qu'on me le dise.

Œdipe. — Peux-tu me dire où nous nous trouvons?

Antigone. — Je reconnais Athènes, mais non pas ce lieu-ci.

Œdipe. — Mais le premier passant pourra nous renseigner.

Antigone. — Faut-il que j'aille à la recherche de quelqu'un, pour m'informer?

Œdipe. — Oui, ma fille, si nous sommes dans un lieu habitable.

Antigone. — Certes, il est habité. Mais je crois qu'il n'est pas besoin que je m'éloigne : voici un homme non loin de nous.

Œdipe. — Vient-il ici? Se hâte-t-il vers nous?

Antigone. — Le voici : dis ce que tu désires dire, car il est là.

Le passant apprend à Œdipe qu'il est dans le bois sacré des Euménides, et le somme de sortir de cette enceinte inviolable. Œdipe refuse, et tandis que le passant, sur sa demande, va prévenir Thésée, il se place, dans une belle prière, sous la

protection des déesses; il attend d'elles son salut. Cependant, le chœur, composé des vieillards de Colone, accourt en hâte ; les habitants de Colone ont appris qu'un étranger a pénétré dans le bois sacré; ils veulent l'en expulser; ils l'obligent à en sortir; ils le pressent de questions indiscrètes, et le contraignent à se nommer; ce nom maudit les effraie, ils hésitent à donner l'hospitalité à Œdipe. Celui-ci s'étonne que les Athéniens manquent à leurs traditions de générosité.

Œdipe. — Ah! que signifient la gloire et la bonne renommée? Sont-elles donc de vains mots? On dit qu'Athènes est la plus religieuse des villes, que seule elle sait sauver l'étranger maltraité, et seule lui venir en aide. Mais que dois-je en penser, moi, quand vous m'expulsez du lieu où je m'étais assis, quand vous voulez me chasser du pays, sur la crainte seule de mon nom? Car ce n'est pas mon corps que vous craignez, ni mes actions. Mes actions! je les ai subies plutôt qu'accomplies! Tu le verrais, si je pouvais te raconter celles de mon père et de ma mère! Et c'est pour cela que tu me crains! Je le sais bien cependant, comment serais-je mauvais par nature, moi qui n'ai fait que rendre le mal que j'avais souffert, si bien qu'eussé-je su ce que je faisais, alors même je n'eusse pas été méchant! Mais c'est sans savoir ce que je faisais que j'en suis venu où j'en suis, tandis qu'ils savaient ce qu'ils faisaient, ceux qui ont causé ma perte! C'est pourquoi, au nom des Dieux! je vous en supplie, étrangers, comme vous m'avez fait sortir de l'enceinte sacrée, ainsi sauvez-moi maintenant! Si vous honorez les Dieux dans un cas, ne les négligez pas dans un autre! Croyez que leurs regards n'oublient ni le mortel pieux, ni l'impie, et que l'homme qui est sans respect pour eux ne peut leur échapper! Ainsi, ne va pas ternir, en prêtant la main à un acte coupable, le renom de l'heureuse Athènes. Mais protège le suppliant que tu as recueilli et veille sur lui;

il est digne de ta confiance. Ne repousse pas ma prière, en voyant mon aspect misérable. Car celui qui est venu vers toi est sacré, et pieux, et sa venue est un grand bienfait pour les citoyens de cette ville. Lorsque sera arrivé votre chef, celui qui vous gouverne, alors vous entendrez, vous apprendrez tout; jusque-là gardez-vous de devenir méchants!

Les vieillards attendront la venue de Thésée. Mais, sur ces entrefaites, Antigone aperçoit une jeune femme, arrivant à cheval. Elle la reconnaît : c'est sa sœur Ismène. Ismène vient apporter à Œdipe des nouvelles de Thèbes; elle lui raconte la rivalité d'Étéocle et de Polynice, et surtout elle lui apprend qu'un oracle de Delphes a prédit que le corps d'Œdipe, après sa mort, serait une sauvegarde pour la contrée qui le posséderait. Aussi les Thébains sont-ils maintenant à la recherche de celui qu'ils avaient banni, et veulent-ils le ramener chez eux de gré ou de force. Œdipe ne veut à aucun prix rentrer à Thèbes, et il maudit ses fils ingrats.

Œdipe. — Non, que les Dieux n'éteignent pas la haine fatale qui les divise, et puissé-je avoir dans mes mains l'issue de la lutte à laquelle ils s'acharnent, levant la lance l'un contre l'autre! Alors celui qui maintenant a le sceptre et le trône ne les conserverait pas, et l'exilé ne rentrerait pas dans sa patrie. Car lorsque je fus expulsé honteusement de Thèbes, ils ne m'ont pas retenu, ils ne m'ont pas protégé, moi leur père, mais ils m'ont laissé chasser et proclamer banni. N'allez pas dire que je souhaitais moi-même cet exil, et que c'est avec raison que la ville me l'accorda! Non, certes! le jour même de mon malheur, quand mon cœur bouillonnait, il m'eût été doux de mourir, d'être lapidé, mais personne ne se prêta à contenter mon envie! Ensuite, au contraire, quand mon malheur avait mûri, quand je comprenais que mon délire

s'était porté trop loin, et que ma punition avait été hors de proportion avec mes fautes, alors seulement, trop tard, la ville me bannit par force, et eux, qui pouvaient venir à mon aide, eux mes fils, n'en voulurent rien faire; mais, pour s'épargner la faible peine de dire une parole, ils m'ont laissé errer toujours, loin d'eux, fugitif, misérable. Ce sont celles-ci, ce sont mes filles, qui, autant que le leur permet la nature, me fournissent les moyens de subsister, un asile tranquille, l'appui enfin que doivent à un père ses enfants! Mais eux, à leur père ils ont préféré le trône, le sceptre, le gouvernement du pays! Aussi, non, ils ne m'auront pas pour allié, et ils ne jouiront pas du pouvoir dans Thèbes! Cela, je le sais bien, par les oracles qu'Ismène m'apporte, et par ceux dont je me souviens moi-même, ceux que Phœbos rendit jadis sur moi, et qui ont bien fini par se réaliser. Maintenant, qu'ils envoient Créon à ma recherche, ou tout autre chef thébain! Si vous consentez, étrangers, à prendre en main ma défense, de concert avec les augustes Déesses qui protègent ce dème, grâce à vous cette ville aura conquis un sauveur puissant, et mes ennemis seront punis [1].

Le chœur, frappé par l'importance de l'oracle, devient alors plus bienveillant pour Œdipe, et lui indique dans quelles formes il doit accomplir en l'honneur des Euménides un sacrifice expiatoire, pour avoir profané leur bosquet. Ismène se charge de ce soin, tandis que le chœur arrache au vieillard le récit entrecoupé de ses malheurs et de ses crimes. L'arrivée de Thésée met fin à cette scène pathétique. La dignité, la générosité, la délicatesse que Sophocle a prêtées à Thésée en présence d'Œdipe étaient bien faites pour flatter ce qu'il y avait de plus noble dans l'orgueil athénien.

1. Le texte de ce dernier membre de phrase est incertain. Quelques-uns l'établissent de façon à avoir un sens différent : un sauveur puissant pour cette terre, *redoutable pour ses ennemis*. Quoique l'autre texte me semble en somme préférable, il y a doute.

Thésée. — Ayant entendu souvent déjà raconter la perte sanglante de tes yeux, je t'ai reconnu, ô fils de Laïos! au récit qu'est venu me faire le messager, et mieux encore à mesure que je recueillais dans ma route de nouveaux renseignements. Car tes vêtements, car ton aspect infortuné nous font comprendre qui tu es, et, plein de pitié pour toi, je veux t'interroger, ô malheureux Œdipe, pour savoir ce que tu es venu demander à cette ville et à moi-même, toi et avec toi ta malheureuse compagne. Parle : il faudrait que ce que tu demandes fût bien difficile à faire, pour que je ne voulusse pas te rendre ce service. Je n'oublie pas que moi-même j'ai été élevé à l'étranger[1]; comme toi, et plus que personne, au péril de ma vie, j'ai supporté des dangers sur la terre étrangère. Aussi aucun étranger, tel que toi, ne me verra me refuser à l'aider pour son salut. Car je sais que je suis homme, et que demain ne m'appartient pas plus qu'à toi.

Œdipe. — Thésée, en quelques mots, ta générosité m'a permis de me borner à une courte réponse. Tu m'as épargné la peine de dire qui je suis, de quel père je suis né, de quel pays je viens; de sorte que je n'ai plus rien à faire, sinon à exprimer ce que je désire, et j'aurai tout dit.

Thésée. — Apprends-moi donc ce que tu veux, et que je le sache.

Œdipe demande à Thésée la sépulture sur la terre athénienne, et lui promet en échange, sur la foi de l'oracle, que son tombeau deviendra pour le pays une sauvegarde contre les Thébains. Il ajoute, dans une fort belle tirade qui a son intérêt d'allusion à l'histoire athénienne des temps

1. Thésée avait passé son enfance à Trézène, chez Pitthée, son aïeul.

historiques, que les bons rapports qui existent actuellement entre Thèbes et Athènes ne dureront pas toujours. Thésée accorde à Œdipe ce qu'il demande, et le chœur glorifie, dans des strophes justement célèbres, le dème [1] de Colone.

Le Chœur. — En venant dans ce pays aux beaux chevaux, étranger, tu es venu dans le séjour le meilleur de la terre, dans la blanche[2] contrée de Colone, où abonde plus que partout ailleurs le rossignol mélodieux, qui gazouille au fond de ces vertes vallées, habitant le lierre sombre et la feuillée du bois sacré, aux arbres de toute sorte, abrité du soleil et de tous les souffles violents. C'est là que toujours se promène le dieu des orgies bachiques, Dionysos, auquel font cortège ses divines nourrices[3].

Là, sous la rosée céleste, fleurit chaque jour le narcisse aux belles grappes, couronne antique des Grandes Déesses[4], avec le safran éclatant comme l'or. Toujours éveillées, toujours égales, y coulent les sources errantes des ruisseaux du Céphise ; sources fécondantes qui répandent leurs eaux pures dans les plaines de cette terre au vaste sein. Les chœurs des Muses non plus n'ont jamais dédaigné ce pays, ni Aphrodite aux rênes d'or.

Ici pousse un arbre tel que je n'ai pas entendu dire qu'il ait son pareil en Asie, ni dans la grande île dorienne[5] de Pélops, arbre qui n'a pas été planté de main d'homme, qui est né de lui-même, que respectent les lances enne-

1. Ce beau chœur est celui que Sophocle, selon la tradition, lut devant ses juges quand ses fils voulurent le faire frapper d'interdiction. Se souvenir aussi que Sophocle était né à Colone.

2. Terre calcaire et crayeuse.

3. Les Nymphes Hyades (constellation qui mûrit le raisin).

4. Déméter et Coré.

5. Il y a des oliviers dans le Péloponèse et en Asie. Sophocle a voulu dire seulement sans doute que l'olivier est autochtone en Attique.

mies : c'est dans ce pays surtout que verdoie l'olivier au feuillage blanchâtre, nourricier[1] de l'enfance, que ne détruira la main d'aucun envahisseur jeune ou vieux[2]; car le regard toujours vigilant de Zeus Morios[3] et celui d'Athéné aux yeux glauques[4] veillent sur lui.

J'ai encore à célébrer une autre gloire éminente de ma patrie, présent de la puissante Divinité, orgueil particulier de cette terre : elle a de beaux chevaux, de beaux poulains, et la mer qui la baigne! O fils de Cronos, c'est à toi qu'elle doit cette gloire, roi Poséidon, toi qui le premier, en ces lieux, as mis aux chevaux le frein qui les dompte. Et, par l'effort des bras, le vaisseau aux belles rames bondit merveilleusement sur les flots, à la suite des cinquante Néréides[5]!

Comme l'avait fait prévoir Ismène, Créon, suivi d'une troupe de Thébains, arrive et cherche d'abord, par un discours mielleux, à persuader Œdipe de rentrer volontairement à Thèbes. Œdipe répond par un refus indigné; c'est sur la terre athénienne « qu'habitera toujours son Génie vengeur ». Mais Créon, profitant de l'absence momentanée de Thésée, a recours à la violence. En chemin, il a déjà saisi Ismène; il s'empare maintenant d'Antigone, que ne peuvent défendre les vieillards du chœur; il veut enlever de force Œdipe lui-même. Thésée, qui sacrifiait non loin de là à Poséidon, accourt au bruit. Avec une fierté qui flattait le patriotisme athénien, il tient tête à Créon; il se saisit de lui jusqu'à ce qu'Ismène et Antigone

1. Les Athéniens, à la naissance d'un enfant mâle, plaçaient une couronne d'olivier à la porte de la maison. Penser aussi à l'huile employée dans les exercices de la palestre.

2. Allusion à Xerxès (le jeune), et à Archidamos, roi des Spartiates (le vieux).

3. Auquel étaient consacrés les oliviers qu'on appelait *moriai*.

4. Qui a créé l'olivier, selon la légende attique, comme Poséidon le cheval.

5. Les Néréides sont bien cinquante, mais le chiffre peut n'avoir ici qu'un sens indéterminé.

soient retrouvées, et se met à leur poursuite. Après un intermède rempli par les strophes du chœur, il les ramène. Or il a appris, pendant cette courte expédition, qu'un homme, qui se dit parent d'Œdipe, est venu s'asseoir en suppliant auprès de l'autel de Poséidon. Œdipe comprend que l'inconnu est Polynice, mais il se refuse d'abord à se laisser approcher par son fils. Il finit par y consentir, sur les instances de Thésée et d'Antigone. Avec une émotion où entre une grande part de calcul, mais aussi une sincérité qui s'explique assez par l'imminence de la lutte décisive, Polynice demande à Œdipe d'être son allié contre Étéocle et de lui assurer ainsi la victoire. Œdipe ne lui répondrait même pas, s'il ne croyait devoir le faire par égard pour Thésée : il ne répond d'ailleurs que pour maudire son fils ingrat et lui annoncer sa mort fatale, ainsi que celle de son frère. Polynice se retire, après de touchants adieux échangés avec Antigone, mais en se refusant à suivre le conseil qu'elle lui donne de renoncer à son expédition contre Étéocle et de rentrer à Argos ; il s'abandonne à son destin. Alors on entend gronder le tonnerre : le chœur s'épouvante, Œdipe comprend que c'est là le présage de sa mort ; il réclame de nouveau Thésée. A la lueur des éclairs qui se succèdent sans interruption, il donne au roi d'Athènes ses instructions dernières, d'un ton calme et majestueux qui contraste avec ses éclats récents de violence passionnée. Puis, suivi de ses filles et de Thésée, il entre dans le bois sacré pour y chercher le lieu où doit être son tombeau. Après un court chant du chœur, un messager vient faire le récit de sa mort mystérieuse.

Le Messager. — O mes concitoyens! je pourrais me faire comprendre d'un mot : Œdipe est mort. Mais si vous voulez savoir tout ce qui s'est passé, il faut un long discours, et ce ne sont pas des événements sans importance.

Le Chœur. — Ainsi ce malheureux a péri?

Le Messager. — Oui, sache qu'il a fini sa vie de misère[1].

1. Le texte de ce vers est incertain.

Le Chœur. — De quelle façon? Est-ce sans peine, par un bienfait des dieux?

Le Messager. — C'est ici que commence la merveille. Comment il est parti d'ici, tu le sais, tu l'as vu : il n'avait pas besoin de se laisser guider par un ami, mais c'était lui-même qui nous guidait tous. Une fois arrivé au chemin abrupt qui s'enfonce dans la terre[1] par un escalier d'airain, il s'est arrêté à l'entrée d'une des routes qui se croisent à ce carrefour, près du bassin de métal[2] où est conservé le souvenir des engagements solennels échangés entre Thésée et Pirithoüs. Entre ce bassin et le rocher de Thoricos, près du poirier creux et du tombeau de pierre[3], il s'est assis, puis il a délié ses vieux vêtements. Cela fait, il a appelé ses filles, leur enjoignant de lui apporter de l'eau pure pour le bain et les libations. Elles alors se sont dirigées vers la colline qui a vue[4] sur le temple de Déméter, déesse de la verdure, et ont accompli aussitôt ses ordres. Elles l'ont purifié et revêtu des vêtements qui lui convenaient. Quand il a eu ainsi obtenu tout ce qu'il désirait, et toutes ses demandes étant satisfaites, les grondements de Zeus souterrain se sont fait entendre[5], et, à ce bruit, les jeunes filles ont tremblé. Elles sont tombées en pleurant aux genoux de leur père, et elles ne cessaient pas de se frapper la poitrine et de se lamenter sans fin. Mais lui, dès qu'il entendit ces tristes accents, ayant étendu ses mains sur elles, s'écria : « O mes filles,

1. Ce souterrain menait, croyait-on, au Tartare. Au début de la pièce, le passant l'a décrit à Œdipe.

2. Un bassin d'airain scellé dans le sol, où Thésée et Pirithoüs avaient égorgé les victimes, avant de s'associer pour descendre ensemble aux Enfers.

3. On ne sait rien de ce rocher, de ce poirier, et de ce tombeau que ce que Sophocle en dit ici.

4. Texte et sens incertains.

5. Un tremblement de terre.

ce jour va vous enlever votre père. Tout est fini pour moi, et vous n'aurez plus la peine de me procurer ma subsistance, peine dure, je le sais, mes enfants! Mais un seul mot va vous récompenser de toutes ces fatigues! Il n'est pas possible que nul vous aime plus que moi, que moi dont vous allez être désormais privées. » Ainsi ils gémissaient, sanglotaient à l'envi en s'embrassant. Quand ils ont eu fini de se lamenter, et qu'on n'entendit plus aucun cri, dans ce silence, tout à coup une voix l'appela, et nous sentîmes tous nos cheveux se dresser d'effroi. Car la Divinité répétait ses appels : « Allons, allons, Œdipe, pourquoi tarder? Il y a trop longtemps déjà que ton destin attend. » Dès qu'il a eu entendu les appels du Dieu, il a demandé qu'on fît venir près de lui notre roi, Thésée. Quand Thésée a été présent, il lui a dit : « O ami, donne ta main fidèle en gage de protection à mes enfants, et vous, mes filles, donnez-lui votre main aussi. Promets-moi que tu ne les livreras jamais de plein gré, et que tu les traiteras toujours avec bienveillance. » Thésée alors, en homme généreux, sans hésiter, a promis; quand il l'a eu fait, sur-le-champ Œdipe a touché de ses mains débiles ses filles, et a dit : « O mes enfants, armez-vous de courage et sortez de ces lieux. Ne prétendez pas voir ou entendre ce qu'il vous est interdit de voir et d'entendre. Allez sans retard; que seul Thésée soit présent et voie ce qui se passera, car cela le concerne. » Telles sont les paroles que tous nous avons entendues; et nous suivions en gémissant les jeunes filles. Quand nous avons été partis, nous nous sommes retournés bientôt. Et nous n'avons plus vu Œdipe nulle part, mais Thésée se couvrait les yeux et la tête de ses mains, comme en face d'un spectacle terrible et impossible à regarder. Puis, après un très court instant, nous le voyons invoquer à la fois la Terre et l'Olympe, résidence des Dieux. Comment cepen-

dant Œdipe a péri, aucun mortel ne le pourrait dire, sauf Thésée. Il n'a pas été frappé par la foudre venue du ciel, ni enlevé par une tempête venue de la mer[1] à ce moment. Mais quelque messager des Dieux sans doute l'a emmené, ou bien le séjour souterrain des morts, où la douleur ne pénètre pas, s'est ouvert devant lui. Non, il ne faut pas le pleurer, et il n'est pas parti dans le malheur et l'infortune, mais son destin est merveilleux entre tous. Si maintenant mon récit semble insensé à quelques-uns, je ne me défendrai pas certes auprès d'eux.

La tragédie se termine par les lamentations d'Antigone et d'Ismène. Cette scène de deuil (c'est ce que les Grecs appelaient un commos) est ici d'ailleurs fort adoucie, et ce beau drame, d'une beauté sereine et reposée, se termine par un épilogue d'un pathétique mesuré et religieux.

LES TRACHINIENNES

Les *Trachiniennes* (dont la date est inconnue) sont, à tout prendre, la moins remarquable des tragédies de Sophocle que nous possédions encore. Elles n'en offrent pas moins de grandes beautés, soit dans la conception du personnage de Déjanire, l'épouse jalouse d'Hercule, soit dans le tableau des derniers moments du héros, où le poète a fait preuve, comme dans certaines parties du *Philoctète*, d'un art si audacieux et si mesuré à la fois.

La tragédie des *Trachiniennes* s'ouvre par un long monologue de *Déjanire*, où nous apprenons comment Héraclès la délivra

1. C'est ainsi qu'on expliquait d'ordinaire les disparitions mystérieuses.

du fleuve Achéloos, qui la voulait pour femme, et l'épousa lui-même. Depuis elle vit dans une inquiétude perpétuelle, à cause des longues et fréquentes absences du héros. Cette fois, tandis que, depuis le meurtre d'Iphitos[1], elle est réfugiée à Trachine, le héros est encore parti et quinze mois se sont passés sans qu'on ait eu de ses nouvelles. Ce qui avive les craintes de Déjanire, c'est qu'avant de partir il lui a remis, comme s'il prévoyait un sort fatal, une tablette renfermant ses dernières volontés. Cependant son fils Hyllos vient lui annoncer qu'on a enfin quelques nouvelles : Héraclès a, dit-on, passé un an en servage auprès d'une femme de Lydie[2], et maintenant il entreprend une expédition contre la ville d'Eurytos, en Eubée. Or, Déjanire sait, par une confidence du héros lui-même, que ce doit être là le dernier de ses travaux, après lequel il trouvera le repos ou la mort. Hyllos, quand sa mère lui a confié ce secret, part à la recherche de son père, et le chant du chœur, formé par les femmes de Trachine, célèbre les travaux d'Héraclès et essaie de rendre la confiance à Déjanire.

Déjanire explique alors avec plus de précision les raisons de ses craintes : si Héraclès, avant son départ, lui a remis son testament, c'est qu'il savait par l'oracle de Dodone qu'il était parvenu maintenant à la crise décisive de sa vie. Mais un homme de la ville vient en hâte annoncer qu'Héraclès arrive vainqueur ; son héraut Lichas serait déjà là s'il n'était arrêté par la foule avide de nouvelles. En effet, à peine les femmes du chœur ont-elles chanté un joyeux péan à Apollon et à Artémis, que Lichas paraît, confirme la victoire d'Héraclès, retenu encore par les sacrifices qu'il offre à Zeus, et raconte les aventures du héros pendant sa longue absence ; en même temps, il est chargé de conduire les captives conquises par son maître dans la ville d'Eurytos. Parmi celles-ci, Déjanire en a bientôt discerné une, qui a l'air de noble race ; elle voudrait

1. Voici, en abrégé, la légende qui sert de point de départ au drame : Héraclès est outragé par Eurytos, roi d'Œchalie, et se venge en lui enlevant ses cavales ; il tue Iphitos venu à Tirynthe pour les reprendre ; à la suite de ces faits, lui-même est vendu en Lydie, à Omphale ; rendu à la liberté, il prend Œchalie, et tue Eurytos et ses fils.

2. Omphale.

savoir son nom, mais Lichas feint de l'ignorer, et la captive garde le silence. Déjanire ignorerait donc qu'elle se trouve en présence d'Iole, fille d'Eurytos, si elle n'en était prévenue, après le départ de Lichas, par l'homme qui, précédemment déjà, lui a appris le premier l'approche d'Héraclès ; cet homme a entendu raconter à Lichas, avant qu'il abordât Déjanire, qu'Héraclès est épris d'Iole, et que c'est pour la conquérir, non pour venger une vieille injure, qu'il a fait la guerre à Eurytos.

Déjanire interroge de nouveau Lichas et, comme il se dérobe encore, elle feint d'être disposée à supporter sans jalousie l'amour d'Héraclès pour Iole : n'est-elle pas assez accoutumée aux infidélités de son époux ? Lichas se laisse prendre à cette ruse et avoue la vérité. Le chœur, rassuré, chante la gloire de Déjanire, dont l'amour fut disputé par Héraclès et Achéloos. Mais celle-ci revient bientôt et fait confidence aux Trachiniennes qu'elle redoute vivement, au contraire, d'être délaissée par son époux pour sa rivale ; car elle se sent vieillir. Aussi s'est-elle décidée à lui envoyer en don, par Lichas, une tunique trempée dans le sang du centaure Nessos ; le centaure, en mourant, lui a appris que grâce à ce sang elle disposerait d'un philtre qui lui assurerait la fidélité d'Héraclès. Lichas se charge du coffret scellé qui renferme la tunique, et le chœur chante avec joie le retour prochain du héros.

Lichas est parti, et Déjanire revient effrayée. Comme le lui avait recommandé Nessos, elle avait toujours gardé soigneusement le sang précieux à l'abri des rayons du soleil. Mais voici que la laine dont elle vient de se servir pour enduire de ce sang la tunique, frappée par un rayon, s'est subitement consumée. Elle devine que Nessos l'a trompée, que le philtre n'est pas un philtre d'amour, mais un philtre mortel qui fera périr son époux. Or, Hyllos accourt précisément : sa mère avait deviné juste. Il raconte, dans un très émouvant récit, comment Héraclès, à peine s'était-il revêtu de la tunique, s'est senti gagné de souffrances atroces et comment il a précipité Lichas dans les flots. Cela s'est passé encore en Eubée, pendant que le héros sacrifiait à Zeus. Hyllos l'a ramené maintenant sur le continent et le précède de quelques instants, pour annoncer la fatale nouvelle et maudire sa mère. Le chœur se lamente.

car la nourrice de Déjanire vient annoncer le suicide de sa maîtresse. Cependant Héraclès lui-même apparaît, soutenu par son fils et par un vieillard. La dernière partie du drame est le tableau, tantôt déchirant, tantôt sublime, de l'agonie du héros, douloureuse et noblement supportée; comme nous le verrons plus tard dans le *Philoctète*, la description poignante de la souffrance physique s'unit ici à la peinture de la plus haute force morale. Voici quelques extraits de ces scènes finales.

ENTRÉE D'HÉRACLÈS

Hyllos. — Hélas! mon père, hélas! comme ton malheur me désole! Quel désastre! Que faire? hélas!

Le Vieillard. — Silence! mon fils, ne réveille pas la douleur sauvage de ton redoutable père! Tout gisant qu'il est, il vit! Mords ta langue et retiens-la.

Hyllos. — Qu'as-tu dit, vieillard? Vit-il encore?

Le Vieillard. — Ne prendras-tu pas garde de rompre le sommeil auquel il a cédé, et de rappeler, de faire renaître un accès de son mal terrible?

Hyllos. — Ah! mon esprit troublé ne peut supporter sa douleur!

Héraclès. — O Zeus! où suis-je? chez quels hommes me trouvé-je, abattu par des souffrances incessantes? Hélas! infortuné! de nouveau mon mal maudit me dévore! Ah!

Le Vieillard. — Ne t'avais-je pas dit combien il valait mieux faire taire ta douleur, et ne pas dissiper le sommeil qui couvrait ses paupières?

Hyllos. — C'est que je ne puis endurer le spectacle de cette souffrance.

Héraclès. — O vous, autels de Cénée[1]! Comme tu m'as récompensé de mes offrandes, ô Zeus! Quel tourment tu

1. Le promontoire de Cénée, où l'on adorait Zeus. C'est là qu'Héraclès avait sacrifié au dieu, après la prise d'Œchalie.

m'as infligé, quel tourment! Puissé-je ne l'avoir jamais vu de mes yeux, ce jour où m'a frappé l'incurable mal qui cause mon délire! Par quel charme, par quel remède le conjurer? Qui le pourrait, à part Zeus? Ah! ce serait un miracle! Hélas! hélas! laissez-moi, laissez-moi me coucher, laissez-moi me coucher pour la dernière fois! Où me touchez-vous? où me posez-vous? Vous me tuez! vous me tuez! Vous avez réveillé ma douleur apaisée! La voilà, ah! ah! elle revient! D'où êtes-vous[1], ô les plus méchants de tous les Grecs! des Grecs que j'ai sauvés cependant, au péril de ma vie, moi qui sur mer et sur terre ai purgé le monde de tant de fléaux! Et maintenant, pour guérir mon mal, nul ne me donnera ni feu, ni glaive secourable! Ah! ah! nul ne me coupera la tête, pour me délivrer d'une vie odieuse! Hélas! hélas!

Le Vieillard. — O fils de cet homme, soutenir[2] ce fardeau est au-dessus de mes forces! Viens à mon aide. Tu peux secourir ton père mieux que moi!

Hyllos. — Me voilà, mais je ne trouve ni en moi ni chez les autres le moyen de lui faire oublier ses douleurs : Zeus seul le peut.

Héraclès. — O mon fils, où es-tu? Ici, ici, prends-moi, soulage-moi. Ah! Dieu! L'affreux mal, terrible et sauvage, s'élance de nouveau, s'élance pour me faire périr. O Pallas! Pallas! ma souffrance renaît. Mon fils, aie pitié de ton père! tire ton épée, tu n'as pas de blâme à craindre; frappe-moi à la gorge. Guéris ma souffrance, mon délire, œuvre de ta mère impie. Ta mère, ah! que je la voie périr ainsi, comme moi-même! O doux Hadès! frère de Zeus! hâte mon destin! couche-moi, couche-moi, achève un infortuné!

1. Héraclès méconnait, dans son délire, les fidèles amis qui l'entourent.

2. Le vieillard invite Hyllos à le remplacer pour soutenir Héraclès.

Le Chœur. — J'ai frémi en apprenant ce malheur, ô mes amis ! le malheur terrible de ce chef illustre !

Héraclès. — Ah ! que de malheurs cuisants, terribles même à redire, de mes mains, de mon dos, j'ai supportés ! Et cependant ni l'épouse de Zeus, ni l'odieux Eurysthée ne m'ont jamais prescrit rien d'aussi redoutable que la fille astucieuse d'Œnée, quand elle m'a fait appliquer à mes épaules ce vêtement tissé par les Érinnyes, qui cause ma mort ! Collé à mon corps, il ronge à fond mes chairs, il pénètre dans mon flanc et dévore mes artères ; déjà il a bu mon sang généreux, et je me sens périr dans tout mon corps, maîtrisé par cette entrave mystérieuse. Et cela, ni la lance guerrière, ni l'armée des Géants nés de la Terre, ou la force des bêtes féroces, ni Grec, ni Barbare, ni homme d'aucun pays que j'aie purgé de ses maux, nul ne l'a pu jamais ! Une femme, oui une femme et non un homme, seule m'a vaincu, sans l'aide du fer. O mon fils, montre que tu es bien mon fils, et ne me préfère pas ta mère, qui n'est ta mère que de nom. Livre-la-moi de tes mains, va la chercher toi-même dans sa demeure, pour que je sache bien si mon sort doit t'affliger plus que le sien, quand elle sera justement punie. Va, mon fils, va sans crainte. Prends pitié de ton père que tous prennent en pitié ! Ah ! j'ai poussé des gémissements comme une jeune fille ! et nul ne pourrait dire qu'il m'a vu jamais auparavant faiblir ainsi, mais toujours je supportais mes maux sans me plaindre : maintenant mon malheur m'a rendu semblable à une femme....

Cependant Hyllos parvient à calmer un instant le héros ; il en profite pour lui apprendre que Déjanire s'est punie elle-même ; il lui révèle aussi dans quelle intention elle avait agi et que c'est le sang de Nessos qui lui a servi à imbiber la tunique. Dès lors, le héros comprend que sa dernière heure

est venue[1], et cette certitude même lui rend son courage. Il ne songe plus désormais qu'à donner à Hyllos les instructions nécessaires, afin qu'on lui élève, sur le rocher d'Œta, le bûcher sur lequel il doit finir sa vie. Il les donne avec précision, il relève lui-même le courage de son fils, il lui confie Iole et l'oblige à promettre qu'il la prendra pour femme. Maintenant il peut mourir.

Héraclès. — C'est bien; et à cette promesse ajoute encore, sans retard, un bienfait. Avant la crise, avant l'accès fatal, place-moi sur le bûcher. Allons! hâtez-vous, emportez-moi. Cette accalmie de mes maux, c'est ma fin suprême.

Hyllos. — Rien n'empêchera ta volonté de s'accomplir, puisque c'est ta volonté, puisque c'est ton ordre.

Héraclès. — Allons! avant que mon mal se réveille, ô mon âme courageuse! mets à ma bouche un frein solide, un frein d'acier! Fais taire mes cris, subis avec joie l'épreuve involontaire!

Hyllos. — Gardez-moi, compagnons, beaucoup d'indulgence pour ce que je dois faire, et reprochez aux Dieux ces événements! Le Dieu qui avait engendré ce héros, le Dieu qu'Héraclès appelait son père, le laisse souffrir ainsi! L'avenir, nul ne le prévoit. Le présent est pour nous plein de peine, pour eux plein de honte, cruel surtout pour cet homme, qui souffre plus qu'aucun homme! Et toi non plus, jeune fille[2], ne reste pas ici, toi qui viens de voir d'affreuses morts[3], tant de souffrances inouïes, toutes œuvre de Zeus.

1. Une prédiction de son père lui revient à la mémoire, et lui donne cette certitude, confirmée qu'elle est par un oracle de Dodone.
2. Hyllos s'adresse à Iole, qu'il invite à le suivre auprès du bûcher d'Héraclès.
3. Celle de Déjanire; pluriel poétique.

PHILOCTÈTE

Le *Philoctète*, joué en 409, est par conséquent une des dernières œuvres de Sophocle, et, comme l'*Œdipe à Colone*, qui est encore postérieur, c'est cependant une des plus belles. Le sujet avait été déjà traité par Eschyle et par Euripide; mais Sophocle, en le reprenant, le conçut d'une façon tout à fait originale. La tragédie est également remarquable par la marche de l'action, aussi simple qu'habile, par la peinture des caractères et par le style.

Les Grecs, dans leur navigation vers Troie, ont abandonné à Lemnos, sur le conseil d'Ulysse, Philoctète blessé au pied. Dix ans sont passés, et le devin Hélénos a prédit que Troie ne serait prise que par celui qui posséderait les flèches d'Hercule : or elles sont en possession de Philoctète. Ulysse, accompagné de Néoptolème, fils d'Achille, est chargé par les Grecs d'aller les prendre. Au début de la pièce, nous les voyons aborder sur la côte de Lemnos.

Ulysse. — Voici, sur cette terre de Lemnos, baignée de tous côtés par les flots, la plage déserte et que ne foulent point les mortels, où jadis, ô toi qui eus pour père le plus vaillant des Grecs, ô fils d'Achille, Néoptolème, j'ai déposé le Malien[1], le fils de Pœas, selon l'ordre que m'avaient donné nos chefs. Un ulcère dévorait son pied, et nous ne pouvions plus accomplir en paix les libations et les sacrifices, car sans cesse il emplissait le camp tout entier de ses clameurs sauvages, de ses plaintes de mauvais augure, criant, se lamentant. Mais à quoi bon rappeler tout cela? Ce n'est pas le moment de discourir. Prenons garde qu'il n'apprenne ma venue, et que je ne perde le fruit du

1. Nom que portaient les populations voisines du golfe Maliaque. Le Malien, c'est ici Philoctète, fils de Pœas.

stratagème grâce auquel j'espère que je vais le surprendre. Maintenant, à toi de me prêter ton aide. Regarde si tu vois quelque part un rocher à deux ouvertures, tel que dans l'hiver il offre une double exposition au soleil, et que dans l'été, par un couloir à deux issues, le souffle de l'air y envoie le sommeil. Un peu au-dessus de l'antre, à gauche, tu verras sans doute une eau de source, si elle n'est pas à sec. Approche-toi de ce lieu en silence, et dis-moi si Philoctète est encore là, ou s'il se trouve ailleurs. Alors tu entendras la suite de ce discours. Je te dirai ce qu'il faut faire, et tous deux nous agirons de concert.

La grotte est tout près ; Néoptolème la découvre aussitôt, et la décrit, avec le mobilier sommaire qu'elle renferme ; une litière, un vase de bois grossier, quelques tisons, quelques linges tachés de sanie. Philoctète n'est donc pas loin. En attendant qu'il se montre, Ulysse fait la leçon au jeune Néoptolème. Il s'agit de tromper Philoctète, de lui faire croire que le fils d'Achille, appelé par les Grecs comme pouvant seul leur assurer la prise de Troie, s'est vu refuser les armes de son père, et, de dépit, s'en retourne chez lui. Puis quand Néoptolème aura gagné ainsi sa confiance, il faudra lui ravir son arc et ses flèches. Ulysse déploie toute son habileté pour imposer ce subterfuge au fils d'Achille, dont la nature jeune et candide répugne à la fourberie, et rougit d'avance d'en être complice : il préférerait s'emparer par force, ouvertement[1], de Philoctète ; il se laisse cependant convaincre, et attend Philoctète, tandis qu'Ulysse regagne le vaisseau qui les a amenés. Après un chant du chœur[2], qui s'entretient avec Néoptolème,

1. L'invention de ce rôle si intéressant de Néoptolème est sans doute l'originalité principale du drame de Sophocle ; chez Eschyle, c'est Ulysse seul qui allait trouver Philoctète ; chez Euripide, Ulysse et Diomède.

2. Le chœur joue en somme dans Philoctète un rôle moins important que dans les autres drames de Sophocle : il prend une part moins importante à l'action et ne chante même que des morceaux plus courts et plus simples de rythme. Il est composé des compagnons d'Ulysse et de Néoptolème.

Philoctète paraît, et, reconnaissant des Grecs, exprime sa surprise et sa joie :

Philoctète. — O étrangers! qui êtes-vous? par quelle aventure avez-vous abordé dans cette terre inhospitalière et déserte? De quelle patrie, de quelle race dois-je vous croire issus? Vous portez bien, je le vois, le costume grec, qui m'est si cher! Mais je veux entendre votre voix. N'ayez nulle crainte; ne vous laissez pas effrayer par mon aspect sauvage. Ayez plutôt pitié d'un malheureux, abandonné à lui-même, seul, sans amis. Répondez à sa voix, puisque vous semblez venir en amis. Oui, répondez-lui : ne lui refusez pas ce qu'il vous accorde[1].

Néoptolème. — Étranger, nous sommes bien des Grecs; sache-le d'abord, car c'est ce que tu désires apprendre.

Philoctète. — O sons qui me remplissent de joie! qu'il est doux, après si longtemps, d'entendre la langue de son pays! Quel besoin, ô mon fils, t'a fait aborder, t'a conduit ici? quel dessein? quel vent ami? dis-moi tout cela, que je sache qui tu es.

Néoptolème. — Je suis né sur la terre de Scyros qu'entourent les flots; je retourne dans ma patrie; on me nomme le fils d'Achille, Néoptolème. Tu sais tout maintenant.

Philoctète. — O fils d'un père qui me fut si cher, d'une terre qui m'est chère, ô nourrisson du vieux Lycomède! comment as-tu abordé dans cette terre? d'où viens-tu?

Néoptolème. — C'est d'Ilion que je viens maintenant.

Philoctète. — Qu'as-tu dit? Mais tu n'étais pas avec nous, au départ, quand nous avons fait voile contre Ilion?

Néoptolème. — Toi aussi, tu as donc pris part à cette entreprise?

1. C'est-à-dire : parlez-lui, puisque lui-même vous parle.

PHILOCTÈTE. — O mon fils, tu ne sais donc pas quel est celui que tu vois?

NÉOPTOLÈME. — Comment reconnaîtrais-je celui que je n'ai jamais vu?

PHILOCTÈTE. — Tu n'as donc jamais entendu mon nom, jamais appris par la renommée les maux qui me faisaient périr?

NÉOPTOLÈME. — Sache que j'ignore tout ce dont tu me parles.

PHILOCTÈTE. — Infortuné que je suis! comme les Dieux me haïssent! Ainsi jamais, même sur la terre grecque, n'est parvenu le bruit de mon malheur! Et les impies qui m'ont abandonné ici en rient tout bas, tandis que s'envenime et s'accroît ma souffrance! O mon enfant, ô fils d'Achille! celui que tu vois, c'est celui qui, tu l'as sans doute entendu dire, est le possesseur des armes d'Héraclès; c'est le fils de Pœas, Philoctète, que les deux chefs de l'armée[1] et Ulysse, le roi des Céphalléniens, ont jeté ici ignominieusement, dans la solitude, dévoré par un mal terrible, blessé par la dent sauvage de la vipère homicide! Ils sont partis, mon fils, me laissant ainsi, tout seul avec mon mal, après que, venant de l'île de Chrysé[2], leur flotte eut abordé ici! Quand ils me virent, après la fatigue de la traversée, dormant d'un heureux sommeil sur cette plage, à l'abri de cet antre, ils m'abandonnèrent, ils partirent, me laissant, comme à un misérable, quelques linges, et un peu de nourriture! Ah! que pareil sort les puisse frapper! Et toi, mon fils, quel réveil crois-tu que fut le mien, après leur fuite? quelles larmes, quels gémissements, quand je vis que toute la flotte avait disparu, qu'il n'y avait aucun homme en ce désert, pour m'aider, pour prendre soin de ma plaie, et quand, explo-

1. Agamemnon et Ménélas, les deux Atrides.
2. L'île où Philoctète avait été mordu par la vipère.

rant tous ces lieux, je n'y trouvai rien, rien que mon chagrin, mais de celui-là, quelle abondance, ô mon fils! Cependant les jours succédaient aux jours, et sous ce pauvre abri, il me fallait vivre. Ce dont j'avais besoin pour me nourrir, cet arc me le procurait ; grâce à lui je frappais les colombes ailées ; ce qu'atteignait la flèche lancée par mon arc, infortuné, je le rapportais moi-même, traînant mon malheureux pied ; et, si j'avais besoin d'eau, si la glace s'était formée, comme il arrive en hiver, et s'il me fallait briser un peu de bois, je devais me procurer tout cela moi-même, marchant à grand'peine. Puis je n'avais pas de feu, mais il me fallait frotter la pierre contre la pierre pour en faire jaillir la flamme cachée, la flamme secourable. Car la demeure que j'habite, pourvu que j'aie du feu, me fournit tout ce dont j'ai besoin, sauf la guérison de ma souffrance. Maintenant, ô mon fils! apprends ce qui concerne cette île. Nul matelot ne s'en approche de son gré ; car elle n'a pas de port, pas de ville où le navigateur s'enrichisse par le négoce, ou reçoive l'hospitalité. Les hommes sages ne viennent pas aborder ici. Peut-être, diras-tu, quelqu'un y est venu, contre son gré : car, dans un si long temps, beaucoup de choses de ce genre arrivent à un homme. Oui, mais s'il en vient, ô mon fils, ils ont pitié de moi, en paroles, et, apitoyés, ils me donnent un peu de nourriture, ou quelques vêtements, mais nul ne veut, quand je le demande, me ramener dans ma demeure, et je dépéris, infortuné, nourrissant depuis dix ans, dans la faim et le malheur, ma plaie insatiable. Voilà ce que m'ont fait les Atrides, ô mon enfant, ce que m'a fait Ulysse! Puissent les Dieux de l'Olympe leur réserver de pareils maux, en punition de ceux que je souffre!

Néoptolème joue d'abord son rôle à merveille. Il conte avec beaucoup de vraisemblance, dans un simple et beau récit, l'injure imaginaire dont il se dit victime. Philoctète se réjouit de se trouver en présence d'un ennemi des Atrides et d'Ulysse, en même temps qu'il s'afflige d'apprendre la mort d'Ajax, d'Achille, d'Antiloque, de Patrocle, de tous ceux qu'il aimait, tandis que survivent ceux qu'il poursuit de sa haine. Puis, comme Néoptolème lui fait ses adieux, il le supplie, dans une tirade pathétique, de l'emmener avec lui, dans son vaisseau, « fût-ce en le reléguant dans la sentine, dans quelque coin de la proue ou de la poupe où il ne gènera guère les autres ». Néoptolème feint un instant de résister, puis de se rendre à ses prières, quand surviennent, envoyés par Ulysse, deux des matelots du navire, dont l'un se fait passer pour un marchand, n'appartenant pas à l'équipage du fils d'Achille, et venant d'aborder par hasard au même endroit : il vient apprendre, dit-il, à Néoptolème que les Grecs ont envoyé à sa poursuite le vieux Phénix [1] et les fils de Thésée [2]; il affirme en même temps qu'Ulysse et Diomède sont partis de leur côté à la recherche de Philoctète, parce qu'Hélénos [3], fait prisonnier par Ulysse, a prédit aux Grecs qu'ils ne triompheraient pas de Troie sans son concours. Il faut donc se hâter. Philoctète cependant veut auparavant revoir son antre, pour y prendre une herbe qui lui sert à soigner sa plaie. Quand il en revient, après un intermède rempli par les chants du chœur, un accès de son mal terrible, décrit avec une vérité [4] simple et puissante par Sophocle, le saisit soudain. Pendant cette crise, il confie à Néoptolème son arc et ses flèches : car il sait qu'à ses accès un sommeil accablant succède toujours, et Néoptolème seul peut sauver ses armes des mains d'Ulysse et de Diomède, s'ils surviennent à l'improviste. Philoctète s'endort

1. Précepteur d'Achille.

2. Acamas et Démophon, que l'*Iliade* ne nomme pas comme ayant pris part à la guerre de Troie, mais que nommait au contraire Arctinos, dans la *Prise d'Ilion*.

3. Fils de Priam, et devin, comme Cassandre.

4. Cette peinture hardie de la souffrance physique, devant laquelle les tragiques grecs n'ont pas hésité, est ici sobre et mesurée autant que saisissante.

enfin, tandis que le chœur chante un hymne au Sommeil. Mais le spectacle de sa souffrance a ému jusqu'au fond de l'âme le jeune Néoptolème.

Quand Philoctète se réveille, le courage manque au fils d'Achille pour conduire à son terme le stratagème conçu par Ulysse, et le remords l'emporte dans son âme naturellement franche. Il éclate tout à coup : « Non, je ne te cacherai rien; il faut partir pour Troie, vers les Achéens et l'armée des Atrides. » Aussitôt Philoctète refuse, réclame son arc. Mais Néoptolème ne consent pas à le lui rendre, et le héros irrité essaye encore de l'ébranler par ses plaintes :

.....[1] Que m'as-tu fait? par quels mensonges tu m'as trompé! Tu as eu ce courage, quand tu me voyais t'implorer, te supplier, ô misérable! Tu m'as arraché la vie, en m'enlevant mon arc. Rends-le-moi, je t'en conjure, rends-le-moi, je t'en supplie, mon enfant. Au nom des Dieux, ne m'enlève pas ma vie! Infortuné que je suis, il ne me répond pas même, il détourne ses regards, comme s'il ne voulait plus me le rendre! O ports! ô promontoires! ô bêtes sauvages des montagnes, au milieu desquelles je vis! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains, car je n'ai que vous à qui me plaindre, à vous les témoins accoutumés de mes maux! Voyez comment m'a traité le fils d'Achille! Il m'avait juré de me ramener dans ma patrie, il m'emmène à Troie! il avait mis sa main dans la mienne, et il m'enlève l'arc sacré d'Héraclès, du fils de Zeus, pour le montrer aux Grecs comme sa proie! il m'entraîne de force, comme si je pouvais lui résister! il ne voit pas qu'il se saisit d'un cadavre, d'une ombre[2], d'un vain fantôme! Si j'avais ma force, non, il n'aurait pas triomphé de moi, puisque, tel même que je suis, il ne

1. J'omets le premier vers de la tirade, qui est obscur, et dont le texte est peut-être altéré.

2. Mot à mot : l'ombre d'une fumée, expression proverbiale.

m'a vaincu que par la ruse. Mais maintenant, malheureux, j'ai été trompé! que me faut-il faire? Rends-le-moi, Ah! rentre en toi-même. Que dis-tu? Tu te tais? Je suis perdu, infortuné! O grotte à la double ouverture, je vais rentrer sous ton abri dépouillé, sans ressources. Je vais dépérir, seul dans cet antre, n'ayant plus mon arc pour tuer les oiseaux ailés ou les bêtes de la montagne! C'est moi-même, infortuné, dont le cadavre servira de pâture aux animaux dont je me nourrissais! Ceux que je chassais naguère me chasseront maintenant; et ma mort, compensation de leur mort, sera causée par ce jeune homme qui semblait étranger au mal! O toi, ne meurs pas, avant que je sache si tu ne te repentiras pas; sinon, péris misérablement! [1]

Néoptolème, de plus en plus ému, va céder à ces objurgations passionnées de Philoctète, lorsque Ulysse, qui a pressenti le danger, paraît tout à coup. Puisque la ruse n'a pas réussi, Ulysse emploiera la force : il fera saisir Philoctète par ses matelots. Mais, comme le héros résiste, Ulysse lui déclare qu'il suffit aux Grecs d'avoir l'arc d'Héraclès : Teucer, l'habile archer, saura bien s'en servir à la place de Philoctète. Après cette déclaration, il part, emmenant Néoptolème, tandis que, à la prière de ce dernier, le chœur reste auprès de Philoctète, en attendant que les apprêts du départ soient achevés, pour essayer de le fléchir encore. Après de nouvelles lamentations, qui s'épanchent en une série de belles strophes lyriques, entrecoupées par les conseils et les prières du chœur, Philoctète reste inflexible, et le chœur va se retirer, quand revient, toujours tourmenté par ses remords, Néoptolème, que poursuit Ulysse. Malgré les efforts et les menaces de celui-ci, il rend à Philoctète l'arc, mais l'empêche de s'en servir, dans un

1. Le morceau a été paraphrasé admirablement par Fénelon (*Télémaque*, livre XII), et je me suis servi souvent de cette paraphrase, qui le plus souvent même n'est qu'une traduction. Tout ce récit de Fénelon est d'ailleurs à lire, et à comparer avec le drame de Sophocle qui l'a inspiré.

premier mouvement de fureur, contre son ennemi Ulysse. Il essaye alors de nouveau de l'attendrir, de le décider à partir volontairement pour Troie, l'ébranle un moment, mais pour le voir reprendre aussitôt son attitude intraitable, et finit, sur ses instances, par consentir à le ramener dans sa patrie. Tous deux se préparent au départ, Philoctète appuyé sur Néoptolème; mais l'apparition subite d'Héraclès les arrête. L'intervention du Dieu[1] met fin au drame. Héraclès ordonne à Philoctète de céder, de partir pour Troie, qu'il doit conquérir, après avoir été guéri de son mal, et avoir percé de ses flèches Pâris. Philoctète, avant de monter dans le vaisseau qui va l'emmener, adresse à l'île où il a vécu de poétiques adieux.

Philoctète. — Que maintenant, en partant, j'invoque ce pays. Adieu, grotte qui fus mon asile, et vous nymphes qui arrosez ces prairies, et toi mer au mâle murmure, et toi promontoire d'où souvent, dans mon antre même, les embruns vinrent mouiller ma tête. Souvent aussi, dans ma détresse, la montagne d'Hermès[2] me renvoya l'écho de ma voix. Et maintenant, ô sources, ô fontaine Lycienne[3], je vais vous quitter, il faut que je vous quitte! Ah! je ne l'espérais pas! Adieu, terre de Lemnos que la mer environne, laisse-moi partir sans reproche, donne-moi une traversée favorable; que j'arrive au but que le tout-puissant Destin m'assigne! Que j'aille où m'appellent mes amis[4], où m'entraîne la Divinité toute-puissante, dont s'accomplissent les décrets!

Le Chœur. — Tous ensemble, partons, en invoquant les nymphes marines, pour qu'elles nous donnent un voyage heureux!

1. Ce dénouement, par l'intervention d'une Divinité, est conforme au procédé dont a trop souvent usé Euripide. On ne saurait cependant le critiquer comme nombre de dénouements de ce dernier.
2. Montagne de l'île de Lemnos.
3. Source consacrée à Apollon Lycien, selon le scholiaste.
4. Héraclès et Néoptolème.

EURIPIDE

EURIPIDE

NOTICE.

Il courait chez les anciens, sur Euripide, beaucoup plus de légendes encore que sur Sophocle ou Eschyle. Voici ce qu'on sait de sûr ou de très probable de sa vie.

Euripide, fils de Mnésarchos ou Mnésarchidès et de Clito, naquit, selon la tradition la plus commune, à Salamine, en 480, le jour même de la défaite de Xerxès[1]. Les comiques, Aristophane surtout, ont criblé de railleries son père, cabaretier, disent-ils, ou marchand de comestibles, et sa mère, vendeuse de légumes; mais les comiques sont fort loin de pouvoir être crus sur parole. Quoi qu'il en soit, son éducation semble avoir été bonne. On le représente comme ayant subi particulièrement l'influence des sophistes Prodicos et Protagoras, et du philosophe Anaxagore, comme lié avec Socrate. Sa vie fut toute d'étude et de travail. De goûts solitaires, d'humeur moins gaie que Sophocle, il vivait volontiers, nous dit-on, retiré à Salamine. Sur sa vie privée, sur son mariage avec Chœrilé, fille de Mnésiloque, couraient une foule d'anecdotes de la vérité desquelles on ne sait trop ce qu'il faut penser.

On dit qu'Euripide donna sa première pièce en 455; il

1. Rien n'est plus connu que le rapprochement que les anciens se plaisaient si souvent à faire : Euripide naquit le jour de la victoire de Salamine ; Eschyle prit part à la bataille ; Sophocle dansa aux fêtes instituées pour la célébrer.

avait alors vingt-cinq ans. Beaucoup moins heureux que Sophocle, sur quatre-vingt-douze drames qui lui étaient attribués, cinq fois seulement il avait remporté le premier prix. Mais, d'autre part, il est certain que sa popularité n'en fut pas moins très grande; il avait d'ardents adversaires, mais autant de chauds partisans.

A la fin de sa vie, il quitta Athènes, comme Eschyle. Il se retira auprès du roi de Macédoine, Archélaos. La tradition voulait qu'il eût péri déchiré par des chiens de chasse (406). Il nous reste sous son nom dix-huit tragédies, dont l'une, le *Rhésos*, n'est pas authentique, et un drame satyrique.

ÉLECTRE

La date de l'*Électre* d'Euripide n'est pas connue avec certitude; mais on peut la déterminer avec une assez grande probabilité; la tragédie fut jouée sans doute en 413. Si nous y avons pris pour une assez bonne part nos extraits, ce n'est pas que ce soit une des meilleures œuvres du poète, mais c'est une des plus caractéristiques, et elle montre singulièrement bien les tendances nouvelles qu'il s'appliquait à faire prévaloir. En général d'ailleurs, c'est précisément lorsqu'il reprenait un sujet traité déjà par ses devanciers, qu'Euripide se donnait le plus de peine, — non pas très heureusement toujours, — pour être original; et, en composant son *Électre*, il avait à rivaliser avec Eschyle et avec Sophocle.

Eschyle, dans les *Choéphores*, n'avait sans doute en rien dissimulé l'horreur de l'action accomplie par Oreste, mais les *Euménides* venaient ensuite et adoucissaient l'impression produite, en conciliant les croyances anciennes avec la moralité plus douce des temps nouveaux. On a vu que Sophocle avait surtout montré, dans la conduite d'Électre et de son frère, le devoir auquel ils obéissent, et qu'en écourtant la fin du drame, il en avait voilé l'horreur. Euripide insiste encore plus qu'Eschyle sur l'odieux du parricide, et son Électre est bien plus passionnée encore que celle de Sophocle; elle devient féroce. C'est qu'Euripide ne se soucie nullement de justifier les croyances anciennes; au contraire, il veut en montrer tout l'odieux et travaille à les ruiner pour jamais. Un second caractère de sa tragédie est qu'au lieu d'être d'accord avec la légende, elle en diffère par plusieurs points essentiels : Électre ne vit plus chez sa mère; Clytemnestre l'a mariée à un simple laboureur dont le poète décrit la pauvreté avec réalisme, tout en lui prêtant en même temps les plus nobles sentiments. Ainsi la tragédie prend une couleur à la fois romanesque et bour-

geoise qui plaisait à Euripide, et les tendances philosophiques du poète se font jour par l'invention de ce personnage du laboureur, que l'ancienne tragédie n'eût pas cru digne de lui servir de héros. Enfin, dans la scène de la reconnaissance, Euripide fait la critique la plus vive de son prédécesseur Eschyle, et vise aussi peut-être Sophocle par quelques traits de détail moins importants. Il résulte de tout cela une pièce bizarre, où les défauts se mêlent aux qualités, intéressante cependant, et en tout cas capable plus qu'aucune autre de donner une idée des procédés d'Euripide et de ses innovations.

La scène est près d'Argos, devant la maison du laboureur. Celui-ci nous apprend dans le prologue qu'Égisthe l'a forcé d'épouser Électre, mais qu'il la respecte et n'est son époux que de nom. Tandis qu'Électre, ainsi qu'une pauvre femme, va chercher de l'eau à la fontaine, Oreste arrive avec Pylade, et, à la vue d'Électre, se retire à l'écart. Quand Électre revient, après un chant du chœur, composé de jeunes paysannes, Oreste se montre, raconte à Électre qu'il est envoyé par son père pour lui porter de ses nouvelles. Électre elle-même lui fait le récit de ses infortunes. A ce moment, revient le laboureur.

Le Laboureur. — Quels sont ces étrangers que je vois auprès de la porte? Pourquoi viennent-ils vers cette pauvre maison des champs? Est-ce moi qu'ils demandent? Il n'est pas convenable pour une femme de converser avec des hommes jeunes.

Électre. — O mon cher époux! ne me soupçonne pas; ce dont nous parlons, tu le sauras : ces étrangers sont venus nous porter des nouvelles d'Oreste. — Pour vous, étrangers, pardonnez-lui ses paroles.

Le Laboureur. — Que disent-ils? Oreste est-il en vie, et voit-il la lumière?

Électre. — Il vit, à ce qu'ils disent; et leurs paroles ne me semblent pas indignes de foi.

Le Laboureur. — Se souvient-il des malheurs de ton père, et des tiens?

Électre. — Sur cela, rien de plus que des espérances; faible est l'exilé.

Le Laboureur. — Sont-ils venus nous porter quelque message de la part d'Oreste?

Électre. — Il les a envoyés pour se rendre compte de mes malheurs.

Le Laboureur. — Ils peuvent en voir une part; tu leur diras le reste.

Électre. — Ils le savent, il ne leur reste rien à apprendre.

Le Laboureur. — S'il en est ainsi, il fallait tout de suite leur ouvrir la porte. Entrez dans la maison; vous aurez, en échange de votre message fidèlement rempli, l'hospitalité telle que je puis l'offrir. Que vos serviteurs portent dans la maison votre bagage; ne dites pas non, vous venez de la part d'un ami, et l'on vous reçoit en amis; il est vrai que je suis pauvre, mais mon cœur n'est pas vil, je vous le montrerai.

Oreste (à Électre). — Au nom des Dieux, est-ce là cet homme qui de concert avec toi élude l'hymen que vous avez contracté, et ne veut pas déshonorer Oreste?

Électre. — Oui, c'est celui qu'on appelle l'époux de la malheureuse Électre.

Oreste. — Ah! il est donc bien vrai qu'il n'y a pas d'indice certain de la valeur d'un homme, et la nature humaine est bien faite pour déconcerter! Il m'est arrivé de ne rencontrer nul mérite chez les fils d'un homme magnanime, et de trouver d'honnêtes gens parmi les fils du méchant; j'ai vu la misère dans les sentiments d'un homme riche, et chez le pauvre un cœur généreux. Comment donc, parmi ces incertitudes, porter un jugement exact? Jugera-t-on d'après la richesse? Ce serait se servir d'un indice bien trompeur. Fera-t-on du mérite le partage de la pauvreté? Mais la pauvreté a un vice : par le besoin,

elle enseigne à être pervers. Est-ce sur le champ de bataille qu'on jugera les hommes? Mais qui donc, dans la mêlée, pourrait discerner le vrai brave? Le mieux est de ne pas chercher de règle dans ce qui est l'effet du hasard. Ainsi cet homme n'est pas d'un rang élevé parmi les Argiens; il ne s'enorgueillit pas de sa race; il est du peuple; et cependant nous voyons quelle est sa vertu. Ne renoncerez-vous pas à votre erreur, vous qui êtes remplis de vains préjugés qui vous égarent, et ne préférerez-vous pas ceux qui, dans les rapports mutuels, se montrent nobles par le cœur? Ce sont eux qui savent bien gouverner les villes et les maisons; mais, au contraire, de beaux corps sans âme sont pareils à des statues, bonnes seulement à décorer la place publique. L'homme dont le bras est fort n'attend pas la lance de l'ennemi plus courageusement que le faible : la bravoure dépend de la force d'âme naturelle de chacun. — Mais acceptons l'hospitalité dans cette demeure; elle n'est pas indigne du fils d'Agamemnon, à la fois absent d'ici, et présent cependant : car c'est de sa part que nous sommes venus[1]. Entrez, serviteurs, dans cette maison; j'aime mieux un hôte pauvre mais empressé qu'un hôte riche. Louanges donc soient données à cet homme pour l'accueil qu'il nous fait; et cependant je préférerais que ce fût ton frère[2] qui me fît entrer, heureux, dans son heureuse demeure. Peut-être reviendra-t-il, d'ailleurs; car les oracles de Loxias sont sûrs, si les prophéties des hommes sont vaines!

Oreste entre avec ses compagnons. Électre, restée avec le laboureur, le gronde d'avoir offert l'hospitalité à des hommes d'un rang supérieur au sien et auxquels il ne pourra faire

1. Mots à double entente, puisque celui qui les prononce, c'est Oreste lui-même, encore inconnu de ses interlocuteurs.
2. Oreste s'adresse à Électre.

honneur. Elle l'envoie chez un vieux serviteur d'Agamemnon qui apportera quelques vivres pour le repas. Cette scène, comme les premières, est destinée à bien montrer la misère présente d'Électre.

Après le premier stasimon, où le chœur chante la guerre de Troie, le vieillard mandé par Électre arrive. Il apporte des vivres, et il raconte quelle surprise il a eue en passant près du tombeau d'Agamemnon.

Le Vieillard. — En passant, je suis allé auprès du tombeau d'Agamemnon, et, m'agenouillant, j'ai pleuré sur l'abandon où je l'ai trouvé; j'ai délié l'outre que j'apporte pour les étrangers, j'ai versé des libations, et autour de la tombe j'ai placé des rameaux de myrte. Mais voilà que sur le tombeau lui-même j'ai vu une brebis à la toison noire, égorgée : le sang était frais encore, et, tout auprès, des boucles de cheveux blonds coupés avaient été déposées. Je me demandais avec surprise, ô mon enfant! quel homme avait osé s'approcher du tombeau : car ce ne pouvait être un des Argiens. Qui sait donc si ton frère n'est pas venu en secret, et si ce n'est pas lui qui a rendu ces honneurs à la sépulture négligée de ton père? Regarde cette boucle, en la comparant à tes cheveux, et vois si la couleur en est la même; car d'ordinaire, ceux dans les veines desquels coule le sang d'un même père ont bien des traits de ressemblance.

Électre. — Ton langage n'est pas celui d'un homme raisonnable, ô vieillard! Peux-tu croire que mon frère, vaillant comme il est, soit venu dans le pays en secret, par crainte d'Égisthe? Et puis, comment y aurait-il de la ressemblance entre les cheveux d'un homme accoutumé aux nobles exercices de la palestre, et des cheveux de femme habitués au peigne; cela est impossible. D'ailleurs, beaucoup peuvent avoir des cheveux de même couleur, sans être issus du même sang, ô vieillard! Quelque étran-

ger sans doute aura eu pitié de cette tombe et y aura déposé cette boucle coupée, ou bien c'est quelqu'un[1] de ce pays qui l'a fait, en secret et dans l'ombre.

Le Vieillard. — Mais va cependant aussi vers les traces qu'a laissées sa chaussure; examine-les; vois si elles s'adaptent à ton pied, mon enfant.

Électre. — Comment sur un sol rocailleux ses pas auraient-ils laissé une empreinte? Admettons même qu'il y en ait en effet : comment le pied d'un frère et d'une sœur seraient-ils égaux? Non, le pied de l'homme est plus fort.

Le Vieillard. — Mais n'y a-t-il donc pas même un tissu fait de ta main, auquel tu pourrais reconnaître ton frère s'il était présent? le tissu dans lequel je l'enveloppai[2], quand je le dérobai à la mort?

Électre. — Ne sais-tu pas que, quand Oreste dut quitter cette terre, j'étais jeune encore? Si même déjà je tissais des étoffes, comment, depuis mon enfance, Oreste garderait-il le même vêtement, — à moins que ses vêtements n'aient grandi avec son corps?

Le Vieillard. — Mais où sont les étrangers? Je veux les voir et les interroger au sujet de ton frère.

Électre. — Les voici, qui d'un pied rapide sortent de la maison.

Le Vieillard. — Certes ils ont l'air noble; mais que sait-on? Beaucoup ont l'air noble, et n'en sont pas moins mauvais. Cependant, je salue ces étrangers.

Oreste. — Salut, ô vieillard! Quel est donc, ô Électre, cet ami, qui n'est plus qu'un vieux débris d'homme?

Électre. — C'est lui qui a élevé mon père, ô étranger!

1. Texte incertain. — Comparer à cette scène la scène de la reconnaissance dans les *Choéphores*. Euripide fait ici le procès d'Eschyle.

2. Détail ajouté par Euripide. Eschyle ne dit pas que le tissu qu'Oreste montre à sa sœur date de l'époque de la mort d'Agamemnon. La critique d'Euripide sur ce point est arbitraire.

Oreste. — Que dis-tu? c'est donc lui qui déroba aussi ton frère?

Électre. — Oui, c'est lui qui a sauvé Oreste, si Oreste vit encore.

Oreste. — Mais pourquoi m'examine-t-il curieusement, comme s'il examinait une monnaie d'argent; on dirait qu'il me compare à quelque chose.

Électre. — Sans doute il se réjouit de voir quelqu'un de l'âge d'Oreste.

Oreste. — Oreste en effet est mon ami. — Mais pourquoi tourne-t-il autour de moi?

Électre. — Moi aussi, je m'étonne de le voir faire ainsi, ô étranger!

Le Vieillard. — O ma fille, auguste Électre, invoque les Dieux!

Électre. — Pourquoi? Est-ce à propos de quelque chose que je n'ai pas, ou de quelque chose que j'ai?

Le Vieillard. — Demande-leur qu'ils te donnent en effet[1] le cher trésor qu'ils te montrent!

Électre. — Hé bien! je les invoque! Mais que veux-tu dire, ô vieillard?

Le Vieillard. — Regarde cet homme, ô mon enfant! ce bien-aimé.

Électre. — Je crains vraiment que tu n'aies perdu l'esprit.

Le Vieillard. — Moi, perdre l'esprit, quand je vois ton frère?

Électre. — Qu'as-tu dit, vieillard? quel est ce discours étrange?

Le Vieillard. — Je dis que je vois là Oreste, le fils d'Agamemnon.

1. Le vieillard ne peut en croire ses yeux, et dit à Électre d'invoquer les Dieux, pour qu'ils fassent en sorte qu'il ne se trompe pas.

Électre. — A quelle marque révélatrice le reconnais-tu?

Le Vieillard. — A cette cicatrice au sourcil, qu'il se fit jadis, dans la maison de son père, quand il tomba en poursuivant un chevreau[1].

Électre. — Que dis-tu? Je vois en effet la marque d'une chute.

Le Vieillard. — Et tu hésites encore à embrasser ton frère bien-aimé?

Électre. — Non, je n'hésite plus, vieillard; la preuve que tu me donnes m'a convaincue. O toi que j'ai si longtemps attendu, te voilà, contre toute espérance!

Oreste. — Et moi aussi, j'ai trouvé longue l'attente!

Électre. — Je n'y croyais plus.

Oreste. — Moi aussi, je n'espérais plus.

Électre. — C'est donc bien toi?

Oreste. — Oui, moi, ton seul allié, si du moins je réussis à lancer le coup de filet qui m'amène. Mais j'ai confiance que j'y réussirai; ou bien il faudrait renoncer à croire aux Dieux, si l'injustice devait l'emporter sur la justice.

Oreste concerte la vengeance avec Électre. Le vieillard leur apprend qu'Égisthe est allé aux champs, offrir un sacrifice aux Nymphes; rien de plus aisé pour Oreste que de se faire inviter au banquet et de frapper ainsi son ennemi. Pendant ce temps Électre enverra prévenir artificieusement Clytemnestre qu'elle vient d'accoucher, et l'attirera ainsi chez elle. Oreste part avec le vieillard.

Stasimon 2 : chant du chœur sur la fatalité qui s'attache aux Pélopides.

On entend des cris lointains. Un messager arrive, et raconte comment Oreste, pendant le sacrifice même, a immolé Égisthe.

1. Dans l'*Odyssée* aussi (chant XIX), Euryclée reconnaît Ulysse à une ancienne cicatrice.

Oreste et Pylade reparaissent, rapportant le cadavre, qu'Électre accable d'insultes. Tandis que l'on cache le corps d'Égisthe dans la maison du laboureur, le char de Clytemnestre se montre sur la route.

Oreste. — Allons! il faut porter dans la maison le corps de cet homme, et le cacher, pour que, quand viendra ma mère, sur le seuil de la mort, elle ne voie pas ce cadavre.

Électre. — Attends : commençons un autre discours.

Oreste. — Qu'y-a-t-il? Vois-tu des amis venus de Mycènes au secours d'Égisthe?

Électre. — Non, mais je vois notre mère, celle qui nous a enfantés.

Oreste. — Quel char et quels vêtements magnifiques!

Électre. — Elle s'est faite belle, pour tomber dans le filet.

Oreste. — Qu'allons-nous faire? Allons-nous tuer notre mère?

Électre. — La pitié te gagne-t-elle à sa vue?

Oreste. — Ah! comment tuer celle qui m'a nourri! qui m'a enfanté!

Électre. — Comme elle a tué ton père et le mien.

Oreste. — O Phœbus! quel oracle insensé tu as proclamé!

Électre. — Si Apollon se trompe, où sont les sages?

Oreste. — As-tu pu m'ordonner, contre la justice, de tuer ma mère?

Électre. — A-t-il tort de te faire venger ton père?

Oreste. — Je vais être accusé d'avoir tué ma mère, et j'étais pur jusqu'ici!

Électre. — C'est en ne vengeant pas ton père que tu serais impie.

ORESTE. — Mais la colère de ma mère attirera sur moi le châtiment du meurtre.

ÉLECTRE. — La colère de la Divinité te frappera si tu te refuses à venger ton père.

ORESTE. — N'est-ce pas quelque mauvais génie, sous les traits d'un Dieu, qui a rendu cet oracle?

ÉLECTRE. — Un mauvais génie prendre place sur le trépied sacré! Non, je ne le puis croire.

ORESTE. — Je ne puis me persuader qu'un pareil oracle soit juste!

ÉLECTRE. — Ne faiblis pas; pas de lâcheté! N'entreras-tu pas dans la maison, pour lui préparer le même piège, grâce auquel tu as surpris et tué Égisthe, son époux?

ORESTE. — J'entre; mais terrible est mon entreprise, terrible ce que je vais faire. Si les Dieux le veulent, qu'il en soit ainsi! Mais la lutte est pénible pour moi, et cruelle!

Quand Clytemnestre est descendue du char, un dialogue s'engage entre elle et Électre, à peu près comme au début de l'*Électre* de Sophocle. Dans deux tirades qui se correspondent, la mère se justifie, la fille accuse la mère. Enfin Clytemnestre consent à entrer dans la maison pour voir l'enfant d'Électre. Le chœur rappelle comment a péri Agamemnon.

Quelques cris retentissent dans la chaumière. Le fond de la scène s'ouvre. Les cadavres d'Égisthe et de Clytemnestre apparaissent. Oreste et Électre s'accusent d'avoir commis un crime affreux en obéissant à Apollon. Long commos.

Les Dioscures (Castor et Pollux) viennent mettre fin au drame, selon le procédé coutumier d'Euripide. Castor prédit à Oreste que, poursuivi d'abord par les Érinnyes, il sera absous enfin par l'Aréopage. Pylade épousera Électre et vivra avec elle en Phocide, où le laboureur les suivra.

ORESTE

L'*Oreste* fut joué en 408, deux ou trois ans avant la mort d'Euripide. Avec quelques parties remarquables, c'est, en l'ensemble, une pièce médiocre. Mais, comme l'*Électre*, elle caractérise fort bien la manière d'Euripide, et elle devait répondre au goût du temps, car nous savons qu'elle plaisait fort aux Grecs.

Les beautés véritables de cette tragédie sont dans les premières scènes, où Euripide nous montre Oreste au lendemain de son parricide. Oreste est en proie au délire, mais ce ne sont plus les Érinnyes qui le poursuivent, comme dans Eschyle : le poète philosophe met à leur place la conscience, le remords. Les Furies ne sont plus que des fantômes, qu'Oreste s'imagine voir dans ses accès.

La suite du drame s'écarte tout autant d'Eschyle et de la légende, mais est beaucoup moins intéressante. Oreste, au lieu d'être jugé par l'Aréopage, l'est par le peuple d'Argos[1]. Oreste et Électre sont condamnés à se donner la mort. Ils invoquent en vain l'intervention de Ménélas, à qui le poète a donné un caractère égoïste et faux qui est vraiment repoussant. Alors, tous deux, unis à Pylade, veulent se venger avant de mourir. Ils complotent de s'emparer d'Hermione, fille de Ménélas, et d'assassiner Hélène, sa femme ; puis, si Ménélas, pour sauver Hermione, ne leur donne la vie, de mettre le feu au palais. Ce n'est là qu'un mélodrame assez vulgaire, auquel Euripide joint, sans grand profit, quelques scènes qui sont plutôt du ton de la comédie. L'intervention d'Apollon le dénoue : Oreste épousera Hermione, et Électre Pylade.

Nous n'avons donc pris d'extraits que dans les premières

1. Comme le remarque justement M. Weil, alors le parricide d'Oreste ne se comprend plus. Si la cité jugeait déjà les meurtres et les punissait, les vengeances privées ne sont plus un devoir, et Apollon ne peut les ordonner. Le sujet, ainsi modifié, est faussé radicalement.

scènes. Dans le prologue, Électre expose assez longuement les événements que le spectateur doit connaître pour comprendre le sujet. Après un dialogue assez vif entre elle et Hélène, et une scène assez insignifiante où paraît Hermione, se place la parodos, l'entrée du chœur, auquel Électre montre Oreste endormi. Vient ensuite la belle scène du délire d'Oreste.

Électre. — Hélas! mon frère, ton œil se trouble; le délire a bien vite succédé à la raison!

Oreste. — O ma mère! je t'en conjure, ne lance pas contre moi les vierges au regard sanglant, aux serpents terribles! — Les voici, les voici qui bondissent près de moi!

Électre. — Malheureux! reste tranquille dans ta couche. Il n'y a rien devant toi de ce que tu crois si bien voir!

Oreste. — O Phœbus! elles me tueront, les déesses redoutables, aux yeux de chien, au regard furieux, prêtresses des morts.

Électre. — Je ne te lâcherai pas; te tenant embrassé, je t'empêcherai bien, malheureux, de bondir ainsi de ta couche.

Oreste. — Lâche-moi; tu es une de mes Érinnyes; tu me saisis par le milieu du corps, pour me précipiter dans le Tartare.

Électre. — Infortunée que je suis, qui viendra à mon aide, contre cette démence furieuse?

Oreste. — Donne-moi mon arc, don de Loxias[1]; c'est

1. Le poète lyrique Stésichore avait le premier imaginé ce don, fait par Apollon à Oreste, de flèches capables de dompter les Furies. Il est probable qu'Euripide, qui s'inspire de Stésichore, veut cependant montrer Oreste non pas tirant de l'arc réellement, mais, dans sa frénésie, se figurant qu'il en tire. Le scoliaste nous apprend que c'est ainsi que les acteurs anciens jouaient cette scène.

avec lui qu'Apollon m'a dit de chasser les Déesses, si elles venaient m'épouvanter, me tourmenter de leurs folies furieuses! Déesses, elles seront blessées d'une main mortelle, si elles ne s'enfuient pas loin de mes yeux. Ah! n'entendez-vous pas? Ne voyez-vous pas déjà les flèches ailées s'envoler de l'arc qui frappe au loin? pourquoi tardez-vous? Traversez l'air de vos ailes! Vous faites mentir les prophéties de Phœbus. — Mais pourquoi m'agiter ainsi à perdre haleine! où donc, où donc ai-je bondi, loin de ma couche! La tempête a cessé; je sens le calme renaître. Ma sœur, pourquoi pleures-tu, la tête cachée dans tes vêtements? Je rougis de t'avoir fait prendre part à mes maux, de t'avoir fait subir le spectacle de mon délire, triste spectacle pour une jeune fille. Ne te laisse pas ronger par la pensée de mes souffrances; tu m'as excité par tes conseils, il est vrai, mais c'est moi qui ai consommé le parricide. Celui que j'accuse, c'est Loxias, qui m'a poussé à commettre le forfait le plus impie, qui m'a secouru en paroles, mais non pas de fait. Et je crois que mon père, si j'avais pu le voir et lui demander si je devais tuer ma mère, aurait maintes fois tendu vers mon menton ses mains suppliantes, et m'eût conjuré de ne pas lever l'épée contre celle qui m'avait enfanté, puisque mon crime ne devait pas lui rendre la vie, et qu'il devait attirer sur moi de tels maux! Allons, ô ma sœur bien-aimée! découvre ton visage, fais cesser tes pleurs, quelle que soit notre infortune; et si tu me vois repris par mes accès de désespoir, apaise mes frayeurs, et par tes paroles conjure les défaillances de mon esprit. En revanche, si tu t'affliges, c'est à moi de t'adresser des exhortations secourables. Il est beau de s'entr'aider ainsi, entre amis. Infortunée, va, rentre dans ta maison, étends-toi sur ta couche et laisse le sommeil fermer ta paupière; prends quelque nourriture, et repose ton corps par un

bain. Car si ton assiduité près de moi te rend malade et t'oblige à m'abandonner, c'en est fait de nous; je ne trouve de secours qu'en toi; je suis abandonné, tu le vois, de tous les autres.

Électre. — Non, avec toi je veux mourir, et vivre aussi, car le même destin nous est commun. Si tu meurs, je ne suis qu'une femme, que ferai-je? Comment, livrée à moi-même, me sauverai-je, si je n'ai ni frère, ni père, ni amis? Mais, crois-moi, écoute-moi. Étends ton corps sur ta couche, et n'attache pas trop de créance aux terreurs qui t'en chassent; reste-là, sur ce lit. On a beau n'être pas malade, ne l'être qu'en imagination, la fatigue et la peine n'en sont pas moindres.

Le chœur supplie les Euménides d'épargner Oreste. Ménélas arrive, raconte comment il a su la mort d'Agamemnon, puis celle de Clytemnestre, et demande où se trouve Oreste, qu'il ne connaît pas.

Ménélas. — ... Et maintenant dites-moi, jeunes filles, où se trouve le fils d'Agamemnon, qu'ont frappé de tels maux. Il n'était qu'un enfant dans les bras de Clytemnestre, quand je quittai ce palais en partant pour Troie, et je ne pourrais pas le reconnaître, si je le voyais.

Oreste. — C'est moi qui suis cet Oreste que tu cherches, Ménélas; moi-même je veux bien te raconter mes maux. Tu es le premier dont je touche en suppliant les genoux; sans avoir besoin du secours d'un rameau sacré[1], je t'adresse ma prière. Sauve-moi; tu es venu à propos pour me tirer de mes maux.

1. La branche d'olivier que les suppliants avaient coutume de tenir à la main.

MÉNÉLAS. — O Dieux! que vois-je? est-ce quelqu'un d'entre les morts que je vois?

ORESTE. — Tu ne te trompes pas; car si je vois la lumière, dans mon malheur, je ne puis dire que je vis.

MÉNÉLAS. — Infortuné! quel aspect sauvage et quels cheveux incultes!

ORESTE. — Que ne suis-je malheureux seulement en apparence! mais c'est la réalité qui me tourmente.

MÉNÉLAS. — Quel regard terrible sort de tes paupières desséchées!

ORESTE. — Mon corps n'est plus, mais mon nom me reste.

MÉNÉLAS. — L'état affreux où je te vois dépasse mon attente.

ORESTE. — Oui, je suis le meurtrier de ma mère infortunée!

MÉNÉLAS. — Je le sais : évite de répéter sans cesse cette chose horrible.

ORESTE. — Je me tais; mais la Divinité ne m'a pas épargné les maux.

MÉNÉLAS. — De quoi souffres-tu? quelle est la maladie qui te tue?

ORESTE. — C'est la conscience que j'ai du forfait que j'ai commis.

MÉNÉLAS[1]. — Que veux-tu dire? Les sages parlent clairement, et ne disent rien d'obscur.

ORESTE. — Je dis que ce qui me ronge, c'est ma douleur.

MÉNÉLAS. — Divinité terrible, qu'on peut calmer cependant!

1. Le beau vers dans lequel Oreste exprime si nettement l'idée de la conscience avait besoin d'un commentaire pour le public athénien, peu habitué encore à ce langage d'une philosophie nouvelle au théâtre : c'est ce qui explique l'étonnement et la question de Ménélas.

Oreste. — Ce sont les fureurs vengeresses du sang de ma mère.

Ménélas. — Quand ton délire a-t-il commencé? en quel jour?

Oreste. — Le jour où j'ai enseveli ma mère.

Ménélas. — T'a-t-il saisi dans la maison, ou près du bûcher?

Oreste. — Près du bûcher, la nuit, tandis que j'attendais le moment de recueillir les ossements.

Ménélas. — Avais-tu quelqu'un avec toi, pour te soutenir?

Oreste. — J'avais avec moi Pylade, qui m'a aidé pour mon parricide.

Ménélas. — Quels sont les fantômes qui te troublent?

Oreste. — J'ai cru voir trois femmes, sombres comme la nuit.

Ménélas. — Je sais qui tu veux dire, mais je ne veux pas les nommer.

Oreste. — Oui, elles sont redoutables; tu as raison de n'en pas parler.

Ménélas. — Ce sont elles qui te jettent dans ton délire, à cause du meurtre de ta mère?

Oreste. — Oui, quelle chasse elles me donnent! infortuné que je suis!

Ménélas. — Il ne faut pas t'étonner que le mal frappe ceux qui ont fait le mal.

Oreste. — Mais je puis cependant me décharger de mon malheur.

Ménélas. — Ne parle pas de la mort[1], ce n'est pas raisonnable.

Oreste. — C'est Phœbus qui m'a ordonné le parricide, voilà ce que je veux dire.

1. Oreste veut dire qu'il peut rejeter sa faute sur Loxias. Ménélas comprend qu'il veut se débarrasser de ses maux par le suicide. — Le texte n'est pas très sûr.

Ménélas. — Mais alors Phœbus ignore le bien et la justice.

Oreste. — Nous sommes les esclaves des Dieux, quels que soient les Dieux.

Ménélas. — Et maintenant Loxias ne te défend pas contre tes maux?

Oreste. — Il attend : les Dieux sont lents à agir.

MÉDÉE

La *Médée* d'Euripide fut jouée en 431. Le poète imite une pièce antérieure de Néophron, dont un fragment nous a été conservé. Tout court qu'il est, ce fragment prouve que Néophron avait eu déjà l'idée très dramatique de montrer dans Médée une mère qui en arrive à tuer elle-même ses enfants, quoiqu'elle les aime avec passion. Mais les vers de Néophron sont faibles, et Euripide a tiré un parti meilleur que lui de l'idée qu'il lui a empruntée.

Voici en quelques mots le sujet de *Médée*. Médée est abandonnée par Jason, qui va épouser la fille du roi de Corinthe. Elle est bannie de la ville, avec ses deux enfants. Mais elle a obtenu un jour de délai; elle en profite pour envoyer à sa rivale une robe et une couronne imprégnées d'un poison violent qui la tuera. Enfin elle se décide, pour punir Jason dans ce qu'il a de plus cher, à égorger ses propres enfants. Elle les égorge en effet, puis la magicienne part sur un char traîné par des dragons ailés, et va se réfugier à Athènes, où Égée doit l'accueillir.

L'intérêt de cette tragédie vient de l'art avec lequel Euripide a décrit dans l'âme de Médée la lutte de sentiments opposés, et rendu vraisemblable la passion qui l'entraîne au crime. Il y a si bien réussi que son héroïne, quelque odieux que soit son

acte, inspire de la pitié en même temps que de l'horreur. Montrer l'entraînement fatal de la passion, c'est le triomphe du génie d'Euripide, ici comme dans l'*Hippolyte*.

La scène capitale de l'œuvre est donc celle où Médée exprime ses incertitudes, et finit par se résoudre au crime. C'est celle qu'Euripide avait imitée de Néophron. C'est celle que nous devons traduire.

Sénèque a imité la tragédie d'Euripide, et Corneille a eu le tort de s'inspirer, dans sa propre *Médée*, de la pièce latine, qui est curieuse, mais déclamatoire, plutôt que du chef-d'œuvre grec.

LE PÉDAGOGUE[1]. — Tu n'es pas la seule mère qui ait été séparée de ses enfants; il faut que les mortels sachent supporter l'infortune.

MÉDÉE. — Je le saurai. Mais toi, rentre dans la maison et prépare pour les enfants ce dont ils ont besoin chaque jour. O mes enfants! mes enfants! vous avez, vous, une ville et une demeure où, privés de votre mère infortunée, vous habiterez désormais, loin d'elle! Mais moi je vais partir en exil pour une autre terre, avant d'avoir joui de vous, et de vous avoir vus heureux, avant d'avoir paré votre épouse, orné votre lit nuptial, porté le flambeau à vos noces! Malheureuse! ma fierté m'a perdue! C'est donc en vain que je vous ai nourris, ô mes enfants, en vain que j'ai peiné et souffert pour vous, que j'ai supporté les cruelles douleurs de l'enfantement! Du moins, naguère, j'avais l'espoir, dans ma misère, que vous soutiendriez ma vieillesse, et qu'après ma mort vos mains rendraient les derniers devoirs à votre mère, destin que souhaitent les hommes; maintenant cette douce pensée n'est plus. Privée de vous, je ne vivrai plus que pour moi, dans le

1. Créon, roi de Corinthe, vient de permettre aux enfants de Médée, qu'il avait d'abord condamnés à partager l'exil de leur mère, de rester à Corinthe.

deuil et la tristesse! Et vous, vous ne reverrez plus votre mère : pour vous une vie nouvelle commence. Hélas! hélas! pourquoi me regarder ainsi, mes enfants? pourquoi me sourire, de ce dernier sourire? Ah! que ferai-je? Le cœur me manque, ô femmes! en face du regard limpide de mes enfants. Non, je ne pourrai pas; adieu les projets que je formais! J'emmènerai mes enfants hors de ce pays. Faut-il donc, pour faire souffrir leur père par leur malheur, me rendre moi-même deux fois plus malheureuse? Non, certes; je ne le ferai pas. Adieu mes projets. Et cependant, qu'éprouvé-je? Voudrais-je devenir un objet de risée en laissant mes ennemis impunis? Osons agir. Assez de lâcheté : comment puis-je tenir ce langage pusillanime? Rentrez, enfants, dans la maison; que celui qui ne croira pas pouvoir assister à mon sacrifice, s'en détourne[1]; ma main, à moi, ne faiblira pas! Ah! non, mon cœur, non, ne fais pas cela! Laisse tes enfants, malheureuse, épargne-les! Ils vivront avec toi, dans l'exil, et seront ta joie[2]! Mais quoi? Par les démons vengeurs qui habitent sous terre, dans l'Hadès, il ne sera pas dit que j'aurai laissé mes enfants aux mains de mes ennemis, en proie à leurs outrages! De toute façon, il faut qu'ils meurent! Puisqu'il le faut, ce sera nous, qui les avons enfantés, qui les tuerons. La chose est décidée; elle est inévitable. Déjà la couronne est posée sur la tête de la royale fiancée, et dans ses vêtements de noces la princesse est frappée à mort, je le sais. Mais, puisque je vais entrer dans ma route fatale, et jeter ces enfants dans une route plus fatale

1. Médée veut sans doute faire allusion à la tradition qui rapporte que le Soleil se détourna pour ne pas voir le repas atroce d'Atrée et de Thyeste; elle pense qu'il va faire de même aujourd'hui.

2. Le texte de ce vers n'est pas bien sûr. Il semble que Médée, qui exprimait d'abord l'espoir d'emmener ses enfants avec elle, doit y avoir renoncé maintenant; la suite des idées paraît l'exiger.

encore, je veux leur parler une dernière fois. Donnez, enfants, donnez votre main droite à votre mère, qu'elle l'embrasse. O chère main, tête bien-aimée, aspect, visage empreints de noblesse, de mes enfants! Soyez heureux, mais là-bas; le bonheur sur terre, votre père vous l'a ravi! O doux embrassements! Allez, allez, je n'ai plus la force de vous voir, et je succombe à mes maux! Et je sais bien quel forfait je vais oser commettre, mais ma passion est plus forte que mes raisonnements, la passion, qui cause les pires maux des mortels!

HIPPOLYTE PORTE-COURONNE

L'*Hippolyte* a pour nous, en sus de ses mérites intrinsèques, un intérêt tout particulier, puisque Racine en a tiré sa *Phèdre*.

Euripide avait lui-même composé deux *Hippolyte*[1], fort différents l'un de l'autre par la conception du caractère de Phèdre. Dans l'un, Phèdre s'abandonnait tout entière à sa passion criminelle : « J'ai un maître », disait-elle, « qui m'enseigne l'audace et l'énergie; c'est l'Amour, le plus irrésistible des Dieux et le plus ingénieux à venir à bout de l'impossible ». C'était le premier *Hippolyte*, l'*Hippolyte voilé*, que nous avons perdu. Dans l'*Hippolyte porte-couronne*, Phèdre lutte contre sa passion, et Racine n'a eu qu'à s'inspirer d'Euripide. Mais la pièce d'Euripide diffère de celle de Racine par l'importance beaucoup plus grande du rôle d'Hippolyte, le chaste adorateur d'Artémis, le contempteur d'Aphrodite qui le punit en rendant Phèdre amoureuse de lui et en aveuglant Thésée.

1. Sophocle avait composé aussi une *Phèdre*, que nous avons perdue.

Dans le prologue, Aphrodite expose le sujet du drame. Puis, dans une scène charmante, Hippolyte, suivi de ses compagnons de chasse, vient couronner de fleurs la statue d'Artémis, et refuse de rendre hommage à Aphrodite. Le chœur, composé de femmes de Trézène, raconte ce qu'il sait du mal dont souffre Phèdre et se demande quelles en sont les causes. Phèdre sort bientôt elle-même, accompagnée par la nourrice. C'est l'admirable scène que Racine a peut-être encore surpassée, mais dont tout le dessin et les traits les plus remarquables sont bien, il faut le reconnaître, de l'invention d'Euripide.

Phèdre. — Soulevez mon corps; redressez ma tête; mes membres sont brisés et rompus; servantes, soutenez mes bras et mes mains. J'ai peine à supporter ces ornements sur ma tête, ôtez-les-moi; laissez retomber les boucles de mes cheveux sur mes épaules.

La Nourrice. — Courage, ma fille; ne t'agite pas sans cesse, dans ton impatience. Tu supporteras mieux ton mal, si tu restes en repos et si tu persévères dans un noble courage; souffrir est le lot des mortels.

Phèdre. — Ah! comment me désaltérer dans les eaux pures d'une source fraîche! et me reposer à l'ombre des peupliers, dans la prairie à l'herbe chevelue!

La Nourrice. — O mon enfant! que dis-tu? Ne parle pas ainsi devant la foule[1]; ne tiens pas des discours qu'on accuserait de folie.

Phèdre. — Conduisez-moi sur la montagne; je veux aller[2] dans la forêt, auprès des pins, avec les chiens de chasse qui courent sur la piste des biches tachetées! Dieux! je voudrais exciter les chiens par mes cris, et, à la hauteur

1. Le chœur est présent.

2. Le scoliaste dit que l'acteur qui joue le rôle de Phèdre doit, en disant ces mots, se soulever comme pour se mettre en marche. C'est ainsi que faisait Rachel dans le rôle de la *Phèdre* de Racine.

de ma tête blonde, lancer le javelot thessalien, avoir en main le trait acéré!

La Nourrice. — Quel est cet égarement, ô ma fille? Pourquoi penser ainsi à la chasse? pourquoi désirer ainsi les sources limpides? Près du palais est une pente arrosée par les eaux, où tu pourrais aisément calmer ta soif.

Phèdre. — Artémis, souveraine de Limna[1] au sol bien aplani, où l'on entend le bruit des coursiers qui s'exercent, que ne suis-je au milieu de tes plaines, domptant des chevaux vénètes!

La Nourrice. — Pourquoi de nouveau ces discours insensés? Tout à l'heure, tu tournais tes désirs vers la chasse; maintenant, tu ne penses qu'aux chevaux, au sable de la grève. Il faudrait être devin pour savoir quelle Divinité t'aiguillonne et trouble ton esprit, ô mon enfant!

Phèdre. — Malheureuse! qu'ai-je fait? où laissé-je s'égarer ma raison? Je suis saisie de délire; je succombe sous les coups d'une Divinité! Hélas! infortunée! Nourrice, cache de nouveau mon visage! Je rougis de ce que j'ai dit. Cache-moi, les larmes coulent de mes yeux et je sens mon regard se couvrir de honte. Revenir à la raison est une souffrance; être en proie au délire est un mal; cependant mieux vaut périr sans en avoir conscience.

La marche de l'intrigue est bien connue par la tragédie de Racine, qui l'a seulement compliquée par l'épisode d'Aricie. Il suffit donc de la résumer très brièvement. Phèdre finit par laisser échapper l'aveu de son amour pour Hippolyte, et laisse la nourrice le lui déclarer. Hippolyte s'indigne contre les confidences de la nourrice, et, pour se venger de ses mépris, Phèdre, avant de se tuer, prépare elle-même des tablettes où elle l'accuse. C'est là une différence importante à noter entre la pièce d'Euripide et celle de Racine, où Phèdre vient à la fin justifier Hippolyte.

1. Selon le scoliaste, hippodrome près de Trézène.

Pour le reste, l'intrigue est pareille. Thésée irrité remet le soin de sa vengeance à Poseidon (Neptune), qu'il invoque. Un messager fait le récit de la mort d'Hippolyte ; c'est l'original du fameux récit de Théramène.

RÉCIT DE LA MORT D'HIPPOLYTE.

Le Messager. — Nous donc, près du rivage battu par les vagues, l'étrille en main, nous soignions le poil des chevaux. Nous pleurions, car un messager était venu nous dire que jamais plus Hippolyte ne pourrait séjourner en ce pays et que tu l'avais condamné à un cruel exil. Lui-même survint bientôt, pour mêler ses larmes et ses plaintes aux nôtres, sur la grève ; derrière lui, marchait une troupe nombreuse d'amis de son âge, l'accompagnant. Enfin, cessant de se lamenter, il dit : « Pourquoi m'abandonner à ce trouble? il faut que j'obéisse à l'ordre de mon père. Attelez au joug de mon char mes chevaux, serviteurs, car cette ville n'existe plus pour moi. » Alors chacun se hâte, et, plus vite qu'on ne pourrait dire, nous amenons à notre maître les cavales équipées. Lui, saisit les rênes accrochées au rebord du char, après s'être élancé d'un pied sûr et avoir placé ses pieds juste dans les empreintes marquées pour les recevoir. Et d'abord, étendant les mains, il invoqua les Dieux : « Zeus, que je périsse, si je suis un méchant ! Mais que mon père sache — que je vive ou que je meure — qu'il m'a injustement jugé ! » En même temps, il prit en main l'aiguillon et en toucha les cavales : nous autres, serviteurs, à côté du char, auprès des rênes, nous suivions notre maître, sur la route qui mène droit vers Argos et Épidaure. Bientôt nous arrivâmes dans un lieu désert, sur une grève au delà de cette contrée, au bord du golfe Saronique. Là un bruit, semblable au tonnerre souterrain de Zeus, s'élève tout à coup, sourd grondement

terrible à entendre; les cavales dressèrent la tête et les oreilles vers le ciel, et nous, une crainte affreuse nous saisit; nous nous demandions d'où venait ce bruit. Regardant alors du côté du rivage de la mer, nous vîmes une vague prodigieuse s'élever jusqu'à la voûte des cieux, de telle sorte qu'elle déroba à notre vue les grèves de Sciron, qu'elle cacha l'Isthme et le rocher d'Esculape. Puis elle s'enfle et, répandant au loin une abondante écume, l'onde bouillonnante s'avance sur le rivage, là où se trouvait le quadrige. Avec ce tourbillon, avec cette lame terrible, le flot apporte un taureau, un monstre sauvage, dont les mugissements emplissent toute la contrée, qui lui répond par un écho terrible; sa vue est si redoutable[1] que le regard ne peut la soutenir. Aussitôt, l'épouvante s'empare des cavales, et leur maître, bien habitué à conduire, saisit les rênes des deux mains, et, se rejetant en arrière comme un matelot qui ramène la rame, il se suspend aux rênes de tout le poids de son corps. Mais elles, mordant le frein forgé au feu, s'emportent, sans se soucier ni de la main qui les retient, ni des rênes, ni du char. Et si la main du pilote dirigeait leur course vers la plaine, le taureau se montrait au-devant d'elles, pour les détourner, et jeter l'épouvante sur tout le quadrige; si, au contraire, dans leur furie, elles allaient du côté des rochers, il s'attachait silencieusement au char et le suivait; cela dura jusqu'à ce que les cavales se fussent cabrées, renversant le char, brisant les roues contre le roc. Tout n'était que confusion; les moyeux des roues et les chevilles de l'essieu étaient rompus. L'infortuné Hippolyte lui-même, embarrassé dans les rênes, est traîné, pris dans ces liens inextricables;

1. On peut remarquer qu'Euripide ne décrit pas longuement le taureau comme Racine; il laisse ainsi, comme le remarque justement M. Weil, plus de vague et de merveilleux à cet événement surnaturel et son récit n'en est que plus pathétique.

heurtant sa tête contre les rochers, déchirant ses chairs, poussant des cris terribles : « Arrêtez, cavales nourries dans mes étables, ne me faites pas périr! ô fatale malédiction de mon père! Ah! qui de vous veut me sauver de cette mort indigne? » Beaucoup d'entre nous, pour l'essayer, s'efforçaient en vain de le rejoindre. Enfin, il se dégage des courroies rompues, il tombe, je ne sais comment, et n'a plus qu'un souffle de vie. Les cavales cependant ont disparu et je ne sais ce qu'est devenu le taureau, en quel lieu de cette terre montueuse il s'est dérobé. Pour moi, je suis un esclave de ta maison, ô roi! cependant je ne pourrai jamais me persuader que ton fils était un méchant, quand même toutes les femmes se pendraient[1] et quand même toutes les tablettes que pourraient fournir les pins de l'Ida renfermeraient contre lui des lettres accusatrices; car je sais qu'il était généreux.

Il y a encore, dans la fin de la tragédie d'Euripide, une partie tout à fait originale, trop grecque pour que Racine pût songer à l'imiter, mais également très belle. Hippolyte mourant est rapporté sur la scène; sa protectrice Artémis (Diane) paraît dans les airs[2], et un dialogue touchant s'engage entre la Déesse et son favori. En voici une partie :

Artémis. — O malheureux! quelle infortune t'a frappé! c'est ta grandeur d'âme qui t'a perdu.

Hippolyte[3]. — Ah! douce haleine émanée de la Divinité! Dans ma souffrance, je t'ai sentie cependant et tu as rafraîchi mon corps! Est-ce la déesse Artémis qui est ici?

Artémis. — Infortuné! elle est là, la Déesse que tu aimes entre toutes.

1. Comme Phèdre.
2. A l'aide de ce qu'on appelait : la machine.
3. Il semble que la Déesse est censée rester invisible pour Hippolyte, comme Minerve au début de l'*Ajax*.

Hippolyte. — Souveraine, tu vois mon état, ma misère.

Artémis. — Oui, et je pleurerais, si les Dieux pouvaient pleurer.

Hippolyte. — Ton chasseur, ton serviteur n'est plus!

Artémis. — Non, mais il meurt chéri de moi.

Hippolyte. — Il n'est plus, ton conducteur de chevaux, le gardien de tes statues!

Artémis. — C'est Cypris, la perfide, qui l'a voulu.

Hippolyte. — Hélas! je reconnais la Divinité qui m'a perdu.

Artémis. — Elle s'est irritée de tes mépris; elle a pris en haine ta tempérance.

Hippolyte. — A elle seule, je le vois, elle nous a perdus, trois à la fois.

Artémis. — Oui, toi, ton père et, en troisième lieu, sa compagne.

Hippolyte. — Ah! je plains aussi le malheur de mon père.

Artémis. — Il a été trompé, pris aux pièges de la Déesse.

Hippolyte. — O mon père! quelle catastrophe pour toi!

Thésée. — Je suis perdu, mon fils, la vie n'a plus de joie pour moi.

Hippolyte. — Je plains ta faute plus que je ne me plains moi-même.

Thésée. — Que ne puis-je mourir à ta place, ô mon fils!

Hippolyte. — O cruels présents que t'a faits Poseidon!

Thésée. — Puissé-je n'avoir jamais prononcé la malédiction que proféra ma bouche!

Hippolyte. — Ah! même sans elle, tu m'aurais tué cependant, telle était ta colère.

Thésée. — C'est que les Dieux m'avaient égaré.

Hippolyte. — Ah! si les malédictions des hommes pouvaient atteindre aussi les Dieux[1]!

Artémis. — Laisse cela; non, dans les ténèbres même des enfers, les Dieux ne laisseront pas sans vengeance ton corps frappé d'un mal destructeur par le caprice d'Aphrodite. Car moi, en revanche, de ces traits inévitables, j'en frapperai un autre; le mortel préféré par elle périra de ma main[2]. Et toi, malheureux, pour compenser ton infortune, je te donnerai les plus grands honneurs dans la ville de Trézène : les vierges, avant le mariage, couperont pour toi leur chevelure, et tu recevras éternellement l'hommage de leur deuil et de leurs larmes; toujours les jeunes filles te célébreront dans leurs chants, et l'amour que tu inspiras à Phèdre ne tombera pas dans l'oubli! Quant à toi, fils du vieil Égée, prends ton enfant dans tes bras, et presse-le sur ta poitrine, car c'est malgré toi que tu l'as tué; les hommes peuvent se tromper, quand les Dieux les aveuglent. Mais toi, Hippolyte, ne garde pas de haine à ton père; c'est le destin, tu le sais, qui t'a perdu. Adieu maintenant, car il ne m'est pas permis de voir des morts[3] et de souiller mon regard par la vue de l'agonie. Et je vois que ton heure dernière approche.

Hippolyte. — Adieu aussi toi, vierge bienheureuse! Retourne heureusement parmi les Dieux, après ce long entretien! Je me réconcilie avec mon père, conformément à ton désir, car jusqu'à présent je t'ai toujours obéi. — Hélas! déjà les ténèbres s'abaissent sur mes yeux. Prends-moi, mon père; soutiens-moi.

1. Hippolyte pardonne à son père, mais il ne pardonne pas à Aphrodite, trait qui caractérise bien l'idée que se faisaient les Grecs des rapports entre les dieux et les hommes.

2. Il s'agit d'Adonis.

3. Apollon de même, au début de l'*Alceste* d'Euripide, quitte la maison d'Admète, pour ne pas se souiller au contact de la mort.

THÉSÉE. — Ah! mon fils, quelle douleur pour moi, infortuné que je suis!

HIPPOLYTE. — Je meurs; déjà je vois la porte des enfers.

THÉSÉE. — Meurs-tu sans m'avoir absous de mon crime?

HIPPOLYTE. — Non certes, je t'absous de ma mort.

THÉSÉE. — Que dis-tu? tu me délies de ma dette! tu effaces la tache du sang!

HIPPOLYTE. — J'en prends à témoin la Vierge[1] armée de l'arc.

THÉSÉE. — O mon bien-aimé, quelle générosité tu montres envers ton père!

HIPPOLYTE. — Souhaite que tes fils légitimes me ressemblent!

THÉSÉE. — Ah! que de pitié et de noblesse en toi!

HIPPOLYTE. — Tout cela n'est plus; adieu, adieu encore ô mon père!

THÉSÉE. — Ne m'abandonne pas, mon enfant; courage!

HIPPOLYTE. — Je n'ai plus besoin de courage; je meurs, ô mon père! cache sans retard mon visage sous mes vêtements.

THÉSÉE. — O illustre Athènes! ô terre de Pallas! quel homme vous perdez! Malheur à moi! O Cypris! je n'oublierai pas les maux que tu m'as causés!

LE CHŒUR. — Ce deuil imprévu frappe tous les citoyens. Les larmes couleront en abondance; c'est au destin des grands hommes que conviennent les grands deuils[2].

1. Artémis.

2. Comme Périclès était mort peu de temps avant la représentation de l'*Hippolyte Porte-Couronne*, on peut probablement voir dans ce dernier couplet une allusion à cette mort.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Une vieille légende attique a fourni à Euripide le sujet de cette tragédie; on montrait dans la petite localité de Brauron un temple dont Iphigénie avait été, disait-on, la première prêtresse, et tout près de là, à Hales, une image d'Artémis Tauropole. C'était Iphigénie qui était censée l'avoir portée en Attique, et l'on racontait que c'était quand elle était revenue de chez les Barbares, ramenée par Oreste. La tradition ne se conciliait guère avec celle qu'Eschyle a suivie dans les *Euménides*, en ce sens que, si Oreste a été absous par l'Aréopage, on ne voit pas comment les Furies le poursuivent jusqu'en Tauride. On avait imaginé de dire, pour atténuer cette contradiction, qu'Apollon lui avait encore imposé cette épreuve, parce que quelques Furies avaient refusé d'accepter le compromis offert par Minerve. C'est du moins ainsi qu'Euripide explique la chose (vers 961 et 599).

L'*Iphigénie en Tauride* est antérieure à l'*Iphigénie à Aulis*; mais elle appartient aussi aux dernières années de la vie du poète, qui a été rarement mieux inspiré. L'intrigue est conduite avec un art consommé. Comme dans l'*Œdipe roi*, l'événement décisif — c'est-à-dire la reconnaissance du frère et de la sœur — est retardé par une habileté aussi savante que naturelle, et en même temps il est pressenti sans cesse par le spectateur. Aussi la « reconnaissance » d'Iphigénie en Tauride est-elle citée par Aristote comme un modèle. Bien que la tragédie se dénoue heureusement, elle est d'un pathétique admirable, d'autant plus admirable qu'il est mesuré, et qu'ici Euripide, qu'Aristote jugeait « le plus tragique des poètes », n'a nulle part forcé ses effets, et n'a provoqué l'émotion que par les moyens les plus simples. L'*Iphigénie en Tauride* nous montre donc dans son meilleur jour le génie dramatique d'Euripide, sans les défauts qu'Euripide mêle souvent à de si originales qualités.

Dans le prologue, Iphigénie raconte ses aventures, et fait ensuite le récit d'un songe qu'elle interprète comme l'annonce de la mort de son frère. Quand elle s'est retirée, Oreste et Pylade arrivent et se consultent pour enlever, comme l'a prescrit Apollon, l'image d'Artémis. Ils se décident à ne tenter l'aventure que de nuit et à se dissimuler jusque-là. Après leur sortie, le chœur, composé de jeunes esclaves grecques, fait son entrée et se lamente avec Iphigénie sur cette mort d'Oreste qu'Iphigénie croit certaine. C'est un commos qui tient lieu ici de la parodos. Mais un bouvier annonce la capture de deux étrangers. Iphigénie, qui sait qu'elle devra les immoler, puisque le culte de l'Artémis des Tauriens l'exige, déplore dans un assez long monologue la barbarie de ce culte. Après le premier stasimon, la prêtresse, devant laquelle sont amenés les deux captifs, — qui ne sont autres qu'Oreste et Pylade, — les interroge.

Iphigénie. — Allons; il faut d'abord que je remplisse mes devoirs de prêtresse. — Déliez les mains des étrangers; consacrés désormais à la Déesse, qu'ils ne soient plus enchaînés. Entrez dans le temple, pour préparer, selon le rite, ce qu'il faut dans les circonstances présentes. — Hélas! quelle est la mère qui vous a enfantés, quel est votre père? avez-vous une sœur? Une sœur! quel deuil pour elle, si, privée de vous deux, elle doit rester sans frère! Qui menacent de pareils malheurs, nul ne peut le savoir. La volonté des Dieux suit son cours dans le mystère, et nul ne sait vers quelle issue marchent les choses; la fortune dérobe à nos yeux le but dans une obscurité impénétrable. D'où venez-vous, ô malheureux étrangers? Pour aborder en ce pays, vous avez fait un long voyage, et longtemps vous serez absents de chez vous, dans le séjour des morts!

Oreste. — Pourquoi ces lamentations, pourquoi nous en importuner, qui que tu sois, ô femme? N'est-ce pas assez de maux qui nous menacent? Je ne le crois pas sage,

l'homme qui, près de mourir, prétend vaincre par les larmes la crainte de la mort, quand tout espoir est perdu. C'est d'un seul mal en faire naître deux; on se fait accuser de folie, et l'on n'en meurt pas moins. Laissons donc aller la fortune. Et toi, ne pleure pas sur nous; quels sont vos sacrifices ici, nous le savons; nous ne l'ignorons pas.

Iphigénie. — Lequel de vous deux porte le nom de Pylade[1]? C'est là ce que je veux savoir d'abord.

Oreste. — C'est lui, si tu as plaisir à le savoir.

Iphigénie. — Dans quelle contrée de la Grèce est-il né? de quelle ville est-il citoyen?

Oreste. — Que gagnerais-tu à l'apprendre, ô femme?

Iphigénie. — Êtes-vous deux frères, nés d'une même mère?

Oreste. — Nous sommes frères par l'affection, mais non pas par le sang.

Iphigénie. — Et toi, quel est le nom que t'a donné le père qui t'a engendré?

Oreste. — Malheureux, voilà le nom qu'on devrait me donner.

Iphigénie. — Ce n'est pas là ce que je te demande; ton malheur, impute-le à la fortune.

Oreste. — On ne se rira pas de moi, si je meurs inconnu.

Iphigénie. — Pourquoi refuser? As-tu donc tant d'orgueil?

Oreste. — C'est mon corps que tu dois sacrifier; mon nom m'appartient.

Iphigénie. — Ne me diras-tu même pas de quelle ville tu es?

Oreste. — A quoi bon ce que tu me demandes, puisque je vais périr?

1. Le bouvier qui, au commencement de la pièce, est venu raconter à Iphigénie la capture des deux étrangers, lui a dit qu'on avait entendu l'un deux appeler son ami : Pylade.

IPHIGÉNIE. — Mais qui t'empêche donc de m'accorder cette faveur?

ORESTE. — Le glorieux pays d'Argos est la patrie dont je m'honore.

IPHIGÉNIE. — Au nom des Dieux, est-ce bien vrai? étranger, es-tu de ce pays?

ORESTE. — Oui, de la ville de Mycènes, heureuse jadis!

IPHIGÉNIE. — Es-tu exilé de ta patrie? quel destin t'en a chassé?

ORESTE. — L'exil, un exil volontaire et forcé à la fois, si je puis dire.

IPHIGÉNIE. — Bienvenu sois-tu, puisque tu viens d'Argos.

ORESTE. — Venu pour mon malheur! Si c'est pour ton bonheur[1], à toi, c'est toi qui le sais.

IPHIGÉNIE. — Voudrais-tu répondre à mes questions?

ORESTE. — Ce ne sera qu'un léger surcroît de mon malheur.

IPHIGÉNIE. — Sans doute tu connais Troie, dont on parle partout.

ORESTE. — Puissé-je ne l'avoir pas connue même en songe!

IPHIGÉNIE. — On dit qu'elle n'est plus, qu'elle a été prise par les armes.

ORESTE. — Il en est ainsi; la nouvelle n'est pas fausse.

IPHIGÉNIE. — Hélène est-elle redevenue l'épouse de Ménélas?

ORESTE. — Oui, pour le malheur de quelqu'un des miens.

IPHIGÉNIE. — Où est-elle maintenant? Moi aussi, j'ai souffert par elle.

ORESTE. — Elle est à Sparte, avec son premier époux.

1. Oreste ne peut deviner le sens de l'exclamation échappée à Iphigénie; il est réduit à penser que la prêtresse est heureuse que le sort lui ait envoyé une victime.

Iphigénie. — O fléau des Grecs! car je ne suis pas la seule qu'elle ait perdue!

Oreste. — Et moi aussi, je sais ce que m'ont valu ses noces!

Iphigénie. — Les Grecs sont-ils revenus de Troie, comme on le publie?

Oreste. — Tes questions se pressent; tu me demandes tout à la fois.

Iphigénie. — C'est que je veux que ma curiosité soit satisfaite avant ta mort.

Oreste. — Interroge, puisque tu le veux; je te répondrai.

Iphigénie. — Est-il revenu de Troie un devin du nom de Calchas?

Oreste. — Il est mort, à ce qu'on disait à Mycènes.

Iphigénie. — Ah! que cela est bien fait! Mais qu'est devenu le fils de Laerte?

Oreste. — Il n'est pas encore de retour dans son pays, mais il vit, dit-on.

Iphigénie. — Puisse-t-il périr, et ne rentrer jamais dans sa patrie!

Oreste. — Ne lui souhaite pas de malheurs; ses affaires sont en mauvais état.

Iphigénie. — Et le fils de Thétis, la Néréide, est-il encore en vie?

Oreste. — Non, c'est dans l'intérêt d'autrui qu'il a été fiancé à Aulis[1].

Iphigénie. — Ruse fatale, comme le savent ceux qui en ont souffert.

1. Achille a été fiancé à Iphigénie pour rendre possible aux Grecs le départ vers Troie, et il n'a pas joui de ces fiançailles. — On voit avec quel art, dans toute cette scène, Euripide semble à chaque instant provoquer la reconnaissance du frère et de la sœur, et sait la retarder.

Oreste. — Mais qui donc es-tu, toi qui connais si bien les choses de Grèce?

Iphigénie. — Je suis Grecque; mais, toute jeune encore, un sort fatal m'a arrachée à mon pays.

Oreste. — Je comprends maintenant ta curiosité, ô femme!

Iphigénie. — Que fait le chef dont on vante le bonheur?

Oreste. — De qui parles-tu? Celui auquel je pense, celui-là n'est pas heureux.

Iphigénie. — Je parle d'Agamemnon, le fils d'Atrée.

Oreste. — Je ne sais. Cesse ce discours, ô femme!

Iphigénie. — Non, au nom des Dieux, parle, contente mon désir, étranger.

Oreste. — L'infortuné est mort, et il a entraîné un autre dans sa perte.

Iphigénie. — Il est mort? par quel sort fatal? Malheureuse que je suis!

Oreste. — Pourquoi le pleures-tu? Y avait-il quelque lien entre vous?

Iphigénie. — Je pleure sur sa prospérité passée.

Oreste. — Destin affreux! il a péri, égorgé de la main de sa femme.

Iphigénie. — Malheureuse la coupable, et malheureuse la victime!

Oreste. — Arrête-toi; ne pousse pas plus loin tes questions.

Iphigénie. — Encore un mot, est-elle en vie, la femme de ce malheureux?

Oreste. — Elle n'est plus : le fils qu'elle avait enfanté l'a tuée.

Iphigénie. — O famille ruinée! Mais pourquoi l'a-t-il frappée?

Oreste. — Pour venger sur elle le meurtre de son père.

Iphigénie. — Hélas! quel acte fatal de justice il a accompli!

Oreste. — Quelque juste que soit sa cause, les Dieux ne l'ont pas favorisé.

Iphigénie. — Reste-t-il encore un descendant d'Agamemnon dans sa demeure?

Oreste. — Un seul, une jeune fille, Électre.

Iphigénie. — Ne sait-on rien de son autre fille, de celle qui fut immolée?

Oreste. — Nul n'en sait rien, si ce n'est qu'elle est morte et ne voit plus le jour.

Iphigénie. — Infortunée, celle-là aussi, et malheureux son père, auteur de sa mort!

Oreste. — Elle mourut pour une femme perfide, indigne d'un tel sacrifice.

Iphigénie. — Mais le fils d'Agamemnon est-il à Argos?

Oreste. — Le malheureux, il est partout[1] et nulle part!

Iphigénie. — Songes trompeurs, adieu! Vous étiez donc vains!

Oreste. — Les Dieux aussi, que l'on dit sages, ne sont pas moins trompeurs que les songes ailés. La confusion règne dans les choses divines comme dans les choses mortelles; que penser, quand, pour avoir écouté les paroles des devins, on voit un homme qui ne manquait pas de sens périr comme il a péri!

Le Chœur. — Hélas! hélas! quel est notre sort[2], à nous et à nos parents? Sont-ils encore? Ne sont-ils plus? Qui pourrait le dire?

Iphigénie. — Écoutez; car ce que je vais dire, je le dirai dans une intention utile pour vous, ô étrangers! comme

1. Oreste veut dire : il erre d'un lieu à l'autre.

2. Le chœur, on s'en souvient, est composé de jeunes esclaves grecques.

pour moi. Tout est pour le mieux, quand la même chose doit agréer à tous également. Veux-tu, si je te sauve, aller porter de mes nouvelles à mes amis, à Argos, et leur remettre une lettre qu'un prisonnier grec, pris de compassion pour mon sort[1], a écrite pour moi? il comprenait que ce n'était pas ma main qui allait le tuer, mais la loi de ce pays, la volonté de la Déesse. Mais je n'ai trouvé personne encore qui pût, s'en retournant sauvé au pays d'Argos, y porter ma lettre à quelqu'un de mes amis. Toi, ce me semble, tu n'es pas de naissance vile, et tu connais Mycènes et ceux que je connais; acquitte-toi donc de ma mission; et reçois le salut comme une digne récompense de ce léger message dont je te charge. Pour ton compagnon, puisque la ville l'exige, séparé de toi, qu'il soit immolé à la Déesse!

Oreste. — Tu as bien parlé en tout, sauf en un point, ô étrangère! car que mon compagnon soit sacrifié, c'est ce que je ne puis souffrir. C'est moi qui suis le maître de notre vaisseau chargé de malheurs : il n'en est que le passager, compagnon volontaire de mes peines. Il n'est donc pas juste que je te rende service au prix de sa vie, et que j'échappe moi-même au péril. Voici ce qu'il faut faire : c'est à lui qu'il faut que tu donnes la lettre; il la portera à Argos, de façon à te satisfaire; pour moi, je me livre à qui veut me tuer. La pire honte est de jeter ses amis dans l'infortune et de se sauver soi-même. Et cet homme est pour moi un ami tel, que je tiens à sa vie non moins qu'à la mienne.

Iphigénie. — O noble résolution! de quelle noble racine tu es né, et comme tu es un véritable ami pour tes amis! Puisse te ressembler celui qui survit, parmi mes frères!

1. Iphigénie ne sait pas écrire; Euripide n'a pas voulu montrer une femme des temps héroïques trop instruite. Dans son *Hippolyte*, Phèdre écrit bien elle-même, mais l'intrigue l'exigeait.

Car moi aussi, ô étrangers, j'ai un frère, mais je suis loin de lui! Puisque tu le veux ainsi, c'est lui que j'enverrai porter la lettre; et toi, tu mourras. Ah! tu sembles bien tenir à la mort!

Oreste. — Qui me sacrifiera? Qui remplira ce terrible rôle?

Iphigénie. — Moi : c'est moi qui suis chargée d'apaiser ainsi la Déesse.

Oreste. — Mission peu digne d'envie, ô jeune fille! et qui n'est guère heureuse!

Iphigénie. — C'est une nécessité que je dois subir.

Oreste. — Toi-même, une femme, tu frappes de l'épée des hommes?

Iphigénie. — Non; mais sur ta tête je verserai l'eau lustrale.

Oreste. — Quel est le bourreau, si c'est là une chose que je doive te demander?

Iphigénie. — Dans cette demeure sont ceux qui ont cette charge.

Oreste. — Quel tombeau m'attend après la mort?

Iphigénie. — Le feu sacré qui brûle dans le gouffre vaste d'une roche.

Oreste. — Hélas! plût au ciel que la main d'une sœur me rendît les derniers devoirs!

Iphigénie. — Vaine prière, infortuné, qui que tu sois! Ta sœur habite loin de la terre barbare! Cependant, puisque tu es un Argien, je t'accorderai tout ce que je puis t'accorder. Dans la flamme qui te consume, je jetterai mainte offrande; j'oindrai[1] ton corps d'huile dorée; sur ton bûcher je répandrai le doux produit que butine sur les fleurs la blonde abeille des montagnes. — Mais je vais chercher la lettre dans le sanctuaire de la Déesse : ne me

1. Texte incertain.

reproche pas le sort cruel qui t'est réservé. Vous, gardez-les, sans liens. Peut-être pourrai-je enfin envoyer des nouvelles imprévues à quelque ami d'Argos, à mon ami le plus cher, et cette tablette, lui annonçant que ceux qu'il croit morts vivent encore, lui annoncera un bonheur auquel il aura peine à croire.

Le Chœur. — Nous plaignons ton sort, ô toi qui es voué aux aspersions de l'eau lustrale, présage de mort!

Oreste. — Ne me plaignez pas; réjouissez-vous pour moi, étrangères.

Le Chœur. — Toi au contraire, heureux jeune homme, nous envions ton sort : ton pied foulera de nouveau le sol de la patrie.

Pylade. — Triste bonheur, s'il faut l'acheter par la mort d'un ami.

Le Chœur. — O mission fatale! hélas! hélas! tu les fais périr, tous deux! Ah! quel est celui que tu frappes plus que l'autre? Mon cœur flotte incertain entre deux partis : je ne sais sur qui je dois d'abord m'apitoyer.

Oreste. — Pylade, ressens-tu la même impression que moi?

Pylade. — Je ne sais ce que tu veux dire : je ne puis trouver de réponse à ce que tu me demandes.

Oreste. — Quelle est cette jeune fille? Comme elle a parlé en vraie Grecque, quand elle nous interrogeait sur les maux soufferts autour d'Ilion, et sur le retour des Achéens, et sur le devin Calchas, et sur Achille! Comme elle a pleuré sur l'infortuné Agamemnon, comme elle m'a questionné sur sa femme et ses enfants! Oui, cette étrangère est bien de race argienne; sans cela elle n'enverrait pas cette lettre; elle ne se fût pas informée ainsi, en montrant un tel intérêt pour la prospérité d'Argos!

Pylade. — J'aurais parlé comme toi, si tu ne m'avais devancé; sauf sur un point : les malheurs des rois, tout

le monde les connaît, tous ceux qui ne sont pas privés[1] de toute relation avec les autres hommes. — Mais j'ai pensé autre chose encore.

Oreste. — Quoi donc? Dis-le-moi, c'est le plus sûr moyen de juger sûrement.

Pylade. — Il est honteux pour moi de vivre si tu meurs; ensemble nous avons pris la mer, ensemble il faut mourir. Je serai regardé comme un lâche, à Argos et dans le pays de Phocide empli de vallons, et la plupart des hommes — car il y a beaucoup de méchants — penseront que c'est en te trahissant que je suis revenu seul sain et sauf à mon foyer; ou bien même on dira que je me suis mis à l'affût de la ruine d'une maison, tramant ta mort pour m'emparer de ton sceptre, en qualité d'époux présomptif de ton héritière, de ta sœur?[2]. Voilà ce que je crains, ce dont je rougis; il faut, oui, il faut que je vive avec toi ou qu'avec toi je sois égorgé, qu'avec ton corps soit brûlé le mien; puisque je suis ton ami et que je redoute le blâme.

Oreste. — Parle mieux; il faut que je supporte mes maux, mais je ne veux pas, quand je puis les supporter seul, y ajouter les tiens. La douleur et la honte dont tu parles, c'est pour moi qu'elles seront, si je cause la perte du compagnon de mes peines. Quant à mon sort, je n'y trouve rien à redire; dans l'infortune où les Dieux m'ont jeté, pourquoi ne pas mourir? Mais toi, tu es heureux; ta demeure est pure, elle n'est pas souillée; la mienne est pleine de sacrilège et d'infortune. Sauvé, tu auras des enfants de ma sœur, que je t'ai promise pour épouse, mon nom revivra, et ma maison paternelle ne restera pas sans postérité, ne sera pas anéantie. Va donc, et vis: habite la maison de mon père. Et quand tu seras de

1. Sens incertain.
2. D'Électre.

retour en Grèce, dans le pays d'Argos aux beaux chevaux, par ta droite que je tiens, je t'en supplie, voici ce dont je te charge : élève-moi un cénotaphe, dresse-moi un monument; que ma sœur pleure sur ma tombe et vienne y déposer des boucles de ses cheveux. Apprends-lui que j'ai péri de la main d'une Argienne, que c'est une femme de notre pays qui m'a purifié pour la mort! Et ne délaisse jamais ma sœur; n'oublie pas dans quel abandon se trouvent la famille à laquelle tu t'allies et la maison de mon père. Adieu donc, toi en qui j'ai trouvé le meilleur des amis, compagnon de mes chasses et de mon éducation, toi qui as partagé aussi avec moi tant de maux! Pour moi, Phébus, tout prophète qu'il est, m'a trompé, lui qui, insidieusement, m'a chassé loin de la Grèce pour avoir obéi à ses premiers oracles! A lui je m'étais confié tout entier; c'est à sa parole que j'ai obéi; mais je péris moi-même, en échange du meurtre de ma mère.

Pylade. — Tu auras le bonheur que tu réclames, et certes je ne trahirai pas le lit de ta sœur, ô malheureux! car, mort, tu ne me seras pas moins cher que vivant. — Cependant l'oracle du Dieu ne t'a pas encore fait périr, si près que tu sois de la mort. Il y a, dans l'excès même du malheur, des chances de changement, quand le destin le veut.

Oreste. — Tais-toi; tu vois bien que les prophéties de Phébus ne me servent de rien; car voici cette femme qui sort de nouveau vers nous.

Iphigénie. — Gardiens, retirez-vous, et rentrez préparer ce qu'il faut à ceux qui président au sacrifice! — Voici, étrangers, cette lettre, plusieurs fois pliée. Écoutez ce que j'ai encore à vous dire; car les hommes ne sont pas les mêmes sous le coup du danger, et quand, le danger passé, ils reprennent confiance. Je crains donc que, revenu de ce pays, celui qui doit porter à Argos cette

lettre ne tienne pas compte de mes recommandations.

Oreste. — Que veux-tu donc? que crains-tu?

Iphigénie. — Qu'il s'engage par serment à remettre cet écrit.

Oreste. — Lui rendras-tu serment pour serment?

Iphigénie. — Que dois-je promettre de faire ou de ne pas faire? dis-le.

Oreste. — Jure de le faire fuir, sain et sauf, de la terre barbare.

Iphigénie. — Ta demande est juste : comment d'ailleurs, sans cela, porterait-il mon message?

Oreste. — Mais le roi le permettra-t-il, lui aussi?

Iphigénie. — Je saurai le persuader, et moi-même je ferai monter ton compagnon à bord d'un navire.

Oreste. — Jure, Pylade; et toi, femme, donne-lui la formule d'un serment religieux.

Iphigénie. — Je remettrai — voilà ce qu'il faut dire — cette lettre à tes amis.

Pylade. — A tes amis je remettrai cette lettre.

Iphigénie. — Et moi je te sauverai; tu franchiras les Roches noires[1].

Pylade. — Quelle Divinité invoquerons-nous, pour garantir ce serment?

Iphigénie. — J'invoque Artémis, dans le temple de laquelle je suis prêtresse.

Pylade. — Et moi le souverain du ciel, l'auguste Zeus.

Iphigénie. — Si tu me trompais, oubliant ton serment?

Pylade. — Puissé-je ne pas revenir dans mon pays! Mais toi, si tu ne me sauvais pas?

Iphigénie. — Que jamais, vivante, je ne remette le pied dans Argos.

1. Rochers du Pont-Euxin.

PYLADE. — Écoute maintenant quelque chose que nous avons oublié.

IPHIGÉNIE. — Il y a toujours de l'à-propos à parler d'une chose bonne à dire.

PYLADE. — Laisse place à une exception : s'il arrivait malheur au navire, et si la lettre, avec tout ce qu'il porte, disparaissait dans les flots, si je ne sauvais que ma personne, alors, que mon serment soit sans effet!

IPHIGÉNIE. — Je vois ce que je dois faire; plus on prend de précautions, mieux on atteint le but. Ce que contient cet écrit, ce qui est tracé sur ses feuilles, je te le réciterai pour que tu l'annonces aux miens. Ainsi, j'aurai toute sûreté : si tu ne perds pas la lettre, son langage muet dira ce que j'y ai fait écrire; si elle disparaissait dans la mer, en sauvant ta personne, tu sauverais ce que je vais te confier.

PYLADE. — Tu as raison, et pour toi et pour moi. Dis-moi donc à qui dans Argos je dois remettre cette missive, et ce que je dois dire de ta part.

IPHIGÉNIE. — Dis à Oreste, au fils d'Agamemnon : « Voici ce dont m'a chargé celle qui fut immolée à Aulis, Iphigénie, qui vit encore, mais qui ne vit plus pour ceux d'Argos. »

ORESTE. — Iphigénie? où donc est-elle? Morte, est-elle revenue à la vie?

IPHIGÉNIE. — C'est elle que tu vois; mais ne me fais pas oublier ce que j'ai à dire. « Ramène-moi à Argos, ô mon frère! avant que je meure; ramène-moi de chez les Barbares; enlève-moi au service de la Déesse sanguinaire en l'honneur de laquelle j'ai la charge d'immoler les étrangers. »

ORESTE. — Pylade, que dois-je dire? où sommes-nous?

IPHIGÉNIE. — « Sinon, je serai une cause de malédiction pour ton foyer, Oreste. » Entends une seconde fois ce nom pour ne pas l'oublier.

Oreste. — O Dieux!

Iphigénie. — Tout cela ne regarde que moi! pourquoi invoques-tu les Dieux?

Oreste. — Pour rien; continue; ma pensée était ailleurs.

Iphigénie. — Peut-être, en t'interrogeant, Oreste viendra-t-il à douter de ce que tu lui apprendras. Apprends-lui donc que la déesse Artémis me sauva, en me substituant une biche que mon père sacrifia à ma place, s'imaginant me frapper du glaive perçant; et qu'elle me transporta dans ce pays. Tel est mon message; voilà ce que contient cet écrit.

Pylade. — Ah! comme le serment que tu m'as imposé est aisé à tenir! et quel heureux serment tu as prononcé toi-même! Je ne mettrai pas longtemps à le remplir, ce serment que j'ai juré! — Tiens, Oreste, je t'apporte cette lettre, et te la remets, de la part de ta sœur.

Oreste. — Je la prends; mais, sans l'ouvrir, je ne perdrai pas mon temps à commencer par le plaisir de la lire. O ma sœur bien-aimée! tout stupéfait que je suis, je veux me donner la joie de t'entourer de mes bras; je ne puis croire à mon bonheur, si surprenant est ce que je viens d'apprendre!

Le Chœur. — Étranger, tu as tort de souiller la servante de la Déesse, en touchant de tes mains ses vêtements inviolables!

Oreste. — O ma sœur! ô fille d'Agamemnon, mon père! ne te détourne pas de moi; voici ton frère, que tu désespérais de retrouver!

Iphigénie. — Quoi! toi, mon frère! tais-toi! Il est à Argos et à Nauplie.

Oreste. — Non, ton frère n'est pas là-bas, malheureuse!

Iphigénie. — Ainsi, tu serais le fils de la fille de Tyndare, la Laconienne!

Oreste. — Oui, et le fils du fils de Pélops est mon père.

Iphigénie. — Que dis-tu? Peux-tu me donner quelque preuve?

Oreste. — Certes, interroge-moi sur notre maison paternelle.

Iphigénie. — Eh bien! parle, je t'écoute.

Oreste. — Je te dirai d'abord ce que j'ai entendu raconter par Électre : tu sais quelle discorde s'éleva entre Atrée et Thyeste?

Iphigénie. — Je le sais; c'était au sujet du bélier[1] à la toison d'or.

Oreste. — Tu sais que cette histoire, tu l'as représentée sur de riches tissus?

Iphigénie. — O cher ami! tes pensées se rencontrent avec les miennes.

Oreste. — Et sur ces tissus on voyait aussi[2] le soleil se détourner?

Iphigénie. — Oui, j'ai tissé aussi cette image dans la trame légère.

Oreste. — Tu sais avec quelle eau ton père t'a fait prendre le bain nuptial[3] à Aulis?

Iphigénie. — Je le sais : ce n'est pas le bonheur de mon mariage qui a pu me le faire oublier[4].

1. Un bélier merveilleux à la toison d'or, qui devait être le gage du pouvoir suprême, et que se disputèrent Atrée et Thyeste. La fable est racontée en détail par Euripide dans l'*Oreste* et surtout dans l'*Électre*.

2. Le soleil se détourna, selon la fable, quand Atrée pour se venger de Thyeste, son frère, qui avait déshonoré sa femme, lui offrit dans un repas les chairs de son fils.

3. L'épouse se purifiait par un bain le matin du jour des noces Clytemnestre avait porté avec elle à cet effet de l'eau prise à une source d'Argos, quand elle conduisit à Aulis Iphigénie, fiancée, croyait-elle, à Achille.

4. Iphigénie veut dire qu'elle eût pu oublier ce petit détail, si son mariage avait été un mariage comme les autres.

Oreste. — Te rappelles-tu encore qu'en allant au sacrifice tu envoyas à ta mère une boucle de tes cheveux?

Iphigénie. — Oui, comme une relique qui devait tenir lieu de mes cendres et être déposée dans mon cénotaphe.

Oreste. — Voilà ce que m'a dit Électre. Ce que j'ai vu moi-même, je vais te le dire comme nouvelles preuves : dans le palais de notre père se trouve la lance antique de Pélops, que brandissait sa main quand il conquit la vierge de Pise, Hippodamie, et tua Œnomaos; cette lance est cachée dans ta chambre de jeune fille.

Iphigénie. — O mon bien-aimé! — car quel autre nom te donner? n'es-tu pas celui qui m'est le plus cher au monde? — je te retrouve donc, Oreste, loin de la terre natale, loin d'Argos, ô mon ami!

Oreste. — Et moi je te retrouve, toi que tous croient morte! Des pleurs sans amertume, des larmes de joie mouillent ta paupière comme la mienne!

Iphigénie. — Toi que j'avais laissé, enfant encore, aux bras de ta nourrice! Que dire? le bonheur qui emplit mon cœur ne peut s'exprimer par des paroles! Surprise indicible et incroyable!

Oreste. — Puissions-nous être heureux désormais ensemble!

Iphigénie. — Joie inimaginable, ô mes amies! Je crains qu'il ne s'échappe de mes bras et s'évanouisse dans les airs comme un fantôme! O patrie! ô foyer cyclopéen[1] de ma chère Mycènes, grâces vous soient rendues parce que vous avez nourri pour moi ce frère bien-aimé, lumière de notre maison!

Oreste. — Notre vie est un bonheur pour notre race! mais pour nous, ô ma sœur, le malheur s'est attaché à nous.

1. On connaît les belles ruines de Mycènes.

Iphigénie. — Oui, je me souviens du jour où mon père infortuné mit l'épée sur ma gorge! Malheureuse!

Oreste. — Ah! je n'étais pas là, et je crois voir ce spectacle.

Iphigénie. — Lorsque, par ruse, on me conduisait, ô mon frère, vers la tente et le lit d'Achille, pour un mariage qui ne devait pas se célébrer! Près de l'autel, que de larmes et de lamentations! Ah! l'eau lustrale du sacrifice!

Oreste. — Moi aussi, j'ai gémi sur ce qu'osa mon père.

Iphigénie. — Certes, je ne fus pas traitée par lui comme par un père! Mais le sort a des coups imprévus!

Oreste. — Ah! si tu avais tué ton frère, ô malheureuse!

Iphigénie. — Oui, horrible destinée! Infortunée! qu'allais-je oser! Malheur à moi, malheur à moi, ô mon frère! Comme il s'en est fallu de peu que tu ne périsses, d'une mort impie, égorgé de ma main! Mais quelle sera la fin de tout ceci? Quel sort nous est réservé? Quel moyen trouver pour te faire partir de ce pays, te sauver de la mort, te renvoyer à Argos, dans notre patrie, avant que l'épée ait versé ton sang? Infortuné! c'est à toi de le trouver! Te sauveras-tu par terre, à l'aide de tes pieds, plutôt que sur un vaisseau? Mais ce serait courir à la mort, à travers des peuplades barbares, par des chemins impraticables! Par l'étroite Roche Noire, longue est aussi la course pour la fuite d'un navire! Hélas! hélas! Quel Dieu, quel homme ou quel génie nous sauveront de ce péril sans issue? qui délivrera de leurs maux les deux derniers survivants de la race des Atrides?

Le Chœur. — Événements étranges, qui ressemblent à des fables! Mais j'en ai été témoin moi-même, et ne les ai pas appris par ouï-dire.

Ce touchant dialogue continue encore entre Iphigénie et Oreste. Oreste raconte ses aventures, depuis son parricide, et comment Apollon l'a envoyé en Tauride. Iphigénie, désespérée maintenant à la pensée du danger qui menace son frère, offre sa vie pour le sauver; Oreste se refuse à accepter un tel sacrifice. Alors Iphigénie cherche un stratagème qui puisse lui permettre de fuir en compagnie d'Oreste et Pylade.

Tandis qu'elle rentre dans le palais, les captives grecques du chœur, confiantes dans le succès de son entreprise, déplorent qu'elles ne puissent elles-mêmes en bénéficier. Mais le roi du pays, Thoas, intervient et s'informe des apprêts du sacrifice. C'est alors qu'Iphigénie reparaît, suivie des deux captifs : elle porte dans ses bras l'image d'Artémis, et explique au roi qu'elle veut purifier dans la mer les victimes et l'idole. C'est ce qu'elle est censée faire pendant le troisième stasimon. Mais un messager accourt bientôt annoncer sa fuite. Thoas se prépare à la poursuivre, quand Athéné apparaît, et l'oblige à laisser en paix les fugitifs. Tel est l'heureux dénouement d'un drame si pathétique jusque-là.

LES BACCHANTES

Euripide mourut en Macédoine, en 406. Les *Bacchantes*, ainsi que l'*Iphigénie à Aulis*, et une autre tragédie perdue, l'*Alcméon*, ne furent représentées à Athènes qu'après sa mort. Mais il n'est pas impossible — et certains indices peuvent même incliner à le faire croire — qu'elles aient été jouées d'abord, du vivant de l'auteur, en Macédoine.

Les *Bacchantes* mettent en scène l'introduction à Thèbes du culte de Dionysos, et le châtiment de Penthée et d'Agavé, qui l'ont combattue. Dionysos est venu lui-même, à la tête d'un chœur de Bacchantes, révéler sa divinité aux Grecs. Les femmes de Thèbes n'ont pas cru en lui, et il les a frappées de délire; ayant à leur tête Agavé, mère du roi Penthée, elles ont quitté la ville, et parcourent le Cithéron, troublées par des visions étranges. Seuls, le vieux Cadmos et le devin Tirésias

s'inclinent devant le nouveau Dieu. Penthée, au contraire, veut le faire emprisonner. Mais Dionysos, qui s'est d'abord laissé saisir sans résistance, échappe miraculeusement à ses gardiens, incendie le palais, frappe Penthée à son tour de folie, et l'entraîne avec lui sur le Cithéron, où il est déchiré par les Thébaines; Agavé, sa mère, est la première à le frapper.

Cette curieuse tragédie, où ne manquent pas les scènes dramatiques, et dont les chœurs contiennent quelques-uns des plus beaux morceaux de poésie lyrique qu'ait écrits Euripide, appartient donc tout entière au domaine du merveilleux. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que le poète semble renoncer à sa philosophie ordinaire, prêcher maintenant la foi aveugle, et sacrifier la raison à un mysticisme passionné. Mais, toutefois, les *Bacchantes*, à y regarder de près, ne manquent pas absolument de passages où le poète laisse percer encore ses anciennes idées. Plutôt que de penser qu'Euripide vieilli s'était détaché des opinions de toute sa vie, on reste donc libre de croire qu'il s'est conformé à l'esprit de la légende qu'il traitait, et surtout, — car il n'en resterait pas moins assez surprenant qu'après avoir pris tant de libertés avec tant d'autres légendes, il ait eu autant d'égards pour celle-ci, — qu'il a tenu compte des exigences d'un public particulier, si la pièce a d'abord été vraiment représentée sur une scène macédonienne.

Nous donnerons, pour qu'on ait une idée du ton particulier de cette tragédie, la scène où Dionysos enchaîné est conduit devant Penthée[1].

Un Serviteur. — Penthée, nous voici de retour avec la proie que tu nous avais envoyé chasser; tes ordres sont accomplis. La bête que voici n'a pas fait de résistance, et n'a pas essayé de fuir. De lui-même, le captif nous a livré ses mains, sans pâlir, sans changer de couleur, le visage toujours brillant; et, avec un sourire, il nous disait de le lier, de l'emmener; il ne se dérobait pas, il se pliait à toutes nos volontés. Aussi je n'ai pu m'empêcher de lui dire, car

1. La scène est traduite sur le texte de Wecklein.

j'éprouvais comme une gène : « Étranger, ce n'est pas de ma propre autorité que je t'emmène; j'obéis aux ordres de Penthée, qui m'a envoyé. » Quant aux Bacchantes que tu as fait saisir, que tu as fait lier et enfermer dans la prison publique, elles ont fui, elles sont libres, elles bondissent dans les campagnes, en invoquant le dieu Bromios[1]. Les liens de leurs pieds se sont déliés d'eux-mêmes, et les verrous des portes ont cédé, sans l'intervention d'une main mortelle! — Oui, cet homme, depuis qu'il est venu à Thèbes, ne fait que des miracles! A toi maintenant de voir ce qu'il faut faire.

Penthée. — Déliez-lui les mains[2]; le voilà dans mes filets; vous verrez bien s'il est assez agile pour s'échapper! — Certes, les formes de ton corps sont belles, étranger, et faites pour séduire les femmes : aussi bien, est-ce pour cela que tu es venu à Thèbes. On voit assez que tu ne fréquentes pas les palestres; les longues boucles de tes cheveux tombent avec mollesse le long de tes joues, inspirant le désir; ton teint est blanc et soigné; les rayons du soleil ne l'ont pas bruni; tu restes à l'ombre, cherchant l'amour avec ta beauté. Mais d'abord, dis-moi qui tu es, étranger?

Dionysos. — Il m'est aisé de le dire, et sans vanterie. Tu as entendu parler du Tmòlos fleuri?

Penthée. — Oui, je connais la montagne qui environne la ville de Sardes.

Dionysos. — Je suis de ce pays, la Lydie est ma patrie.

Penthée. — Mais qui t'a poussé à introduire ce culte dans la Grèce[3]?

1. Surnom de Bacchus. Mot à mot : le bruyant.

2. Texte incertain.

3. Penthée et les Thébains croient voir dans Dionysos un prophète du Dieu : Dionysos ne s'est pas révélé encore comme le Dieu lui-même.

Dionysos. — C'est Dionysos, le fils de Zeus.

Penthée. — Y a-t-il là-bas un autre Zeus, qui donne le jour à de nouveaux Dieux?

Dionysos. — Non, car c'est ici même que Zeus s'unit à Sémélé.

Penthée. — Le Dieu t'a-t-il donné ses ordres en songe, ou bien face à face?

Dionysos. — Il s'est montré à moi en personne, pour m'enseigner ses mystères.

Penthée. — Et ces mystères, en quoi consistent-ils?

Dionysos. — On ne peut les révéler à ceux qui ne sont pas initiés!

Penthée. — Quel profit apportent-ils à ceux qui les célèbrent?

Dionysos. — Tu ne peux le savoir, — quoique la chose en vaille la peine.

Penthée. — Tu parles avec adresse, pour exciter ma curiosité.

Dionysos. — Non! car les impies, les mystères du Dieu les repoussent!

Penthée. — Puisque tu affirmes que tu as vu le Dieu, comment était-il?

Dionysos. — Comme il voulait : ce n'était pas moi qui lui avais prescrit comment il devait être.

Penthée. — De nouveau tu sais te dérober à mes questions, et répondre habilement sans rien dire

Dionysos. — Le sage, quand il s'adresse à l'ignorant, paraît fou.

Penthée. — Cette terre est-elle la première où tu sois venu apporter le Dieu?

Dionysos. — Tous les barbares déjà célèbrent nos mystères.

Penthée. — Oui, les Barbares ont beaucoup moins de sens que les Grecs.

Dionysos. — Non pas à ce sujet, du moins! Ce qui est vrai, c'est qu'ils n'ont pas les mêmes usages.

Penthée. — Célèbres-tu ces cérémonies de nuit ou pendant le jour?

Dionysos. — La nuit, d'ordinaire. Les ténèbres sont augustes.

Penthée. — Cela ne vaut rien pour les femmes et est périlleux pour elles.

Dionysos. — Dans le jour aussi les pensées honteuses savent naître.

Penthée. — Tu seras châtié pour toutes ces finesses habiles.

Dionysos. — Et toi pour ton ignorance et ton impiété à l'égard des Dieux.

Penthée. — Cet adorateur de Bacchus est bien hardi, et exercé à la parole!

Dionysos. — Dis-moi ce que je dois subir : quel supplice m'infligeras-tu?

Penthée. — D'abord, je te ferai couper les molles boucles de tes cheveux.

Dionysos. — Ma chevelure est sacrée; c'est en l'honneur du Dieu que je la fais croître.

Penthée. — Ensuite, donne-moi ce thyrse que tu tiens à la main.

Dionysos. — Enlève-le-moi toi-même, car il appartient à Dionysos.

Penthée. — Nous te garderons enfermé dans une prison.

Dionysos. — Le Dieu saura me délivrer, quand je le voudrai.

Penthée. — Oui, sans doute quand tu l'invoqueras, au milieu de tes Bacchantes[1]?

1. C'est-à-dire jamais, puisque Dionysos emprisonné sera séparé d'elles.

Dionysos. — Et maintenant il voit mon état : il n'est pas loin.

Penthée. — Où donc est-il? Mes yeux du moins ne le voient pas.

Dionysos. — Il est près de moi : c'est ton impiété qui t'empêche de le voir.

Penthée. — Saisissez-vous de lui : cet homme se rit de Thèbes et de moi-même.

Dionysos. — Ne me liez pas, je vous le dis! Et je sais pourquoi je vous le dis, si vous ne me comprenez pas!

Penthée. — Et moi j'ordonne qu'on te lie, moi qui suis plus puissant que toi.

Dionysos. — En me méprisant tu ne sais pas ce que tu fais[1] ni qui tu es.

Penthée. — Je suis Penthée, fils d'Agavé, et d'Échion.

Dionysos. — Ton nom seul indique assez que tu es destiné au malheur[2].

Penthée. — Va-t'en! Enfermez-le dans l'étable aux chevaux. Qu'il ne voie plus que les ténèbres. Va célébrer[3] là-bas tes chœurs. Quant à celles que tu as amenées avec toi, ces complices de tes crimes, ou je les ferai vendre comme esclaves, ou je les garderai comme servantes et leur ferai tisser la toile; je saurai bien faire taire le bruit de leurs tambourins.

Dionysos. — Je vous suis; car ce que je ne dois pas subir, nul ne me le fera subir. Pour toi, Dionysos, que tu nies, saura te demander compte de ces outrages; en me condamnant injustement, sache que c'est lui-même que tu fais conduire en prison.

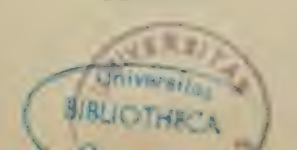
1. Texte incertain.

2. Jeu de mots sur le nom de Penthée et le mot penthos qui signifie : souffrance.

3. Allusion aux paroles de Dionysos, qui a dit plus haut que ses mystères se célébraient dans les ténèbres.

INDEX

TABLE DES MATIÈRES


Universitas
BIBLIOTHECA

28 926. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9.

MASSON & Cie, ÉDITEURS.
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VIe).

Pr. n° 645 (Juillet 1910.)

EXTRAIT DU CATALOGUE CLASSIQUE[1]

(Année Scolaire 1909-1910)

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

Cours de Grammaire

Par H. BRELET

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de Grammaire
Professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly.

Nous avons achevé le *Nouveau Cours de Grammaire française* de M. H. Brelet, dont les premiers volumes ont trouvé un accueil si favorable auprès des maîtres et des élèves. Ainsi se trouve rempli le programme de M. Brelet : il a publié également des cours parallèles de **Grammaire latine** et de **Grammaire grecque**. Est-il nécessaire de faire ressortir l'avantage de ces trois cours formant un tout dont les différentes parties ont entre elles des liens de parenté, grâce auxquels les débutants dans l'étude d'une nouvelle langue, loin de se trouver dépaysés, retrouvent la méthode avec laquelle ils sont déjà familiarisés ?

Voir au verso le détail des Cours de Grammaire française, de Grammaire latine et de Grammaire grecque, ainsi que les modifications apportées à ces deux derniers cours pour les mettre en conformité avec les nouveaux programmes de 1902.

---

(1) Nous appelons particulièrement l'attention sur les ouvrages entièrement nouveaux, conformes aux derniers programmes, publiés par notre maison depuis la mise en application du plan d'études du 31 mai 1902, et à l'arrêté du 27 juillet 1905. Notre collection d'ouvrages, destinés à l'enseignement primaire supérieur, s'est également fort enrichie dans ces dernières années.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

Nouveau Cours
de
Grammaire Française
Par H. BRELET

I

CLASSES PRÉPARATOIRES

Premières leçons de Grammaire française, à l'usage des Classes Préparatoires, par H. Brelet et Mathey, professeur de Huitième au lycée Janson-de-Sailly. *Nouvelle édition*, corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr.

Ce volume comprend à la fois les **leçons** et les **exercices** qui y correspondent.

II

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Éléments de Grammaire française, à l'usage des classes de Huitième et de Septième, par H. Brelet. *Cinquième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr.

Exercices sur les Eléments de Grammaire française, à l'usage des classes de Huitième et de Septième, par V. Charpy, agrégé de Grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly. *Cinquième édition.* 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . 2 fr.

III

PREMIER CYCLE
Divisions **A** *et* **B.**

Abrégé de Grammaire française, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par H. Brelet. *Cinquième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr. 50

Exercices sur l'Abrégé de Grammaire française, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par H. Brelet et V. Charpy. *Quatrième édition.* 1 vol. in-16, cartonné toile souple . . 2 fr. 50

IV

Grammaire française, à l'usage de la classe de Quatrième et des Classes supérieures, par H. Brelet. *Troisième édition.* 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Exercices sur la Grammaire française, à l'usage de la classe de Quatrième et des Classes supérieures, par H. Brelet et V. Charpy. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

NOUVEAU COURS DE Grammaire Latine et de Grammaire Grecque

Par H. BRELET

Volumes in-16, cartonnés toile anglaise.

Abrégé de Grammaire latine. (*Premier cycle* : Sixième, Cinquième, Quatrième et Troisième *A*. — *Deuxième cycle* : Secondes-Premières *A. B. C.*) *Huitième édition* . . . . 2 fr.

Abrégé de Grammaire grecque. (*Premier cycle* : Quatrième et Troisième *A*. — *Deuxième cycle* : Deuxième et Première *A*). *Troisième édition* . . . . 2 fr.

Nous publions ces deux *Abrégés* pour répondre au mouvement d'opinion qui s'est prononcé contre certaines tendances des grammairiens modernes à donner à leurs livres un caractère trop savant. Pour ceux qui voudraient pousser plus loin leurs études, nous continuons à vendre nos Cours supérieurs de Grammaire latine et grecque.

EXERCICES CORRESPONDANTS

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Sixième**), par M. V. Charpy, agrégé de grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly Cinquième édition. . . . . 2 fr.

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), par MM. Brelet et V. Charpy. Deuxième édition. . . . . 2 fr. 50

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Quatrième**), par MM. H. Brelet et P. Faure, professeur de Rhétorique au lycée Janson-de-Sailly. Troisième édition, revue et corrigée. . . . . 2 fr. 50

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (**classes supérieures**), par MM. H. Brelet et P. Faure. . . . . 3 fr.

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), (*ancien programme*), par MM. H. Brelet et V. Charpy, Deuxième édition. . . . . . 1 fr. 50

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), sur les déclinaisons et les conjugaisons, (classe de **Quatrième**) (*nouveau programme*), par MM. H. Brelet et V. Charpy Nouvelle édition. . . . . 2 fr.

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), sur la syntaxe (**classes supérieures**), par MM. H. Brelet et P. Faure. . . . . 3 fr.

COURS SUPÉRIEUR

Grammaire latine (Classes supérieures). Sixième édition. . 2 fr. 50

Grammaire grecque (Classes supérieures). Troisième édition. 3 fr. »

Tableau des exemples des grammaires grecque et latine (classe de **Quatrième** et **classes supérieures**). 1 vol. petit in-8°, cartonné. . . 80 c.

Chrestomathie grecque, ou Recueil de textes gradués (classes de **Quatrième** et de **Troisième**). Nouvelle édition entièrement refondue . . . 2 fr. 50

Epitome historiæ græcæ (classe de **Quatrième**), avec deux cartes en couleurs et figures dans le texte . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES

Ouvrages de MM.

CLARAC et **WINTZWEILLER**
Agrégé de l'Université, Professeur au lycée Montaigne.
Agrégé de l'Université, Professeur au Lycée Louis-le-Grand

NOUVELLE SÉRIE (Cartonnage vert)
Conforme aux programmes du 31 Mai 1902
et aux Instructions ministérielles de Décembre 1908

Deutsches Sprachbuch
(Classe de 6e — 1re année) . . . . 2 fr. 50

Deutsches Sprachbuch
(Classe de 5e — 2e année) . . . . 3 fr.

Deutsches Sprachbuch
(Classe de 4e — 3e année) . . . . 3 fr.

Deutsches Sprachbuch
(Classe de 3e — 4e année). . . . .

Deutsches Lesebuch
(Classe de 2e — 5e année). . . . . 2 fr. 50

Deutsches Lesebuch
(Classe de 1re. — 6e année) . . . . 3 fr.

ANCIENNE SÉRIE (Cartonnage brique)
Conforme aux programmes du 31 Mai 1902

Livre élémentaire d'allemand
Méthode de langage, de lecture et d'écriture
(Classes élémentaires), 1 vol. . . . . 2 fr. 50

Erstes Sprach- und Lesebuch
(Classes de 6e et de 5e), 6e édit. 1 vol.. . . . . 3 fr.

Zweites Sprach- und Lesebuch
(Classe de 4e), 4e édit. 1 vol. . . . . 2 fr.

Drittes Sprach- und Lesebuch
(Classe de 3e), 4e édit. 1 vol. . . . . 2 fr.

Viertes Sprach- und Lesebuch
Classe de 2e), 3e édit. 1 vol. . . . . 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES (Suite)

Fünftes Sprach- und Lesebuch

avec la collaboration de M. Maresquelle, professeur au lycée de Nancy.
(Classe de 1re), 2e édit. 1 vol. . . . . 3 fr.

Sechstes Sprach- und Lesebuch

Classes de philosophie, mathématiques, Saint-Cyr. 1 vol. . . . 3 fr.

Deutsche Übungen für Quarta

1 vol. in-16, cart. toile. 1 fr. 50

Deutsche Übungen für Tertia

1 vol. in-16, cart. toile . . . . 1 fr. 50

Deutsche Grammatik

2e édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Extraits des Auteurs allemands

I. Classes de Quatrième et de Troisième

2e édition. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr. 50

II. Classes de Seconde et de Première

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

Ouvrages de M. VESLOT

Agrégé de l'Université, professeur au lycée de Versailles.

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

Lectures anglaises

Pour les classes de Seconde et de Première.

1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

English Grammar

Deuxième édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . . 1 fr. 50

Grammaire Espagnole

Par I. GUADALUPE, professeur au Collège Rollin

Troisième édition, revue et augmentée

1 volume in-16, cartonné toile anglaise . . . . 3 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de M. PETIT DE JULLEVILLE
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

HISTOIRE DE LA *Littérature Française*

Depuis les origines jusqu'à nos jours

Nouvelle édition, augmentée pour la période contemporaine. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 4 fr.

On peut se procurer séparément :

DES ORIGINES A CORNEILLE. *Dix-septième édition.* 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

DE CORNEILLE A NOS JOURS. *Dix-septième édition* revue et mise à jour, par M. Auguste AUDOLLENT, maître de conférences à l'Université de Clermont. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

MORCEAUX CHOISIS *des Auteurs français*

poètes et prosateurs

AVEC NOTES ET NOTICES

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 5 fr.

On vend séparément:

Nouvelle édition renfermant environ 400 extraits des principaux écrivains depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, avec de courtes notices d'histoire littéraire. Cette nouvelle édition, revue et mise à jour par M. A. Audollent, maître de conférences à l'Université de Clermont, a été augmentée d'un choix d'extraits des écrivains contemporains depuis Leconte de Lisle et Flaubert jusqu'à A. Daudet, Pierre Loti, Anatole France, Guy de Maupassant, Paul Bourget et Edmond Rostand.

I. MOYEN AGE ET XVI[e] SIÈCLE. — II. XVII[e] SIÈCLE. — III. XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES.
Chaque volume, cart. toile verte, est vendu séparément . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Grecque

Par M. CROISET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.
10[e] édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Latine

Par MM. LALLIER, maître de conférences, et LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.
9[e] édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . . 2 fr.

PREMIÈRES LEÇONS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Littérature grecque, littérature latine, littérature française, par MM. CROISET, LALLIER et PETIT DE JULLEVILLE.
8[e] édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de

MM. E. BAUER et DE SAINT-ÉTIENNE

Professeurs à l'École alsacienne.

Récitations et Lectures Enfantines

à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges

1 vol. in-16, avec figures, cartonné toile (*Troisième édition*). 1 fr. 25

Premières Lectures Littéraires

1 vol. in-16, cartonné toile (*Seizième édition*) . . . . 1 fr. 50

Nouvelles Lectures Littéraires

Avec notes et notices, et Préface par M. PETIT DE JULLEVILLE

1 vol. in-16, cartonné toile (*Dixième édition.*) . . . . . 2 fr. 50

DIVERS

BRUNOT, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Précis de Grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 4e édition. 1 vol. in-18, cart. toile verte. . . . . . 6 fr.

CAUSSADE (De), Conservateur à la Bibliothèque Mazarine.

Notions de Rhétorique et étude des genres littéraires. 10e édit. 1 vol. in-18, toile anglaise . . . . . 2 fr. 50

LE GOFFIC (Charles) et **THIEULIN (Édouard)**, professeurs agrégés de l'Université.

Nouveau traité de versification française, à l'usage des lycées et des collèges. 5e édition, revue. 1 vol. cart. toile. 1 fr. 50

LIARD, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Logique, 8e édition. 1 vol., cartonné toile . . . . 2 fr.

MORILLOT (Paul), professeur à la Faculté de Grenoble.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. *Lectures et Esquisses*. 1 vol. in-16. . . . . 5 fr.

CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques pour l'enseignement du français à l'étranger. 1 vol. in-18. 1 fr.

HANNEQUIN, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Introduction à l'étude de la psychologie . 1 fr. 50

HISTOIRE

Cahiers d'Histoire

à l'usage des Élèves de l'Enseignement secondaire

PAR E. SIEURIN

Classe de 6e. *L'Antiquité*. . . . . 1 fr. 50
Classe de 5e. *Le Moyen Age* . . . . 1 fr. 50
Classe de 4e. *Les Temps modernes* . . . . 1 fr. 50
Classe de 3e. *L'Époque contemporaine*. . . . . 1 fr. 50

Nouveau Cours d'Histoire

PAR L.-G. GOURRAIGNE [1]

Professeur au lycée Janson-de-Sailly
et à l'École normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

Le moyen âge et le commencement des temps modernes (*Classes de Cinquième A et B.*) 1 volume in-16, avec nombreuses figures, cart. toile . . . . 3 fr.

Les Temps modernes (*Classes de Quatrième A et B*). 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cart. toile . . . . . 3 fr.

L'Époque contemporaine (*Classes de Troisième A et B.*) 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

Histoire moderne (*Classes de Seconde*), (pour paraître en 1910).

Histoire moderne. (*Classes de Première A, B, C, D*). 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cart. toile . . . . . 5 fr.

Histoire contemporaine de 1815 à 1889 (*Classes de Philosophie A et de Mathématiques A*). 1 vol. in-16, cart. toile. 5 fr.

Cartes d'Étude

Pour servir à l'enseignement de l'Histoire
(Antiquité, moyen âge, temps modernes et contemporains)

PAR E. SIEURIN

Atlas in-4 de 122 cartes et cartons, cart. 4e édition. . . . 2 fr. 50

(1) V. page 11. — Cours de Saint-Cyr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Nouvelle édition entièrement refondue

Cartes d'Étude

POUR SERVIR A L'ENSEIGNEMENT

DE LA

Géographie et de l'Histoire

I. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Classe de Sixième. — I. **Antiquité.** II. **Géographie générale. Amérique, Australie.** 11e édition, avec 7 cartes refaites. 1 fr. 80

Classe de Cinquième. — I. **Asie, Insulinde. Afrique.** II. **Moyen âge.** 11e édition, augmentée de 9 cartes historiques . . . 1 fr. 80

Classe de Quatrième. — I. **Temps modernes.** II. **Europe.** 10e édition, avec 11 cartes refaites . . . . 1 fr. 80

Classe de Troisième. — I. **Époque contemporaine.** II. **France et Colonies.** 13e édition, avec 12 cartes refaites . . . . . 2 fr. »

Classe de Seconde. — I. **Géographie générale.** II. **Histoire ancienne (Orient et Grèce) et Histoire moderne (jusqu'en 1715).** 3e édition, augmentée de 15 cartes historiques . 2 fr. »

Classe de Première. — I. **Histoire ancienne (Rome) et Histoire moderne (1715-1815).** II. **France et Colonies.** 13e édition, avec 12 cartes refaites . . . . 2 fr. »

Classes de Philosophie et de Mathématiques. — I. **Histoire contemporaine depuis 1815.** II. **Les principales puissances du monde.** 2e édition, entièrement refondue, augmentée de 9 cartes historiques. . . . . 2 fr. »

Histoire de la Civilisation

PAR CH. SEIGNOBOS

VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE MARRON, AVEC FIGURES

Histoire de la civilisation ancienne (Orient, Grèce, Rome). 5e édition . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes. 5e édition. . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation contemporaine. 5e édition. 3 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

COURS COMPLET
DE GÉOGRAPHIE

Conforme aux programmes du 31 mai 1902

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. MARCEL DUBOIS

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris, Maître de conférences à l'École normale de jeunes filles de Sèvres.

9 volumes in-8°, cartonnés toile anglaise grise.

PREMIER CYCLE
Divisions A et B.

Géographie générale. — Amérique, Australasie, avec cartes et croquis, avec la collaboration de M. Aug. Bernard, Docteur ès lettres, professeur de Faculté. ***(Classe de Sixième.)*** . . . 2 fr. 50

Afrique — Asie — Insulinde, avec cartes et croquis, avec la collaboration de H. Schirmer, maître de conférences à l'Université de Paris, et de M. Camille Guy, gouverneur du Sénégal. 4e édition entièrement refondue. ***(Classe de Cinquième.)*** . . 2 fr. 50

Europe, avec la collaboration de MM. Durandin et Malet, professeurs agrégés d'histoire et de géographie. 5e édition entièrement refondue. ***(Classe de Quatrième.)*** . . . . 3 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — 3e édition entièrement refondue. ***(Classe de Troisième)*** . . . . . 2 fr. 50

DEUXIÈME CYCLE
Sections A. B. C. D.

Géographie générale. Avec cartes et croquis, 2e édition. ***(Classe de Seconde.)*** . . . . 4 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — *Cours supérieur*, avec figures et cartes, 6e édition. ***(Classe de Première).*** 4 fr.

Les Principales Puissances du Monde avec la collaboration de M. J.-G. Kergomard, 3e édition ***(Classes de Philosophie et de Mathématiques)*** . . . . 4 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Cours d'Histoire et de Géographie

PAR

E. SIEURIN

Professeur au collège de Melun.

Classes préparatoires

2e *édition*. 1 volume in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2 fr. 50

Classe de Huitième

2e *édition*. 1 vol. in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2 fr. 50

Classe de Septième

2e *édition*. 1 vol. in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2 fr. 50

Cahiers Sieurin

à l'usage des élèves de l'Enseignement secondaire

I. — Classe de 6e. *Géographie générale, Amérique, Australasie* (3e édition) . . . . 0 fr. 60

II. — Classe de 5e *Asie, Insulinde, Afrique* (2e édition). 0 fr. 60

III. — Classe de 4e. *Europe* (2e édition) . . . . 0 fr. 75

IV. — Classes de 3e et de 1re. *France et Colonies* (2e édition) . . . . 0 fr. 75

V. — Classes de Philosophie et de Mathématiques. *Les principales Puissances du monde*. . . . . 0 fr. 75

ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

Cours d'Histoire contemporaine

Rédigé conformément au programme du 17 juillet 1908

PAR

L.-G. GOURRAIGNE

Professeur agrégé d'Histoire et de Géographie au lycée Janson-de-Sailly et à l'Ecole coloniale.

1 vol. in-8, cart. . . . . 10 fr.

ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'enseignement de la géographie

(LES CINQ PARTIES DU MONDE)

Par MM. Marcel DUBOIS et E. SIEURIN

1 atlas in-4e, de 140 cartes et 415 cartons, relié toile. . . . 6 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PHYSIQUE

Ier Cycle. — CLASSES DE SCIENCES

Notions élémentaires de Physique

Rédigées conformément au plan d'études du 31 mai 1902

PAR

J. FAIVRE-DUPAIGRE
Inspecteur gén. de l'Instruction publique
Anc. professeur au Lycée Saint-Louis

E. CARIMEY
Professeur de Physique
au Lycée Saint-Louis

Classe de Quatrième B. 1 vol. in-16 avec 152 figures. . . . 2 fr.
Classe de Troisième B. 1 vol. in-16 avec 242 figures . . . 2 fr. 50

IIe Cycle. — CLASSES DE SCIENCES

Nouveau Cours de Physique élémentaire

Rédigé conformément au plan d'études du 31 mai 1902

SOUS LA DIRECTION DE

E. FERNET

Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique.

PAR

J. FAIVRE-DUPAIGRE et E. CARIMEY

I. (**Classe de Seconde C, D.**) 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 250 fig., cart. toile souple . . . . 3 fr.
II. (**Classe de Première C, D.**) 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 391 fig., cart. toile souple. . . . . 4 fr.
III. (**Classe de Mathématiques**). 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 321 fig., cart. toile souple. . . . . 4 fr.

CLASSES DE LETTRES

Cours élémentaire de Physique

Rédigé conformément au plan d'études du 31 mai 1902

SOUS LA DIRECTION DE

E. FERNET

PAR

J. FAIVRE-DUPAIGRE et E. CARIMEY

I. (**Classe de Seconde A, B**) 2e *édition.* 1 vol. in-16, avec 158 fig., cart. toile souple . . . . 2 fr. 50
II. (**Classe de Première A, B.**) 1 vol. in-16, avec 214 fig. cart. toile souple . . . . 2 fr. 50
III. (**Classe de Philosophie.**) 2e *édition entièrement refondue.* 1 vol. in-16, avec 253 figures, cart. toile souple . . . . 4 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PHYSIQUE

Traité de Physique élémentaire, de Ch. Drion et E. Fernet. 14ᵉ *édition,* par E. Fernet, avec la collaboration de J. Faivre-Dupaigre. 1 vol. avec 665 fig. 8 fr. Cartonné . . . . 9 fr.

Cours de Physique pour la classe de Mathématiques spéciales. 5ᵉ *édition* (*entièrement nouvelle*), par E. Fernet et J. Faivre-Dupaigre, 1 vol. grand in-8, avec 758 fig. . » »

GÉOMÉTRIE

Ouvrages de MM.

Ch. VACQUANT
Ancien Inspecteur général de l'Instruction publique.

A. MACÉ DE LÉPINAY
Professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV.

Programmes du 27 juillet 1905

Classes de Sciences

Premiers éléments de Géométrie (Premier Cycle), (5ᵉ *B*, 4ᵉ *B* et 3ᵉ *B*) 3ᵉ édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr. 50

Éléments de Géométrie (Second Cycle), (*Seconde et Première C et D, Mathématiques*). 17ᵉ édition. Un vol. in-16, cart. toile. . 5 fr. 25

Classes de Lettres

Premières notions de Géométrie élémentaire.

1ʳᵉ Partie (Premier Cycle), (4ᵉ *A* et 3ᵉ *A*). 16ᵉ édition. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . 2 fr.

2ᵉ Partie (Second Cycle) (*Seconde et Première A et B*). 17ᵉ édition. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 1 fr. 50

Les 1ʳᵉ et 2ᵉ parties réunies sont vendues en un seul volume, in-16, cartonné toile anglaise . . . . 3 fr. 25

Cours de Géométrie élémentaire, à l'usage des élèves de mathématiques élémentaires, avec des compléments destinés aux candidats à l'École Normale et à l'École Polytechnique. 8ᵉ édition. 1 volume avec 1030 figures. . . . . 10 fr.
Cartonné. . . . . 11 fr.

TRIGONOMÉTRIE

Ouvrages des mêmes auteurs

Cours de Trigonométrie. Nouvelle édition entièrement refondue et conforme aux derniers programmes.

1ʳᵉ partie (Première C et D et Mathématiques). 1 vol. in-8°, broché . . . . 3 fr. »

2ᵉ partie (Compléments destinés aux élèves de Mathématiques spéciales). 1 vol. in-8°, broché . . . . 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

SCIENCES NATURELLES

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

(Zoologie, Botanique, Géologie et Paléontologie)

Rédigé conformément aux programmes du 31 mai 1902

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-L. BOUVIER
Professeur au Muséum d'histoire naturelle. Membre de l'Institut.

H. LECOMTE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle

8 volumes in-16, cartonnés toile anglaise et illustrés de très nombreuses figures

PREMIER CYCLE

Notions de Zoologie (6e A et B), 2e *édit.*, par E.-L. Bouvier. 2 fr. 50

Notions de Botanique (5e A et B), 2e *édit.*, par H. Lecomte. 2 fr. 75

Notions de Géologie (5e B et 4e A), 2e *édit.*, par M. Boule. 1 fr. 75

Notions de Biologie, d'Anatomie et de Physiologie appliquées à l'homme (3e B), par E.-L. Bouvier . . . . 2 fr. 50

SECOND CYCLE

Conférences de Géologie (seconde A, B, C, D). 3e *édition*, par M. Boule . . . . 2 fr. 50

Éléments d'Anatomie et de Physiologie végétales (Philosophie et Mathémathiques A et B), par H. Lecomte . . . . 2 fr. 50

Éléments d'Anatomie et de Physiologie animales (Philosophie et Mathématiques A et B), par E.-L. Bouvier . . . . 4 fr.

Conférences de Paléontologie. (Philosophie A et B et Mathématiques A et B). 2e *édition*, par Boule . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CHIMIE

Traité élémentaire de Chimie, par **M. TROOST**, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris, avec la collaboration de **Ed. PECHARD**, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris.

15e *édition, entièrement refondue et corrigée.* 1 vol. in-8, avec 548 figures dans le texte. Broché, 8 fr. — Cartonné toile. . . . . 9 fr.

Cet ouvrage diffère très notablement des éditions précédentes. Les auteurs, s'inspirant des idées nouvelles introduites dans l'enseignement, ont supprimé un grand nombre d'expériences historiques et de préparations surannées qui encombraient l'enseignement. Ces suppressions leur ont permis de donner plus d'importance à la partie industrielle, si intimement liée au développement de la chimie, et d'exposer avec plus de précision les théories modernes dont l'utilité pédagogique est incontestable.

Précis de Chimie, par **MM. TROOST et PÉCHARD.**

39e *édition, conforme aux nouveaux programmes.* 1 vol. in-18, avec 306 figures, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Pour répondre à la division des études en deux cycles, deux caractères ont été adoptés. Les parties imprimées en gros caractères correspondent au premier cycle, celles en petits caractères, au second cycle.

MÉMENTOS

à l'usage des Candidats aux Baccalauréats de l'Enseignement classique et moderne et aux Écoles du Gouvernement.

Vient de paraître :

Mémento de Chimie, par M. A. Dybowski, professeur au lycée Louis-le-Grand. 8e *édition*. 1 vol. in-12 . . . 3 fr.

Questions de Physique. Énoncés et Solutions, par R. C.zo, docteur ès sciences. 3e *édition*. 1 vol. in-12. 2 fr.

Mémento d'Histoire naturelle, par M. Marage, docteur ès sciences. 1 vol. in-12, avec 102 fig. . . . . . 2 fr.

Conseils pour la Composition française, la version, le thème et les épreuves orales, par A. Keller. 1 vol. in-12. 1 fr.

Résumé du Cours de Philosophie sous forme de plans, par A. Keller. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Histoire de la Philosophie, par A. Keller. 1 vol. 1 fr.

DIVERS

LAPPARENT (A. de), membre de l'Institut.

Abrégé de Géologie. 6e édition entièrement refondue. 1 vol. in-16, avec 163 figures, et une carte géologique de la France. . . . . 4 fr.

Traité de Géologie. 5e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. 3 vol. gr. in-8° contenant XVI-2016 pages, avec 883 figures . . . . 38 fr.

Précis de Minéralogie. 5e édition. 1 vol. in-18, avec 335 figures et 1 planche, cartonné toile. . . . . 5 fr.

Leçons de Géographie physique. 3e édition, 1 vol. grand in-8, avec 205 fig. et 1 planche en couleurs. 12 fr.

MAUDUIT, ancien professeur au lycée Saint-Louis.

Précis d'Arithmétique. 8e éd. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 40

NEVEU (Henri), agrégé de l'Université.

Cours d'Algèbre, à l'usage des classes de Mathématiques. 3e édit. entièrement refondue. 1 vol. in-8 . . . . 9 fr.

ROUBAUDI, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

Cours de Géométrie descriptive. *Nouvelle édition, conforme aux programmes du 27 juillet 1905.*

Fasc. I. *Classe de Première C* et *D*, 5e édition, avec 165 fig. . . . . 2 fr. 50

Fasc. II. *Classe de Mathématiques A* et *B*, 4e édition, avec 214 fig. . . . . 3 fr.

Les 2 fascicules réunis en un seul volume . . . . 5 fr.

DESSIN

Traité pratique de Composition décorative

à l'usage des Jeunes Gens

RÉPONDANT AUX NOUVEAUX PROGRAMMES DU DESSIN ET DU MODELAGE DES ÉCOLES NORMALES D'INSTITUTEURS, DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES D'OUVRIERS D'ART

Par M. FRECHON

Professeur à l'École primaire supérieure de Melun.

1 volume in-4°, cartonné toile. . . . . 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DROIT USUEL

Cours élémentaire de Droit usuel

Par T. VAQUETTE

Docteur en droit.

Deuxième Édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . . 2 fr. 50

GYMNASTIQUE

Manuel de Gymnastique

rationnelle et pratique. (Méthode Suédoise)

PAR

SOLEIROL de SERVES Médecin gymnaste	**Madame LE ROUX** Professeur de gymnastique au Lycée de Versailles

2e édition revue. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile anglaise . . . . 2 fr.

CERTIFICAT D'ÉTUDES

PHYSIQUES, CHIMIQUES ET NATURELLES (P.C.N.)

Cours élémentaire de Zoologie

Par Rémy PERRIER

Chargé de cours à la Faculté des sciences de Paris.

4e *édition*, revue. 1 vol. avec 721 figures, relié toile. 10 fr.

Zoologie pratique, basée sur la dissection des animaux les plus répandus, par L. Jammes, maître de conférences à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-8° de 560 p. avec 517 figures dans le texte. . . . . 18 fr.

Traité des Manipulations de Physique, par B.-C. Damien, professeur, et R. Paillot, chef des travaux pratiques à la Faculté de Lille. 1 vol. in-8° avec 246 figures. 7 fr.

Éléments de Botanique, par Ph. Van Tieghem, de l'Institut, professeur au Muséum. 4e *édition*, revue et augmentée. 2 vol. in-16 de 1170 p. avec 580 fig., cartonnés. 12 fr.

Éléments de Chimie organique et de Chimie biologique, par W. Œchsner de Coninck, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier. 1 vol. in-16. . 2 fr.

Éléments de Chimie des métaux, par W. Œchsner de Coninck. 1 vol. in-16. . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Programmes du 26 Juillet 1909.

COURS de PHYSIQUE & de CHIMIE

Par P. **MÉTRAL**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École primaire supérieure Colbert, Paris.

JEUNES GENS

1re ANNÉE. 1 vol. in-16, avec fig., cart toile . . . . . . 2 fr. 50
2e ANNÉE. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures . . . . . . » »
3e ANNÉE. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures. . . . . . » »
Cours de physique (1re, 2e, 3e années), 1 vol. in-16 . . . » »
Cours de chimie (1re, 2e, 3e années), 1 vol. in-16 . . . » »

JEUNES FILLES

1re ANNÉE. 1 vol. in-16, avec fig., cart. toile. . . . . . 2 fr. 50
2e ANNÉE. 1 vol in-16, avec nombreuses figures. . . . . . » »
3e ANNÉE. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures . . . . . . » »
Cours de physique (1re, 2e 3e années). 1 vol. in-16 . . . » »
Cours de chimie (1re, 2e, 3e années). 1 vol. in-16.

COURS D'ARITHMÉTIQUE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Par **M. H. NEVEU**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École Lavoisier.

5e *édition*, 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS D'ALGÈBRE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Suivi de NOTIONS DE TRIGONOMÉTRIE

Par **M. H. NEVEU**

4e *édition*, 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS DE GÉOMÉTRIE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Par MM. **H. NEVEU** et **BELLENGER**

1re année. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.
2e année. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr. 50
3e année. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . » »

COURS DE COMPTABILITÉ

PAR **Gabriel FAURE**

Professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale

3e *édition*. 1 volume in-16, cart. toile . . . . 3 fr.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Programmes du 26 Juillet 1909

COURS D'HISTOIRE

Par **E. SIEURIN** et **C. CHABERT**
Professeurs à l'École primaire supérieure de Melun.

1re année. Histoire de France depuis le début du XVIe siècle jusqu'en 1789. 7e *édit.* 1 vol. avec 171 gravures, cart. toile. 2 fr.

2e année. Histoire de France de 1789 à la fin du XIXe siècle. 6e *édit.* 1 vol. avec 152 gravures, cart. toile. . . . . 2 fr.

3e année. Le monde au XIXe siècle. 1 vol. avec nombreuses figures » »

COURS DE GÉOGRAPHIE

Par

Marcel DUBOIS, Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

E. SIEURIN, Professeur au Collège de Melun.

1re ANNÉE. — **Principaux aspects du globe. La France.** 1 vol. avec 221 figures. . . . . 2 fr. 25

2e ANNÉE. — **L'Europe (moins la France).** 1 vol.

3e ANNÉE. — **Le Monde (moins l'Europe). Le rôle de la France dans le Monde.** 1 vol.

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'Enseignement de la Géographie et de l'Histoire

Par MM. **Marcel DUBOIS** et **E. SIEURIN**

1re ANNÉE. — I. — **Temps modernes**. — II. **La France** 2 fr. 25

2e ANNÉE. — I. — **Époque contemporaine**
II. — **L'Europe (moins la France)** . . 2 fr. 25

3e ANNÉE. — I. — **Le Monde au XIXe siècle**.
II. — **Le Monde (moins l'Europe)**. . . 2 fr. 25

CAHIERS SIEURIN

1re ANNÉE. — **Géographie générale. La France**. . . 0 fr. 75
2e ANNÉE. — **L'Europe (moins la France)** . . . . . 0 fr. 75
3e ANNÉE. — **Le Monde (moins l'Europe)**. . . . . . 0 fr. 75

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

Programmes du 26 Juillet 1909

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum

Ch. GRAVIER
Assistant au Muséum

H. LECOMTE
Professeur au Muséum

1re année. 3e *édition.* 1 vol., avec 363 figures . . . . 2 fr. 25
2e année. 1 vol. avec 476 figures et 7 planches hors texte en couleurs. . . . . 3 fr.
3e année. 1 volume avec nombreuses figures. . . . . . . » »

LECTURES MÉTHODIQUES ALLEMANDES

PAR **MM. CLARAC et WINTZWEILLER**
Agrégés de l'Université.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

TEXTES FRANÇAIS

Lectures et Explications

A L'USAGE DES Ire, 2e ET 3e ANNÉES

Avec Introduction, Notes et Commentaires

Par Ch. WEVER

Ancien professeur d'École primaire supérieure, Professeur au Collège de Melun

2e *édition.* 1 vol. in-16 de 460 pages, cartonné toile. . . . . . 3 fr.

COURS D'INSTRUCTION CIVIQUE

Par **Albert MÉTIN**
Professeur aux Ecoles primaires supérieures de Paris.

3e *édition revue.* 1 volume in-16 avec figures, cartonné toile.

COURS D'ÉCONOMIE POLIT

et de DROIT USUEL

Par **Albert MÉTIN**

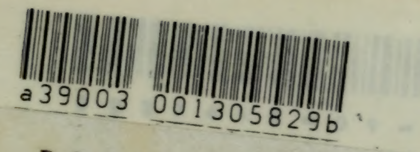
2e *édition, revue et mise au courant.* 1 vol. in-16, cartonn

La Bibliothèque
The Library

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

28 AVR. 1993
28 AVR. 1993
DEC 12 1996
DEC 02 1996
NOV 06 2000
25 OCT. 2000
OCT 31 2001
OCT 31 2000
NOV 07 2003
NOV 11 2003
DEC 18 2007
U0 10 DEC 2007


PA 3828 .F7P8 1910 V1
PUECH, AIME.
ESCHYLE - SOPHOCLE - E